This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ALBRECHT
MENDELSSOHN
BARTHOLDY.

THÉATRE
DE
M. FAGAN,
ET AUTRES ŒUVRES
DU MESME AUTEUR.

TOME TROISIEME.

THÉATRE ITALIEN.

A PARIS,
Chez N. B. DUCHESNE, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 DEC. 1949
OF OXFORD

TABLE DES PIECES
contenues en ce troiſiéme volume.

LA JALOUSIE IMPRÉVUE.

LE RIDICULE SUPPOSÉ.

L'ISLE DES TALENS.

LA FERMIERE.

LES ALMANACHS.

PHILONOMÉ, Opera.

LA JALOUSIE IMPRÉVUE, *COMÉDIE.*

Repréſentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 16 Juillet 1740.

A

MONSEIGNEUR

LE CHEVALIER

D'ORLEANS,

GRAND D'ESPAGNE,

GRAND PRIEUR DE FRANCE,

GÉNÉRAL DES GALERES.

MONSEIGNEUR,

Je m'étois promis de ne vous rendre un hommage public, que

quand je pourrois vous offrir quelqu'Ouvrage remarquable par ſon étendue & par ſa diction ; mais j'ai beau former tous les jours des deſirs, ce chef-d'œuvre, que j'attends de moi-même, n'arrive point. Pardonnez-moi, MONSEIGNEUR, *ſi, dans ſes démarches, mon Cœur eſt plus prompt que mon Génie, & ſi le zele qui m'anime ne peut ſe contraindre plus long-tems.*

Cependant ce zele, qui voudroit parler, cede à un auſtere devoir. Si, de la part d'un Protecteur, l'excès de modeſtie, & dans un Auteur, l'incapacité de faire un digne Eloge, ſont des motifs qui doivent empêcher de l'entreprendre, jamais perſonne n'a été

plus obligé à garder le ſilence que je le ſuis ici.

Je me borne donc à l'honneur de vous dire que je ſuis avec un très-profond reſpect, & l'attachement le plus fidele & le plus inviolable,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,
FAGAN.

ACTEURS.

M. LISIMON. } Bons Bourgeois.
Mde LISIMON. }

JULIE, fille de M. & de Madame Liſimon.

LÉLIO, Amant de Julie.

ROSETTE, Servante de M. & de Mde Liſimon.

LA FLEUR, Laquais de Lélio.

UN LAQUAIS.

La Scene eſt à Paris dans la Maiſon de M. Liſimon.

LA JALOUSIE IMPRÉVUE.

SCENE PREMIERE.

M. LISIMON, Mde LISIMON, ROSETTE.

M. LISIMON.

OUi, ma femme, je viens de dire fort civilement à Lélio que je le remerciois de ſes viſites, & que ſur les belles nouvelles que j'ai appriſes, il n'avoit que faire de ſonger un moment à ma fille. Comment, diable! Un homme qui court après quatre ou cinq femmes à la fois, qui mene une vie tout-à-fait déréglée & libertine! Non, non, vous dis-je, il n'a que faire de ſonger un moment à ma fille.

Madame LISIMON.

Peut-être les rapports que l'on vous a

faits, ſont-ils faux; mais dans le doute, j'approuve très-fort, mon mari, la réſolution où vous êtes.

M. LISIMON.

Corbleu! une pareille conduite feroit un bel effet dans un ménage! Je prétends que ma fille ſoit auſſi heureuſe que vous l'êtes, Madame. Depuis vingt-deux ans que nous vivons enſemble, jamais je ne vous ai donné ſujet de vous plaindre un moment de mes galanteries. Auſſi, de votre côté, jamais la moindre allarme, pas le moindre ſoupçon. On ne m'a point vu courir après les Belles, on ne vous a point vu attirer les Galans: & ſi quelqu'un à Paris peut ſe vanter d'avoir une femme fidelle, c'eſt ſans doute moi, Madame.

Madame LISIMON.

Vous avez bien raiſon, & je ne crois pas devoir en tirer vanité.

M. LISIMON.

A la moindre infidélité, je penſe que je fuſſe mort de chagrin. Ah! çà, je ſors un inſtant. Dites deux mots à votre fille à ce ſujet, & donnez de ſi bons ordres ici, que Lélio n'y paroiſſe pas davantage.

ROSETTE.

Par ma foi, voilà d'étranges choſes!

Quels ſont donc ces beaux rapports que l'on vous a faits ? Il mene une vie libre & agréable ; faut-il donc qu'à ſon âge il ſe conduiſe comme un Caton ? Il court après quatre ou cinq femmes à la fois, eh ! bien, il ne les attrape pas toutes apparemment.

M. LISIMON.

Mais voyez un peu quel ton prend cette fille ; & de quoi diable elle ſe mêle !

Madame LISIMON, *à Roſette.*

Taiſez-vous ; allez, Monſieur, je prendrai de ſi bonnes meſures, qu'il ne ſera plus queſtion de lui ici. Je ne veux pas même que de ſa part, on reçoive le moindre meſſage, & ſi j'apprends..... C'eſt à vous plus qu'à perſonne à qui je veux parler, Mademoiſelle Roſette.

Monſieur Liſimon ſort, & Madame Liſimon rentre chez elle.

SCENE II.

ROSETTE, *seule.*

JE vous entends; mais je ne vous promets pas de vous obéir. N'eſt-ce pas une choſe honteuſe, que ſur des rapports en l'air, on donne ainſi le congé à l'Amant le plus tendre! Il faut que Lélio ait quelques ennemis ſecrets. Il ne paroît pourtant pas les mériter; & je veux.....

SCENE III.

JULIE, ROSETTE.

JULIE.

AH! Roſette, je m'échappe un moment pour te demander ce qui ſe paſſe ici. Aſſurément: il y a quelque choſe.

ROSETTE.

Vous avez ſouvent oui dire que, dans le monde, tout étoit ſujet à des révolutions;

que de tems en tems on voyoit sur la terre ....., on voyoit mille choses étonnantes.

JULIE.

Eh ! bien, oui, Tu me fais frémir.

ROSETTE.

Imaginez-vous ..... ce qui pouvoit arriver de plus terrible.

JULIE.

Ciel ! Je t'entends.

ROSETTE.

Qu'est-ce que c'est ?

JULIE.

Mon mariage est rompu.

ROSETTE.

Vous l'avez deviné. On ne veut pas voir ici Lélio davantage.

JULIE.

Ah ! Que me dis-tu, Rosette ?

ROSETTE.

Telle est la volonté de M. Lisimon. Cependant il ne faut pas perdre courage. Il est à propos que votre mere ne s'apperçoive point du chagrin que cette rupture vous cause. Je ferai de mon côté de mon mieux, pour adoucir vos malheurs.

JULIE.

Et pour quelle raiſon mon pere.....

ROSETTE.

Sur un rapport qu'on lui a fait ; il juge que Lélio eſt un libertin.

JULIE.

Lélio libertin ! Ah ! Roſette, quelle injuſtice ! Il m'a toujours inſtruite de toutes ſes démarches, de tous ſes ſentimens, de toutes ſes penſées.

ROSETTE.

Vous devez l'en croire. Sur le chapitre des bonnes fortunes, nos Amans n'ont pas le défaut d'être diſſimulés.

JULIE.

J'entends quelqu'un. Ne m'abandonne pas, Roſette. Toute mon eſpérance eſt en toi..... Eſt-il un cœur plus à plaindre que le mien ?

(Elle rentre.)

SCENE IV.

ROSETTE, LA FLEUR.

ROSETTE.

NE vois-je pas la Fleur?

LA FLEUR.

C'eſt vous tout juſte que je cherche, Mademoiſelle Roſette.

ROSETTE.

Qu'a-t-il donc? Eh! à quoi penſes-tu, de venir ici dans l'état où tu es?

LA FLEUR.

Dans quel état, s'il vous plaît?

ROSETTE.

Ivre, à ne pouvoir te ſoutenir.

LA FLEUR.

Cela n'eſt pas vrai.

(*il fait un hoquet.*)

ROSETTE.

Quoi! Tu oſes dire que tu n'as pas bû?

LA FLEUR.

Oui. J'ai bû, mais j'ai eu mes raiſons pour cela.

ROSETTE.

Oh ! Ces raiſons-là ſont très-bonnes.... Lélio t'envoye ſans doute. Pour quel ſujet ?

LA FLEUR.

Allons doucement, je vous en prie.

ROSETTE.

Il faut avouer qu'en toutes choſes, Lélio eſt traité bien injuſtement ! Dans les circonſtances où il ſe trouve, il charge d'une commiſſion un miſérable qui s'enivre en chemin !

LA FLEUR.

Miſerable ! Mademoiſelle, je ne bois pas ordinairement ; mais j'aime mon Maître. Et quand j'ai ſçu toutes les vilainies.... le traitement indigne & in..... ſupportable qu'on lui faiſoit, le cœur me manquoit, entendez-vous bien ?

ROSETTE.

Allons, dis-moi de quoi il s'agit.

LA FLEUR.

Il s'agit d'un billet que mon Maître envoye à Julie.

ROSETTE.

Eh ! donne-le moi donc.

LA FLEUR.

Point du tout. Je l'avois mis dans ma

poche. Je l'ai enſuite poſé ſur une table, & je me doute . . . , . & je me ſouviens fort bien que je ne l'ai pas remis dans ma poche.

ROSETTE.

Quelle patience il faut avoir !

LA FLEUR, *parlant très-haut.*

Tien . . . . .

ROSETTE.

Mais veux-tu bien te taire. Si Madame ſçait que tu es venu ici, elle ne me le pardonnera pas, & elle aura raiſon de ſe plaindre.

LA FLEUR, *riant en ivrogne.*

Les fautes des ivrognes ſont toujours heureuſes. Il y avoit apparemment dans ce billet-là quelque choſe qui auroit fait tort à mon Maître. Cela devoit être dès le commencement des ſiécles.

ROSETTE.

Va-t-en, c'eſt tout ce que je te demande.

LA FLEUR.

Ch! je veux pourtant rapporter le billet.

ROSETTE.

Il vaut encore mieux ne le point rapporter. Ne parois point.

LA FLEUR.

Non, non, il faut toujours faire ſon devoir.

ROSETTE.

Mon cher la Fleur, ſi tu es capable de quelque attention dans l'ivreſſe où tu es, retire-toi ſans bruit, je t'en conjure.

LA FLEUR.

Adieu donc, Roſette.

ROSETTE, *le pouſſant.*

Oui. Adieu, mon ami..... Je tremble qu'on ne l'apperçoive.

(Madame Liſimon paroît.)

LA FLEUR, *qui eſt prêt à ſortir.*

Oh! oh! oh! Voilà qui eſt plaiſant! Je le retrouve heureuſement dans ma poche, ce billet. Oh! oh! oh!

ROSETTE.

Fort bien. Crie encore plus fort. *(lui arrachant le billet.)* Donne donc vîte, malheureux. *(appercevant Madame Liſimon.)*

(La Fleur ſort.)

Eh! bien, ne voilà-t-il pas ce que j'avois craint? Elle nous ſurprend. Je ſuis perdue. Que lui dirai-je?.... En vérité, je ne ſçais.

SCENE V.

Madame LISIMON, ROSETTE.

Madame LISIMON.

QU'eſt-ce donc? Ce garçon eſt à Lélio, & vous recevez ſecrettement une Lettre?

ROSETTE.

(*à part.*) Voyons. Payons d'effronterie. Plaît-il, Madame?

Madame LISIMON.

Quoi! voulez-vous ſoutenir le contraire?

ROSETTE.

Moi! ſoutenir le contraire! Et pourquoi, Madame? On m'a dit que c'étoit à vous à qui elle s'adreſſoit.

Madame LISIMON.

A moi?

ROSETTE.

Aſſurément.

Madame LISIMON.

Mais, ſi c'eſt à moi, pourquoi ne m'avoir pas fait parler? Au ſurplus, dès que mon mari s'eſt expliqué, je me fais gloire

d'obéir aveuglément, & je n'ai plus de justification à recevoir de la part de Lélio.

ROSETTE.

Je ne ſçais que vous dire, Madame. Vous vous faites gloire d'obéir : cela eſt très-vertueux.... Mais auſſi, tant ſe glorifier de ſa vertu .... Je m'en vais, car je ſens que je dirois quelque choſe de mal-à-propos.

(*Elle rentre.*)

SCENE VI.

Madame LISIMON, *ſeule.*

ELle eſt toute déconcertée. Quoi! après la défenſe que j'ai faite, il ſeroit poſſible?..... (*Elle ouvre le billet.*) Cela n'eſt pas douteux, c'eſt un billet à ma fille.

SCENE VII.

M. & Madame LISIMON.

M. LISIMON, *sans voir sa femme.*

CE qu'on m'avoit dit vient de m'être confirmé, & l'on a ajouté bien d'autres choses. Jusqu'où l'imagination d'un libertin porte-t-elle le déréglement! Cela est inconcevable. Mais ma parole est engagée à un autre. Songeons à présent à assurer, dans mon domestique, les ordres que j'ai déjà donnés. Ah! ma chere femme.

Madame LISIMON.

Si vous voulez mettre quelque nouvel ordre dans votre domestique, commencez, Monsieur Lisimon, par renvoyer une coquine de Servante qui reçoit un billet de Lélio pour ma fille, & qui croit en être quitte, en me disant grossierement qu'on le lui a donné pour moi.

M. LISIMON.

Elle reçoit un billet pour ma fille, & elle dit qu'on le lui a donné pour vous? Ah!

l'impertinente! Voyons donc. Un billet amoureux, sans doute?

Madame LISIMON.

Vous pouvez bien le croire.

M. LISIMON.

Mais voilà une grande audace! La coquine!

Madame LISIMON.

Lisez. On n'a jamais vu désobéir & mentir avec plus de hardiesse.

M. LISIMON.

Voyons, voyons un peu le style de ce Monsieur.

Madame LISIMON.

Lisez.

M. LISIMON, *lisant.*

Seriez-vous complice du coup mortel que l'on me porte aujourd'hui, & croiriez-vous ce que l'on débite sur mon compte? Non, à votre âge, & de l'heureux naturel dont vous êtes, on a un sentiment pur qui ne sçait point juger faussement. Songez quelle doit être ma douleur! Quel moyen employerai-je à présent pour vous voir? Celui de qui vous dépendez a eu long-tems de moi une opinion qui m'étoit bien favorable. Faut-il que de malheureux discours m'ayent noirci! Moi, aimer toutes

les femmes ! Toutes me ſont indifférentes. Une ſeule m'eſt chere, mais ſi chere..... que je mourrai plutôt que de l'oublier, & que je mériterai ſa tendreſſe en dépit des jaloux.

Madame LISIMON.

Il ne l'oubliera pas ! Je doute fort que cette grande réſolution, qu'il fait paroître, lui réuſſiſſe.

M. LISIMON.

Mais.....

Madame LISIMON.

Quoi ?

M. LISIMON.

Elle vous a dit que c'étoit à vous ?

Madame LISIMON.

Oui, vous dis-je : elle a eu cette effronterie.

M. LISIMON, *après avoir lu.*

De quel coup ſuis-je frappé !

Madame LISIMON.

Comment ?

M. LISIMON.

Plus je relis....

Madame LISIMON.

Que voulez-vous dire ?

M. LISIMON.

Comment, diable ! il faut s'attendre à tout de la part d'un libertin.

Madame LISIMON.

Mais qu'eſt-ce donc ?

M. LISIMON.

Jaloux : une ſeule m'eſt chere. Une femme. Une ſeule femme. Jaloux. En dépit des jaloux.

Madame LISIMON.

Mais je crois que vous extravaguez.

M. LISIMON.

Seriez-vous complice ? Jaloux. Celui de qui vous dépendez. Une femme. Je mériterai ſa tendreſſe.... Je n'y vois plus de doute. Le ſens eſt clair par tout, & c'eſt à vous, Madame.

Madame LISIMON.

O Ciel ! Mais vous extravaguez, vous dis je.

M. LISIMON.

Eh ! doucement, Madame, je vous en prie.

Madame LISIMON.

Mais l'on riroit, ſi l'on ſçavoit.... Quoi ! moi ?...

M. LISIMON.

Il n'y a point à rire. On vous dit que c'eſt un déterminé à l'égard des femmes.

Madame LISIMON.

Mais, en bonne foi, ſe trouve-t-il là un ſeul mot qui puiſſe me convenir.

M. LISIMON.

Tout, Madame, tout. Tout.... Ouf! Tâchons de calmer nos ſens.

Madame LISIMON.

Quoi! vous tomberiez dans une erreur pareille. *Jaloux*, c'eſt-à-dire, ceux qui m'ont noirci. *Une femme*, c'eſt un mot général.

M. LISIMON.

Eh! je ſuis votre ſerviteur. Le voulez-vous défendre? Cela ſeroit fort, Madame. Encore une fois, je vois bien ce que je vois..... Allons, c'eſt une choſe décidée. Il n'y a point d'équivoque, Madame Liſimon.

Madame LISIMON.

Mais, en vérité..... D'équivoque? & où ſeroit-elle? & non aſſurément il n'y en a point. D'un bout à l'autre cela ſe rapporte, cela va de ſuite, Monſieur Liſimon.

M. LISIMON.

Cela va de ſuite ! Eh ! aſſurément. *Seriez-vous complice ?* Penſeriez-vous comme votre mari ? *Du coup mortel.* Oui, de ce que votre mari m'a défendu de paroître. *Celui de qui vous dépendez.* Votre mari. *A eu long-tems de moi une opinion qui m'étoit bien favorable.* Sans doute. Je croyois bonnement que c'étoit à ma fille à qui il en vouloit. *Quel moyen employerai-je à préſent pour vous voir ?* Le voilà embarraſſé. Cela lui étoit commode. C'étoit un prétexte. Avec une femme mariée, on ne va pas comme cela ſans précaution. *De malheureux diſcours.* Il les trouve malheureux. *Une ſeule m'eſt chere.* Une ſeule femme ; vous, Madame Liſimon. *Une ſeule m'eſt chere, en dépit des jaloux.* En dépit de Monſieur Liſimon votre mari. Je ne ſçais pas ſi je rêve, mais cela me paroît ſans obſcurité. Je ne ſuis pas aſſurément jaloux de ma fille.

Madame LISIMON.

Mais quel égarement ! Pourquoi cherchez-vous à vous aveugler vous-même ? Quand ces mots ſeroient douteux, je le ſuppoſe, n'y en a-t-il pas d'autres qui abſolument ne peuvent pas me regarder ? *A votre âge*, par exemple.

M.

M. LISIMON.

Ceſſez. Ce ſeroit trop, vous dis-je, de vouloir le défendre.

Madame LISIMON.

A votre âge, on a un ſentiment pur.

M. LISIMON.

Ah! laiſſez-moi reſpirer.

Madame LISIMON.

M'écriroit-il de la ſorte!

M. LISIMON.

Le fait eſt avéré.

Madame LISIMON, *s'emportant un peu.*

A votre âge: encore une fois, *A votre âge.*

M. LISIMON.

Eh! c'eſt une faute. C'eſt une faute qui s'eſt gliſſée.

Madame LISIMON.

Quelle prévention!

M. LISIMON.

Mais que dis-je, une faute? *A votre âge.* Eh! vraiment non. Ce n'eſt point une faute.

Madame LISIMON.

Que voulez-vous dire?

M. LISIMON.

A votre âge, & de l'heureux naturel

dont vous êtes, on a un ſentiment pur qui ne ſçait point juger fauſſement. Eh! bien, oui, ſans doute. A votre âge & du caractere dont vous êtes, on a aſſez d'expérience pour ne point juger fauſſement. Sans doute. Penſez-vous que l'on doive faire plus de cas du jugement de votre fille, que du vôtre?

Madame LISIMON.

En vérité.....

M. LISIMON.

Eh! comment donc, Madame? Avec quelle confiance? .... Comment! De la diſſimulation! De l'obſtination à le défendre!

Madame LISIMON.

Mais, ceſſez donc.....

M. LISIMON.

Par conſéquent, il y a eu de l'intelligence, & pluſieurs mots le découvrent.

Madame LISIMON.

Il n'eſt pas croyable que vous tombiez dans cette erreur. Ceſſez donc, je vous prie.

M. LISIMON.

Après vingt-deux ans de fidélité! Qui l'auroit pû penſer! O ciel! Dans l'état où je ſuis.....

Madame LISIMON.

Eh! Arrêtez donc, Monſieur Liſimon. Vous allez vous faire mal.

M. LISIMON.

Eh! morbleu, Madame, vous me faites bien plus de mal que je ne puis jamais m'en faire.

Madame LISIMON.

Quelle imagination! quelle fatalité! Je n'en puis plus.

M. LISIMON.

Je ne ſçais que dire, ni que réſoudre. Tâchons de rappeller nos ſens. Retirons-nous, & voyons quel parti nous aurons à prendre.

SCENE VIII.

Madame LISIMON, *ſeule.*

SOn eſprit eſt frappé. Que vais-je devenir? Que je ſuis malheureuſe! Comment le guérirai-je de cette frénéſie?

SCENE IX.

LÉLIO, Madame LISIMON.

Madame LISIMON.

MAis que vois-je ?

LÉLIO.

Pardonnez si je me suis introduit.....

Madame LISIMON.

Hola ! quelqu'un. Sortez. Sortez donc, Monsieur.

LÉLIO.

J'attendois que vous fussiez seule.....

Madame LISIMON.

Ciel ! sortez donc, vous dis-je. Ne viendra-t-on point ?

LÉLIO.

Madame.....

Madame LISIMON.

Il y a, vous dis-je, une conséquence infinie. Sortez donc.....

LÉLIO, *se mettant à genoux.*

Eh ! Madame !.....

Madame LISIMON.

A mes genoux ! Miſéricorde !

(Elle s'enfuit.)

SCENE X.

LÉLIO, *ſeul.*

QUelle eſt cette réception ! J'avois pris la réſolution de venir me juſtifier. J'eſpérois que cette femme, en qui j'ai toujours reconnu de la raiſon, pourroit revenir des préjugés déſavantageux qu'on lui a inſpirés contre moi : elle fuit ; elle craint de m'enviſager. Elle me reçoit avec un trouble dont il ne m'eſt pas poſſible de démêler la cauſe.

SCENE XI.

ROSETTE, LÉLIO.

ROSETTE, *sans voir Lélio.*

VOilà Monsieur Lisimon terriblement intrigué ! Puisqu'il faut que je sorte, je ne suis pas fâchée d'une pareille aventure, & du moins, cela me satisfait.

LÉLIO.

Rosette : ne peux-tu me dire ? ....

ROSETTE.

Eh ! Monsieur, c'est vous ? Quels sont donc les beaux bruits que l'on se plaît à répandre sur votre compte ?

LÉLIO.

Tu peux bien t'en douter. C'est une calomnie grossiere, & il faut être d'une crédulité bien étrange, pour ajouter foi à de pareils discours.

ROSETTE.

Eh ! qui vous rend donc ces services dans le monde ?

LÉLIO.

Une femme qui croit que l'on ne doit ſoupirer que pour elle. Quand ma paſſion pour Julie s'eſt déclarée, il n'eſt rien qu'elle n'ait inventé pour me décrier & pour me perdre. Mais, dis-moi, je t'en conjure, n'as-tu pas reçu un billet?....

ROSETTE.

Oui, Monſieur, je l'ai reçu. Je penſe bien que votre Valet n'aura pas été en état de vous aller rendre compte de ſon Ambaſſade. L'ivreſſe l'a ſurpris. Il a paru ici en déſordre. Le billet eſt tombé dans les mains de Madame Liſimon.....

LÉLIO.

Quoi! c'eſt de la ſorte?.....

ROSETTE.

Enfin, vos affaires qui alloient déjà fort mal, par-là ſont entierement perdues.

LÉLIO.

Le malheureux! Ah! toute ma colere va s'épuiſer ſur lui!

ROSETTE.

Tenez, Monſieur, il ne faut point ſe flatter, je vois que vous eſpérez encore; mais en vérité cette eſpérance eſt bien inutile.

LÉLIO

A quelle extrêmité ſuis-je réduit !

ROSETTE.

Ecoutez. Je n'avois que faire à tout cela, moi : cependant je ſuis renvoyée par rapport à ce billet. Dans ma petite ſphere, je me trouve tout auſſi à plaindre que vous ; puiſque je vais perdre une condition qui eſt très-bonne. L'indignation me fait naître une idée qui vous vengeroit, ſi vous vouliez ; & que, par équité pour moi, vous devriez adopter, puiſque cela me juſtifieroit.

LÉLIO.

Comment ?

ROSETTE.

D'abord, il faut vous défaire d'une ſincérité trop ſcrupuleuſe.

LÉLIO.

Moi !

ROSETTE.

Sans doute. Tel que vous êtes ; rien ne vous réuſſit : devenez un peu fourbe, un peu traître, vous vous en trouverez mieux.

LÉLIO,

La reſſource eſt fort bonne.

ROSETTE.

J'en eſſayerois.

LÉLIO.

Va. Laiſſe-moi. Je ſuis né plus malheureux que bien d'autres; & je deviendrois le plus grand coquin du monde, que je n'en ſerois pas plus conſidéré.

ROSETTE.

Enfin, réduit comme vous l'êtes à ne plus voir Julie; ce que j'imagine pourroit..... que ſçait-on?..... Vous pourriez embarraſſer ceux qui vous font injuſtice d'une façon qui vous ſeroit utile. Il faut chercher à les intimider, quand ce ſeroit même par des raiſons plus ſpécieuſes que ſolides.

LÉLIO.

Tu penſes..... Quelle eſt donc cette idée?

ROSETTE.

Sçachez que Monſieur Liſimon s'eſt aviſé de croire..... Je l'entends. Sauvez-vous. Mettez-vous à l'écart. Dans un moment je m'en vais vous rejoindre.

SCENE XII.

M. LISIMON, ROSETTE.

M. LISIMON.

IL faut examiner ceci avec attention. Sûrement il y a de l'intelligence. Quel dérangement affreux! Une femme que je croyois raisonnable, & qui devroit l'être. Approche, & parle.

ROSETTE.

J'ai reçu mon congé. Je ne parle plus.

M. LISIMON.

Il est bien certain que c'est pour ma femme, que tu as reçu ce billet?

ROSETTE.

Je ne sçais point faire de sermens. Ce que j'ai dit, on peut le croire, si l'on veut.

M. LISIMON.

Mais je prétends.....

ROSETTE.

Je n'ai rien à dire. Dès que l'on me renvoye, ce n'est plus mon plaisir de rendre aucun compte.

(*Elle sort.*)

SCENE XIII.

M. LISIMON, *ſeul.*

JE l'entends aſſez ſans qu'elle parle. Elle ne veut pas ſe rendre accuſatrice de ſa Maîtreſſe. Je vais faire un terrible éclat de cette affaire; & la réputation dont Madame Liſimon jouiſſoit tranquillement, va être ſuivie de tourmens, de troubles & de mépris bien ſanglans. Je lui ai dit de ſe rendre ici. La voilà. Je me ſens tout ſaiſi, en la voyant.

SCENE XIV.

M. & Madame LISIMON, *qui approche en tremblant.*

M. LISIMON.

AH! çà, Madame. Point de déguiſement. Ceci eſt ſérieux. Il faut voir quelles meſures nous aurons à prendre.

Madame LISIMON.

Je ne m'affligerois point, Monſieur, & aſſurément je n'en aurois nul ſujet, ſi je ne ſçavois pas qu'une fantaiſie pareille à la vôtre peut frapper l'eſprit de l'homme le plus ſage; & ſi cette fantaiſie n'étoit pas capable de troubler votre repos & le mien. Vous m'êtes cher, je croyois vous être chere auſſi.....

M. LISIMON.

Diſcours ſéducteurs que tout cela. Il ne s'agit point dans ce moment, Madame, de chercher à nous attendrir.

Madame LISIMON.

Quoi! vous voulez me réduire à me

juſtifier ſur de pareilles choſes? Eſt-il bienſéant à vous de me ſoupçonner de la ſorte? Songez donc combien il y a de tems que je vous ſuis fidelle; ſongez à ma tendreſſe, aux ſoins continuels que je vous ai rendus.

M. LISIMON.

Eh! le paſſé ne fait rien au préſent, Madame. Toutes ces belles apparences ne m'en impoſent pas. Je ne fais point d'attention à ce que vous me dites. Tous les jours les pauvres maris ſe trouvent attrappés de la ſorte, les uns plutôt, les autres plus tard. Enfin mon heure étoit venue!..... Oh! que cela eſt dur à ſupporter, Madame! Plus j'ai compté ſur votre fidélité, plus l'évenement en queſtion m'eſt ſenſible. Je vous déclare, oui, je vous déclare que je vais me ſéparer d'avec vous. En un mot, Madame, il eſt certain que l'on vous aime, & l'on n'a pû vous aimer ſans que vous en ſoyez inſtruite. Parlez. Quand tout cela a-t-il commencé? Quel effet cela fit-il ſur vous, quand cela commença? Comment s'y eſt-on pris pour vous le déclarer? Où étois-je ce jour-là? A quoi penſois-je? Quelle phyſionomie avois-je? Voilà, voilà ſur quoi il s'agit de répondre.

Madame LISIMON.

Si l'on m'aimoit, si l'on me préféroit à ma fille, cela me paroîtroit un caprice bien singulier; mais en tout cas, Monsieur, ce que j'ai à répondre, c'est que je n'en ai jamais rien sçu, & que par conséquent je ne suis pas coupable.

M. LISIMON.

Eh! c'est vous faire croire coupable autant que l'on peut l'être, que de persister dans cette dissimulation; car il n'est pas possible..... Le billet ne prouve-t-il pas de l'intelligence?..... Est-il vraisemblable?..... Oh! qu'un pareil examen est mortifiant! ma femme, ma chere femme, je veux croire que j'en ai eu tout le chagrin que j'en dois avoir, & que le traître n'osera jamais se présenter devant vous; mais, ma mie, avouez-moi....la.... avouez-moi ce qui en est.

Madame LISIMON.

Quoi! vous continuerez à me faire des questions aussi cruelles?

M. LISIMON.

Faut-il qu'un semblable libertin se soit introduit chez moi! (*à part.*) Voyons, tâchons de l'aider à m'éclaircir la chose.

(*haut.*) Ah ! çà, ma femme. Quand il venoit, par exemple, il vous faiſoit des politeſſes, & vous les receviez ?

Madame LISIMON.

Je les recevois, parce que je n'imaginois pas que je duſſe faire autrement avec un homme deſtiné à ma fille. Depuis votre ſoupçon, j'ai agi différemment.

M. LISIMON.

Depuis ?.....

Madame LISIMON.

Oui, il eſt venu, & j'ai eu l'attention de ne pas demeurer un inſtant avec lui.

M. LISIMON.

Il eſt venu ?

Madame LISIMON.

Eh ! oui, vous dis-je !

M. LISIMON.

Aujourd'hui ?

Madame LISIMON.

Il n'y a qu'un moment.

M. LISIMON.

Mais il faut que cet homme-là ſoit bien enragé, bien endiablé contre moi !

Madame LISIMON.

Et quel inconvénient ?..... Il ignoroit le tourment qui m'accable.

M. LISIMON, *se jettant dans un fauteuil.*

Il eſt venu !..... Le traître à juré ma perte. L'impoſteur ! le ſcélérat ! que je le hais ! que je hais ſon cœur corrompu !..... Je ſacrifierois plutôt ma vie que de lui accorder ma fille ; faudra-t-il que je le voye m'enlever ma femme?

Madame LISIMON.

Je ne ſuis pas plus diſpoſée en ſa faveur que vous ; mais c'eſt de quoi il n'eſt pas aiſé de vous convaincre.

M. LISIMON, *vivement.*

Il eſt venu ! Il falloit m'avertir ſur le champ. Il falloit lui dire, que ſi jamais il étoit aſſez hardi..... Mais non ; à quoi penſé-je ? Je me trompe. En lui défendant de paroître, il apprendra que je ſuis jaloux. Il ſe vantera des progrès qu'il a faits ſur votre cœur. Il cherchera par-tout à vous voir. Ce ſera une ombre attachée à vos pas. Sa fureur ne fera que s'irriter. Vous-même le trouverez à plaindre. Non, non, Madame, s'il vous plaît. Ce n'eſt pas cela. Le véritable expédient ne s'eſt pas d'abord préſenté à mon eſprit. Excuſez, c'eſt faute d'uſage ; je ne ſuis pas encore trop au fait de la conduite que doit avoir un mari maltraité. Ecoutez-moi.

Madame LISIMON.

Parlez, Monsieur.

M. LISIMON.

Je crois qu'il vaut mieux..... Oui, sans doute, il vaut mieux le recevoir; ne lui point dire que je sçais ses poursuites; & même lui faire entendre que, quand je les sçaurois, je ne m'en embarrasserois guéres. Mais je vous ordonne de lui marquer tout le mépris que vous pourrez imaginer; de lui déclarer hautement que vous le haïssez; que vous le détestez; que vous ne voyez rien en lui qui vous plaise; que vous êtes bien éloignée d'être sensible pour un homme comme lui, & que si vous avez quelqu'un à aimer, c'est votre mari qui est un homme d'honneur.

Madame LISIMON.

Je tâcherai de vous obéir, Monsieur.

M. LISIMON.

Je compte que cela sera exécuté. Vous ne devez point vous faire une peine de le maltraiter de la sorte, puisque vous prétendez être si peu coupable. Nous verrons par-là, si en effet vous ne l'êtes pas. Nous verrons ce que cela deviendra. Je ne vous en dis pas davantage. Hom. Hom.

(*Il rentre.*)

SCENE XV.

Madame LISIMON, *ſeule.*

JE conſens à tout devant lui, pour tâcher de l'adoucir : mais comme je ſuis bien ſûre que tout ceci eſt une chimere, je me garderai bien de rien faire connoître à perſonne d'une imagination auſſi ridicule. Je n'ai nulle envie de recevoir Lélio, & je prendrai le parti de demeurer tranquille. Il y a apparence que l'inquiétude de Monſieur Liſimon ne ſera que paſſagere. Au ſurplus, après avoir fait tout mon poſſible pour lui faire entendre raiſon, il ſe tourmentera de cette idée ſi long-tems qu'il le jugera à propos.

SCENE XVI.

JULIE, Madame LISIMON.

JULIE, *avec vivacité.*

ROſette vient de me faire part d'une choſe qui, je vous avoue, ma mere, me cauſe une grande ſurpriſe.

Madame LISIMON.

Roſette ! Eſt-ce qu'elle n'eſt point encore partie ?

JULIE.

Non. Et dans l'inſtant même, mon pere vient de lui dire qu'il falloit qu'elle reſtât encore ici quelques jours.

Madame LISIMON.

Je vois qu'il faut que je m'attende à bien des importunités !

JULIE.

Mais ma ſurpriſe eſt telle que je n'en puis revenir. Comment donc, ma mere ? On dit que ce n'a jamais été pour moi que Lélio eſt venu ici ; & que ſenſible à

à votre mérite & à votre eſtime, il n'y eſt jamais venu que pour vous voir !

Madame LISIMON.

Ma fille, quand on a eu le malheur d'écouter des impertinences, il ne faut pas, du moins, être aſſez ſotte pour les venir rapporter.

JULIE.

Je vous prie de me le pardonner, ma mere; mais la trahiſon eſt aſſez grande, pour que vous me permettiez de m'en plaindre. Roſette aſſure que c'eſt injuſtement qu'on la chaſſe; que les ſentimens ſecrets de Lélio lui étoient connus, & qu'elle avoit toujours cru devoir, là-deſſus, garder le ſilence.

Madame LISIMON.

Mais, en vérité, je ne ſçais pas ce que tous ces gens-là veulent me dire.

JULIE,

Si tous les hommes ſont d'un caractere auſſi faux, ils ſont bien mépriſables. Qu'avois-je beſoin qu'il me trompât ? qu'il parlât de m'épouſer? enfin..... qu'il cherchât à me rendre ſenſible? car, offenſée comme je le ſuis, je ne puis m'em-

pêcher de parler ingénuement devant vous, ma mere. Le trait eſt ſi perfide de ſa part, & ſi humiliant pour moi, que je ne crois pas que je le puiſſe ſupporter. Ce ſont de ces injures qui ne ſe pardonnent pas. Mon cœur eſt bleſſé mortellement; & cette fourberie, que je ne puis concevoir, m'inſpire une indignation qui ſurpaſſe de beaucoup toute l'eſtime que j'avois auparavant pour lui.

ALBRECHT
MENDELSSO
BARTHOLD

que personne que
ce qui n'a rien que
une faute que l'om-
mençons de la plû-
fait faire. Cepen-
suite que cette faute
nuisible à Made-
désespoir si cette
doit éclater dans le
vous demande en
mis de paroître lui
ore quelque tems,
penser sur ce qui se
pour pouvoir insi-
que des intérêts de
qui empêchent ce

à part.

fidie semblable !

IMON.

clairement, Mon-
un sentiment pur &
parlez.

LIO.

que je ne devois pas
; c'est cette satis-
vivre tous les jours

LÉLIO.

Il eſt tems de vous avouer, Madame, ce que juſqu'à préſent j'avois cru devoir vous taire, quoique j'euſſe pu vous le déclarer ſans vous offenſer, & ſans donner une mauvaiſe opinion de mes ſentimens.

JULIE, *à part.*

Que va-t-il dire?

LÉLIO.

Je ne ſçais ſi vous croirez que je parle avec ſincérité; mais je ſuis forcé de vous dire, (*affectant un air un peu petit Maître.*) qu'à l'égard de Mademoiſelle votre fille... jamais je ne me ſuis flatté de l'obtenir.

JULIE, *à part.*

Il eſt donc vrai! le fourbe!

LÉLIO.

Ce n'eſt pas que je ne rende toute la juſtice qui eſt due à ſes charmes & à ſon éducation; mais dans le fond de l'ame, je ſuis du nombre de ceux que le mariage effraye. Vous m'allez demander pourquoi je me ſuis préſenté comme un homme qui demandoit à l'épouſer? c'eſt une faute que j'ai faite par un excès de délicateſſe, c'eſt une faute que j'aurois pu éviter; car on ne devroit point avoir honte de déclarer

rer ouvertement, à quelque perſonne que ce fût, un ſentiment pur, & qui n'a rien que de reſpectueux. C'eſt une faute que l'ombrage & les injuſtes ſoupçons de la plûpart des maris m'ont fait faire. Cependant, il ne ſeroit pas juſte que cette faute fût, en aucune façon, nuiſible à Mademoiſelle. Je ſerois au déſeſpoir ſi cette conduite de ma part alloit éclater dans le monde; & même, je vous demande en grace qu'il me ſoit permis de paroître lui rendre des devoirs encore quelque tems, pour ne rien donner à penſer ſur ce qui ſe paſſe aujourd'hui, & pour pouvoir inſinuer, petit-à-petit, que des intérêts de famille ſont les motifs qui empêchent ce mariage.

JULIE, *à part.*

Fut-il jamais de perfidie ſemblable!

Madame LISIMON.

Je n'entends pas bien clairement, Monſieur, ce que ſignifie un ſentiment pur & reſpectueux dont vous parlez.

LÉLIO.

C'eſt ce ſentiment que je ne devois pas vous cacher, Madame; c'eſt cette ſatisfaction que l'on a de vivre tous les jours

avec une perſonne d'une probité douce & aimable : ce ſentiment qui naît de ces converſations ſages & ſpirituelles, qui, en amuſant, font aimer la vertu : ce ſentiment que font naître un caractere reſpectable & mille bonnes qualités, que, ſans en impoſer, je puis dire que vous poſſédez plus que qui que ce ſoit au monde. Je ſçais combien une autre eſpéce d'attachement vous offenſeroit : mais un homme ſur qui vous auriez fait une pareille impreſſion, ſeroit-il raiſonnable d'en rougir plus long-tems, & de s'obſtiner à ne vous en point faire l'aveu ?

JULIE.

J'ai peine à retenir le courroux.....

Madame LISIMON.

Mais, tout enveloppée qu'eſt cette déclaration ; eſt-ce bien à moi qu'elle s'adreſſe ?

LÉLIO.

Je n'ai rien dit qu'il ne convienne, je crois, de vous faire entendre.

Madame LISIMON.

Retirez-vous. Vous me ſurprenez beaucoup, je l'avouerai, Monſieur. Retirez-vous, vous dis-je. L'amitié d'un homme de votre âge ne ſçauroit me convenir, &

ſoyez ſûr que M. Liſimon n'eſt point homme à l'approuver.

JULIE, *à Lélio.*

Eſt-il poſſible, ingrat?.....

LÉLIO, *à Madame Liſimon.*

Une femme doit être ſoumiſe ſans être eſclave. Une ſociété honnête eſt par-tout recherchée, & un mari ſeroit injuſte.....

Madame LISIMON.

Eh! Monſieur.....

LÉLIO.

Vous pouvez décider de mon ſort: mais, faites réflexion à une choſe, Madame. C'eſt que pour l'honneur de M. Liſimon, pour la gloire de Mademoiſelle, & j'oſe même dire pour la vôtre, tout ceci veut plus de ménagement que vous ne penſez.

Madame LISIMON.

(*à part.*) Peut-il ſe rencontrer des circonſtances plus biſarres! (*haut.*) Allez, Monſieur, toute la réflexion dont je ſuis capable dans ce moment, c'eſt que ce ſeroit un crime à moi de vous écouter.

LÉLIO, *vivement.*

Dites plutôt, Madame, que ce ſera un crime de me condamner, de m'exiler ſans

examen, de rompre avec moi ſans précaution, de conſerver d'injuſtes opinions ſur mon compte. Le Ciel eſt témoin de la vérité de ce que je vais dire : oui, Madame, mes ſentimens pour toute votre famille ſont tels qu'ils doivent être. Je vous rends, je rends à Mademoiſelle ce qu'à chacune je vous dois. Je puis même aſſurer que mon eſtime pour M. Liſimon eſt ſincere, & que ſon changement pour moi a été le coup le plus mortel que je puiſſe recevoir. Voilà quels ſont mes ſentimens : voilà comme penſe un homme auſſi tendre que malheureux, qui, ſans être coupable, le (*Il regarde Julie, mais elle ne s'en apperçoit point, parce qu'elle a les yeux baiſſés & un air conſterné ainſi que Madame Liſimon.*) paroît dans ce moment, & qui ſe retire avec l'affreuſe certitude de n'être point plaint de celle qu'il aime.

(*Il ſort.*)

SCENE XIX.

Madame LISIMON, JULIE.

Madame LISIMON.

CElle qu'il aime ! Quelle expreſſion ! Que faut-il que je penſe ? Je ne ſçais lequel eſt le plus raiſonnable, ou de croire ce qu'il dit, ou d'en douter. Se peut-il ?... La Lettre auroit-elle réellement été envoyée pour moi ?

JULIE.

Je demeure interdite. Pourquoi cette trahiſon, dont j'étois déjà perſuadée, quand il en fait l'aveu poſitif, me cauſe-t-elle un ſi grand étonnement ?

Madame LISIMON.

Allez avertir votre pere.

JULIE.

Il paroît. O ciel ! que ce revers eſt douloureux pour moi ! Permettez-moi, ma mere, de vous cacher mon trouble.

(*Elle rentre.*)

SCENE XX.

M. LISIMON, Mde LISIMON, ROSETTE, *qui arrive un instant après & se tient au fond du Théâtre.*

M. LISIMON.

JE n'étois pas loin. Eh! bien, qu'est-ce que c'est? Comment cela s'est-il passé? J'attendois qu'il fût sorti. Je m'impatientois. J'ai eu vingt fois envie d'entrer.

Madame LISIMON.

Monsieur, je n'ai qu'un mot à vous dire, je me fais violence; mais mon devoir l'emportera toujours sur tout.

M. LISIMON.

L'avez-vous bien maltraité? Et.....

Madame LISIMON.

Je ne l'aurois jamais cru. Il m'a fait une déclaration.

M. LISIMON.

Plaît-il? ... Une déclaration dans les formes? Parlant à vous? Une déclaration face à face?

Madame LISIMON.

Cependant avec réserve, empruntant

le voile de l'amitié, & ſe diſant pour vous plein d'eſtime.

M. LISIMON.

Eh! qu'il aille au Diable avec ſon eſtime. Enfin, un nouveau jour ſe répand donc ſur cette affaire! Voilà donc qui eſt bien déclaré! Il oſe le dire ouvertement. Il oſe perſiſter.

Madame LISIMON.

Jamais, je vous avoue, je n'ai été ſi étonnée.

M. LISIMON.

Quel coup de foudre! Parbleu, Madame, voilà une petite conduite fort honnête! Cela ſuffit, & je crois qu'à préſent vous n'oſerez plus ſoutenir qu'un amour ſi obſtiné ait pû naître ſans que vous en ſoyez coupable en la moindre choſe.

Madame LISIMON.

Je me ſuis attendue à tout ce que cela m'alloit attirer de votre part; mais en avouant la choſe, j'ai fait ce que j'ai dû. Au ſurplus, Monſieur, il m'a perſuadée qu'il ſeroit dangereux d'éclater dans cette aventure; & j'eſpere à ce ſujet vous faire faire quelques réflexions, quand le premier mouvement de votre colere ſera paſſé.

(*Elle rentre.*)

SCENE XXI.

M. LISIMON, ROSETTE.

M. LISIMON.

EH! ne comptez pas qu'elle ſe paſſe, ma colere. C'en eſt donc fait! Qu'eſt devenu ce renom dont j'étois ſi glorieux? Souffrirai-je que mon honneur ſoit outragé de la ſorte? Eh! bien, que penſes-tu de cela, Roſette? Eſt-il un homme plus trahi, plus malheureux que je le ſuis?

ROSETTE.

Moi! je ne ſçais là-deſſus que penſer. Si vous êtes malheureux, nous le ſommes tous ici. Et cela, je le dis, ſans en excepter celui qui vous trahit.

M. LISIMON.

Mais s'il eſt malheureux, lui, il mérite de l'être. C'eſt me payer de plaiſantes raiſons! Il eſt malheureux! Oh! je puis bien répondre que ſon malheur, que celui de tous ceux qui me trahiſſent, n'eſt pas au

point où il doit aller ; & je vais..... Mais quoi ! que vais-je faire ? A-t-on jamais pu trouver un vrai reméde à cela ? Et que pourrai-je inventer qui satisfasse pleinement la rage & le dépit que j'ai au fond du cœur ?

(*Il rentre.*)

SCENE XXII.

ROSETTE, *seule.*

LE pauvre homme paye bien cher son injustice, & le mauvais procédé qu'il a eu avec Lélio. Je ne sçais ce que cela produira. Je ne sçais si Lélio aura pu tirer quelque avantage de l'idée que je lui ai donnée. A mon égard, dans tout ce trouble-ci, j'ai essayé, du moins, de me tirer d'affaire. Il y a apparence que ce que j'ai dit à Madame Lisimon passant à présent dans son esprit pour une vérité, elle n'insistera plus pour que je sois renvoyée.

SCENE XXIII.

LA FLEUR, ROSETTE.

LA FLEUR, *en ſe frottant les yeux & ayant une voix enrouée.*

à part. JE ſuis bien en peine; aurois-je fait quelque bévue! *haut.* Ah! Roſette, mon Maître m'avoit chargé d'un billet pour Julie. Ma foi, je t'avouerai qu'en chemin je ſuis entré dans un Cabaret; j'ai bu & bu à outrance. J'ai dormi: j'ai rêvaſſé à mille choſes différentes; mais ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt qu'en me réveillant je ne l'ai pas retrouvé, ce diable de billet.

ROSETTE, *après avoir regardé quelque tems la Fleur, qui ne ſçait ce que cela veut dire.*

Sçais-tu ce qui eſt arrivé ici aujourd'hui?

LA FLEUR.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

ROSETTE.

Premierement, ton Maître, contre lequel on étoit déjà prévenu, eſt à préſent ſans nulle eſpérance de jamais épouſer Julie.

LA FLEUR.

Que me dis-tu !

ROSETTE.

A mon égard, moi, j'ai reçu mon congé.

LA FLEUR.

Eſt-il poſſible !

ROSETTE.

Pour Monſieur & Madame Liſimon, l'eſprit de divorce s'eſt emparé d'eux, & ils ſont ſur le point de ſe ſéparer !

LA FLEUR.

Eh ! mais, voilà de terribles affaires.

ROSETTE.

Cela eſt vrai, & ſi je te diſois que c'eſt toi qui as fait tout cela ?

LA FLEUR.

Moi !

ROSETTE.

Toi.

LA FLEUR.

Moi !

ROSETTE.

Si tu veux, j'entrerai en détail là-deſſus; mais je t'avertis auparavant qu'il ne fait pas bon ici pour toi, & que de toutes les perſonnes qui peuvent paroître, il n'y en a pas

une seule qui ne soit disposée de façon à t'assommer de coups de bâton sur la place.

LA FLEUR, *ayant un air de réflexion.*

J'aurois volontiers la curiosité d'entendre ces détails; mais tu me parles d'un ton si énergique & si persuasif, qu'avec quelques idées confuses, il me prend envie de ne rien examiner.

(Il sort avec précipitation.)

SCENE XXIV.

M. LISIMON, *ayant ſon chapeau enfoncé*, ROSETTE.

ROSETTE.

ALlons un peu.... Mais voici Monſieur Liſimon qui revient. Que ſon ame paroît agitée !

M. LISIMON, *à part.*

On dira, ſi l'on veut, que cela eſt extravagant; ma haine & mon dépit n'ont pu ſe contraindre, & le mot eſt lâché. Quelle extravagance y auroit-il, après tout? Quand l'honneur eſt bleſſé, n'eſt-ce pas de cette façon-là qu'on le venge dans le monde, & ne ſuis-je pas un homme comme un autre? Allons, cela eſt décidé.

ROSETTE, *à part.*

Si toute cette aventure n'étoit pas auſſi ſérieuſe pour nos Amans, & peut-être pour moi, je m'en divertirois volontiers.

(*haut.*) Que méditez-vous donc, Monſieur ?

M. LISIMON.

Ce que je médite ! Ce que médite un homme de cœur.

ROSETTE.

Eh ! mon Dieu ! vous dites cela avec un ſi grand ſérieux, que vous me donneriez preſque envie d'en rire. Il ſemble..... mais je ne puis me l'imaginer ; il ſemble que vous allez vous battre.

M. LISIMON.

Croirois-tu que ces réflexions, que Madame Liſimon diſoit me vouloir communiquer, ont été des raiſons pour établir ici les aſſiduités de Lélio, des prétextes pour ſe ménager le plaiſir de le voir ? Croirois-tu qu'une femme comme elle ſeroit devenue ſenſible ?.... Mais ſenſible. Eh ! qui ſçait juſques à quel point ? ..... Tu te moques ? ..... Elle n'a pas dit un mot qui n'ait découvert ſa folle paſſion.

ROSETTE, *riant.*

Franchement, pour cet article-là, je ne puis pas, en conſcience, dire que je le crois.

M. LISIMON.

Enfin, puiſque tu l'as deviné, il eſt vrai, j'ai chargé un vieil Officier de mes amis.....

ROSETTE.

De quoi ?

M. LISIMON.

D'aller ſommer Lélio de ma part de ſe trouver.....

ROSETTE.

Mais voilà qui eſt inouï ! Vous ? Eh ! juſte Ciel ! le beau combat ! Et que feriez-vous ?

M. LISIMON.

Je t'avoue que dans cet inſtant que mes ſens ſont un peu plus raſſis, il me paroît aſſez déſagréable d'aller me battre, parce que l'on me.....

ROSETTE.

Déſagréable ! aſſurément, & très-déſagréable. D'un autre côté, comment ſortir de-là ? Voilà votre imagination frappée de façon à vous faire paſſer des jours bien miſérables ! Vous ſerez tourmenté ſans ceſſe. Je penſe à une choſe bien ſimple, qui d'abord ne ſe préſentoit pas à

mon esprit. (*à part.*) Si ce moment étoit un moment heureux !

M. LISIMON.

Qu'est-ce que c'est ?

ROSETTE.

En vérité, la tête tourne dans de pareilles occasions, & à peine avons-nous eu le tems de nous reconnoître ! Que quelqu'un qui vous inquiéteroit devînt votre gendre, apparemment vous cesseriez d'en être jaloux ? Lélio ayant paru rendre des devoirs à votre fille, malgré quelques soupçons que vous avez sur sa conduite, que ne le forcez-vous de l'épouser ?

M. LISIMON, *vivement.*

Le forcer de l'épouser ! lui ! j'aimerois mieux.... Mais tu n'y penses pas. Lui ! mon gendre ! Songe donc que j'ai conçu pour lui une haine, une antipathie si forte, qu'il n'est pas possible..... non, qu'il n'est pas possible que jamais elles s'éteignent.

ROSETTE.

Cependant ce seroit le seul moyen de vous mettre en repos.

M. LISIMON.

D'ailleurs, il faudroit que je fusse un homme bien barbare! Quoi! moi! j'irois donner ma fille à un homme qui a des mœurs..... à un homme comme celui-là!

ROSETTE.

Mais à l'égard de cela, si quelqu'un de votre famille doit souffrir de son libertinage, il vaudroit encore mieux que ce fût votre fille que vous. Rien ne vous est si cher que vous-même. Plus jeune, elle supportera mieux ces sortes de chagrins; & dès-là elle sera peut-être moins embarrassée de la vengeance que vous l'êtes.

M. LISIMON.

Eh! quand je voudrois l'y forcer, l'accepteroit-il? Vraiment tu ne sçais pas comme pense cette espece de gens-là. Ils ne veulent rien d'honnête, ni de légitime.

ROSETTE.

Mais soyez vous-même bien déterminé.

M. LISIMON.

Il ne l'accepteroit pas, te dis-je. Non; s'en tient à ma femme.

ROSÉTTE.

Faites-lui la propoſition. Parlez-lui ferme. Intimidez-le; il n'oſera peut-être pas refuſer; & s'il accepte une fois, voilà votre tranquillité aſſurée.

M. LISIMON.

Eh! non, te dis-je, il ne voudra pas.

SCENE XXV, & derniere.

M. & Madame LISIMON, JULIE, LÉLIO, ROSETTE.

(Lélio paroît dans le fond du Théâtre avec Madame Liſimon. Julie ſuit Madame Liſimon, mais en eſt un peu éloignée.)

M. LISIMON.

QU'eſt-ce ?..... Voici..... Eſt-ce une illuſion ? Ne ſont-ce point eux que je vois enſemble ?

ROSETTE.

Ce ſont eux-mêmes, & ils ſemblent cauſer avec aſſez de familiarité.

M. LISIMON.

Il lui parle bas. Elle l'écoute. Dieux ! Elle lui ſerre la main !

ROSETTE.

Vous voyez que ce ſera ſous vos yeux un ſupplice continuel, & vous aurez beau faire. L'occaſion ſe préſente; faites-lui la propoſition, croyez-moi.

M. LISIMON.

Mais.....

ROSETTE.

Allez, n'héſitez point.

Madame LISIMON, *haut à Lélio.*

Je vous en ſçais bien du gré, aſſurément.

M. LISIMON.

Elle lui en ſçait bien du gré! Ciel! il n'y a pas un moment à perdre, & je n'y puis plus tenir. (*Allant à Lélio.*) Monſieur, voulez-vous accepter?.....

LÉLIO.

Moi, Monſieur?..... Non aſſurément, vous êtes le maître de penſer de moi ce qu'il vous plaîra.

ROSETTE, *à M. Liſimon qui la regarde.*

Il ne vous entend pas.

M. LISIMON.

Monſieur, vous n'entendez peut-être pas?.....

LÉLIO.

Pardonnez-moi, Monſieur, j'entends à merveille ce que vous voulez me dire, & j'ai là-deſſus rendu compte à Madame de ma façon de penſer.

ROSETTE, *à M. Liſimon qui la regarde.*

Tenez bon, Monſieur Liſimon.

M. LISIMON.

Mais, Monſieur!....

LÉLIO.

Quand je le voudrois, vous jugez bien qu'à préſent Madame s'y oppoſeroit.

M. LISIMON, *à Roſette d'un ton pleureur.*

Elle s'y oppoſeroit!

ROSETTE.

Faites-vous écouter. Parlez haut.

M. LISIMON.

Je vous prie, Monſieur, je vous prie de vouloir bien accepter ma fille en mariage.

LÉLIO, *demeurant ſurpris.*

Plaît-il?

M. LISIMON, *à Roſette.*

Hé! bien; tu vois bien qu'il ne veut pas.

JULIE.

M'accepter en mariage, hélas ! mon pere pouvez-vous de la ſorte m'expoſer à un refus.

Madame LISIMON.

Malgré tous les différents reproches que Monſieur a malheureuſement contre lui, ce ſeroit un accommodement qui ſeroit bien à déſirer.

LÉLIO.

Madame, je ſuis ſûr de vous convaincre que les premiers reproches ſur leſquels ma diſgrace eſt venue, ſont faux. Les ſeconds, en ce qui regarde mon reſpect & mon attachement pour vous, ſont vrais; mais les circonſtances vous ont fait prendre pour une déclaration d'amour ce qui n'étoit qu'une proteſtation d'amitié, & dans mon infortune, je voulois tirer parti de l'erreur. A votre égard, Monſieur, je comptois recevoir un défi de votre part, & c'eſt Mademoiſelle votre fille que vous me priez d'accepter; franchement la propoſition eſt différente. Enfin, Mademoiſelle, vous qui craignez d'être expoſée à un refus, quelle apparence que cette crainte ſoit fondée avec

un homme qui vous adore, & qui n'adorera jamais que vous!

(Il lui donne la main.).

M. LISIMON.

Eſt-il poſſible que j'en ſois quitte!

ROSETTE.

O ciel! d'où revenons-nous!

Madame LISIMON.

Ma joye ne ſçauroit s'exprimer.

M. LISIMON.

Votre joye?..... Embraſſons-nous donc, ma chere femme, & ſoyez-moi rendue pour toujours.

FIN.

LE

LE RIDICULE SUPPOSÉ,

COMÉDIE

EN UN ACTE,

ET UN DIVERTISSEMENT;

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 12 Janvier 1743.

ACTEURS.

LA MARQUISE.

LE CHEVALIER.

CLÉON.

LISETTE.

LE VIEUX MARQUIS.

UN LAQUAIS.

La Scene eſt à Paris, dans l'Appartement de la Marquiſe.

LE RIDICULE SUPPOSÉ.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, LISETTE.

LISETTE.

DE quoi riez-vous donc, Madame ?

LA MARQUISE.

D'une Lettre que je viens de recevoir de Cléon.

LISETTE.

Cléon ! n'eſt-ce pas cette eſpece de petit Maître qui depuis peu a épouſé la ſœur du jeune Chevalier de Florimon, & que vous m'avez dit être ſi précieux ?

LA MARQUISE.

Il l'eſt en effet, mais comme le ſont certains précieux de nos jours ; dans les procédés encore plus que dans le langage. Il a, dit-il, une petite affaire à me communiquer ; il voudroit me voir ce matin : cependant il craint de choiſir une heure qui me ſoit incommode, & là-deſſus il ſe tourne de cent façons différentes pour trouver des excuſes. Il me donne auſſi des qualités extraordinaires ; il me parle de Philoſophie. (*riant.*) Dis-moi donc, Liſette, ai-je véritablement l'air d'une Philoſophe ?

LISETTE.

Mais, Madame, écoutez donc. Il ne ſeroit pas extraordinaire que vous l'euſſiez. Vivre comme vous vivez, être belle impunément, s'être miſe ſur le pied de voir les gens les plus à la mode, ſans être importunée de leurs adorations, rejetter tout ce que les femmes empruntent de l'art pour plaire, fuir les plaiſirs tumultueux, faire ſes plus douces occupations de la lecture, & par-deſſus tout avoir juſqu'à préſent ſupporté le veuvage avec une patience ..... une pa-

tience qui n'a presque point d'exemple ; autant que je m'y puis connoître, cela ressemble fort à de la bonne Philosophie.

LA MARQUISE.

Tu es folle. Pour ne suivre que les lumieres de la raison naturelle, on ne mérite point de si grands titres. Il est vrai que je me suis fait quelques principes qui servent à assurer le bonheur & le repos de ma vie, & dans lesquels je tâche de m'affermir tous les jours.

LISETTE.

Mais, à propos de Cléon dont nous venons de parler, il y a quelque tems, ce me semble, que ce petit Chevalier de Florimon n'est venu ici.

LA MARQUISE.

Il est vrai.

LISETTE.

Il est charmant.

LA MARQUISE.

Il n'est pas possible de rassembler, à son âge, plus de rares qualités : il a le cœur excellent, l'esprit naturel, & les

ſentimens les plus nobles qu'on puiſſe imaginer.

LISETTE.

Il paroiſſoit ſe plaire ici, & chérir beaucoup le monde que vous voyez.

LA MARQUISE, *ſouriant.*

On ne doit guere exiger d'un homme auſſi jeune une aſſiduité bien exacte à des aſſemblées quelquefois aſſez ſérieuſes.

LISETTE.

Vous me cachez quelque choſe, Madame.

LA MARQUISE.

Tu ne pourrois t'empêcher de rire, ſi tu ſçavois le vrai motif qui m'a fait chercher un prétexte pour l'éloigner.

LISETTE.

Je ſouhaiterois que vous vouluſſiez m'en inſtruire. Je crains d'être indiſcrette en vous diſant ce que je penſe.

LA MARQUISE.

Tu le ſçauras : mais j'entends quelqu'un ; c'eſt ſans doute Cléon, à qui j'ai fait dire qu'il pourroit ſe rendre ici ſur le champ, s'il le jugeoit à propos.

LISETTE.

Ce Monſieur Cléon a ſi bien fait ſon compte qu'il vient à contretems pour moi, & je me meurs de curioſité.

(*Elle rentre.*)

SCENE II.

CLÉON, LA MARQUISE.

CLÉON.

MOn Dieu, Madame, c'eſt terriblement riſquer que de s'en rapporter de bonne foi à votre politeſſe; mais vous déſobéir ſeroit un autre inconvénient. Auſſi-tôt que j'ai reçu votre ordre, je ſuis accouru, Madame.

LA MARQUISE.

Aſſurément.....

CLÉON.

Je me ſuis échappé des mains de mon Valet de chambre; auſſi..... je ſuis affreux..... Je dois être affreux.

LA MARQUISE.

Un homme tel que vous, Monſieur;

doit plus compter sur lui-même, & vous sçavez, sur-tout, la considération que j'ai pour la famille dans laquelle vous êtes nouvellement entré.

CLÉON.

Ah! Madame..... ce sont de braves gens, à la vérité. Le Beau-pere le vieux Marquis de Florimon a quelquefois des airs assez hétéroclites, des façons surannées, il faut se prêter à cela; cela fait un peu souffrir, mais pour la petite personne à laquelle je me suis uni....

LA MARQUISE.

Elle se porte bien, sans doute?

CLÉON.

Comme un Ange, Madame, & comment ne se porteroit-elle pas bien? J'ai pour elle des égards.....

LA MARQUISE.

Vous avez à me parler, je crois?

CLÉON.

Ce n'est qu'un mot, Madame. Il y a une chose qui rend le vieux Marquis un

homme admirable malgré son défaut de manieres ; permettez-moi de vous le dire, Madame, c'est l'extrême vénération qu'il a pour vous : cela est tout simple. Vous n'avez pu ignorer jusqu'à-présent ses sentimens, & qu'il regardoit comme un très-grand bien que son fils le Chevalier fût admis chez vous, & vous rendît des devoirs : je suis chargé de m'informer si, par hasard, vous n'auriez point eu quelques sujets de vous en plaindre ?

LA MARQUISE.

Des sujets de me plaindre du Chevalier, moi ! & quels sujets pourrois-je en avoir, Monsieur ?

CLÉON.

Eh ! que sçait-on, Madame ? Sa grande jeunesse ne lui permet guére de connoître le monde comme les gens qui ont un certain usage ; il faut si peu de chose pour déplaire. Souvent une bagatelle, une vétille, la moindre inattention rend un homme tout-à-fait disgracieux ; mais il suffit. Pardonnez si, à la sollicitation d'un pere qui aime tendre-

ment ſon fils, je vous ai dérobé ce moment.

LA MARQUISE.

Je ne puis m'empêcher de vous demander à mon tour ce qui, à l'égard du Chevalier, peut avoir occaſionné ce ſoupçon?

CLÉON.

Quelque choſe d'aſſez ſingulier, Madame; il ſemble qu'il ſoit intérieurement livré à la plus ſombre mélancolie; on cherche à en deviner la cauſe: il n'eſt rien que l'on n'imagine pour tâcher de la découvrir. Comme on s'eſt apperçu que depuis quelque tems il n'avoit point eu l'honneur de vous voir, on a douté ſi ce ne ſeroit pas chez vous, qu'il ſe ſeroit attiré quelque mortification; on l'interroge, il s'obſtine au ſilence; on lui inſinue de changer de ſéjour, de s'éloigner, cela paroît aigrir ſa douleur: enfin cela eſt au point que l'on ſeroit preſque tenté d'avoir recours aux Médecins; mais là-deſſus on héſite, car comme vous ſçavez, Madame, ces Meſſieurs-là ont quelquefois des procédés un peu bruſques.

LA MARQUISE, *paroiſſant ſurpriſe.*

Je ne ſçaurois croire....

CLÉON, *avec beaucoup de précipitation.*

Je crois m'appercevoir, Madame, que ce que je viens de vous dire, vous a fait quelque peine. Seroit-il poſſible? Eh! bon Dieu, quel reproche n'ai-je point à me faire d'avoir appuyé ſur un détail, qui a quelque choſe de noir & de très-peu intéreſſant pour vous? Je me meurs de honte, en vérité, & je ne puis m'en conſoler, qu'en vous promettant bien d'éviter une autre fois cette faute.

LA MARQUISE, *finement.*

Je ne ſçaurois croire, Monſieur, que cette mélancolie du Chevalier ſoit bien difficile à vaincre, ni qu'elle puiſſe avoir aucune ſuite fâcheuſe. Au ſurplus, je reçois chez moi quelques perſonnes avec qui il eſt aſſez familier. Peut-être leur confieroit-il ſon ſecret, & ſi l'on jugeoit à propos qu'il vînt ici, je n'aurois point de raiſons pour m'y oppoſer.

CLÉON.

Le bon homme, le vieux Marquis ſera comblé, Madame, qu'il ne ſoit rien de ce qu'on avoit pu ſoupçonner, & je ſuis ſûr qu'il va forcer le Chevalier à venir, dans l'inſtant même, vous demander pardon d'une négligence auſſi inconcevable : ne vous appercevez point je vous prie que je ſors. * Eh ! bon Dieu que faites-vous ?

* *Comme il voit la Marquiſe faire quelques pas, il croit qu'elle veut le reconduire, & il fait une contorſion qui dérange ſa perruque.*

SCENE III.

LA MARQUISE, LISETTE.

(*La Marquiſe paroît réfléchir à ce qu'elle vient d'entendre ; elle fait un ſoupir. Liſette entre dans l'inſtant.*)

LISETTE.

HE! bien, Madame?

LA MARQUISE.

Voici quelque choſe d'aſſez étonnant.

LISETTE.

Quoi! quelque choſe de nouveau? Oh! je n'écoute rien, Madame, ſi ce n'eſt pas ce que vous m'avez promis de me dire ſur le compte du petit Chevalier.

LA MARQUISE.

Ou je ſuis bien trompée, ou ce que je viens d'apprendre doit entrer dans la confidence que je voulois te faire.

LISETTE.

En ce cas, je vous écoute, Madame.

LA MARQUISE.

Tu te souviens bien que je t'ai prévenue que tu ne pouvois t'empêcher de rire?

LISETTE.

Je m'en souviens.

LA MARQUISE.

Ris donc; le petit Chevalier est sérieusement amoureux de moi.

LISETTE.

Mais je m'en étois suffisamment doutée. Ce qui m'arrête, c'est que je ne vois pas ce que cela peut avoir de risible.

LA MAQUISE.

Tu ne le vois pas?

LISETTE.

Non, Madame.

LA MARQUISE.

Quoi! un enfant?

LISETTE.

Un enfant! mais il est de ces enfans..... que tous les jours on marie.

LA MARQUISE.

Tâche donc, ma pauvre Liſette, d'avoir un peu plus de diſcernement; ſonge donc, ſonge que c'eſt moi qu'il aime; ſonge que moi, je n'aime point, & que s'il étoit poſſible que l'idée du mariage vînt à me flatter beaucoup, ce ſeroit un homme au moins de mon âge que je choiſirois pour cette belle fantaiſie-là.

LISETTE.

Ma foi, Madame, impatientez-vous, tournez-moi en ridicule; je ne ſçaurois parler contre ce que je penſe; & pour moi, je ne ſçai pas quelle ſi grande différence d'âge il y a entre vous & lui.

LA MARQUISE.

Tu as des façons de te tromper que, ſans médiſance, bien des femmes aimeroient mieux que le jugement le plus ſain.

LISETTE.

Enfin, à votre compte, vous vous regardez donc comme fort avancée en âge; & il n'y a déjà plus de mariage à eſpérer pour vous?

LA MARQUISE.

Pour être avancée en âge, non aſſu-

rément, & peut-être ſerois-je aſſez mécontente de l'être; mais ſi tu étois capable d'un moment d'attention, tu conviendrois que, dans le monde, on voit communément une femme être de quelques années plus jeune que ſon mari; c'eſt une régle, c'eſt un uſage dont il ſemble que l'on ſoit convenu, & il faut bien qu'il y ait quelques raiſons pour cela. Il n'y a dans ce que je vais dire, ni fauſſe gloire, ni philoſophie, ni aucune affectation; le Chevalier a dix-huit ans, j'en ai près de dix plus que lui. Le Chevalier ne me convient point; cela eſt ſans réplique.

LISETTE.

Il eſt donc bien malheureux!

LA MARQUISE.

Il le ſeroit ſi l'on pouvoit raiſonnablement croire que cette paſſion fût invincible, oui, ſans doute, il le ſeroit; car, ſans eſpérance de mon côté, il s'attireroit encore l'indignation de ſon pere, qui, dès long-tems, lui deſtine un parti puiſſamment riche, un parti de toutes les façons convenable.

LISETTE.

De sorte que ce que l'on peut espérer de mieux pour lui, c'est que cette idée lui passera ainsi qu'elle lui est venue.

LA MARQUISE.

Il y a tout lieu de l'espérer; aussi, là-dessus, mon parti est-il pris: oui, je l'ai résolu, Lisette, je veux, en me divertissant, ne rien épargner pour la vaincre.

LISETTE.

Vous! la vaincre?

LA MARQUISE.

Moi-même. J'avois eu recours à l'absence; l'absence n'a rien fait.

LISETTE.

Si l'absence n'a rien fait, voilà une petite passion qui m'a bien l'air d'être incurable.

LA MARQUISE.

Je te réponds qu'avant peu, il ne sera plus question de rien.

LISETTE.

Eh! quelle conduite pourriez-vous donc observer pour y réussir?

LA MARQUISE.

Une conduite à laquelle j'avois déjà penſé, & qui, en lui rendant ſa tranquillité, ne peut, te dis-je, avoir rien que de divertiſſant pour moi. Sur le rapport qu'on vient de me faire, je me ſuis déterminée à le revoir : il doit venir ; je ſuivrai mon deſſein.

LISETTE.

Je ne ſçais pas quel ſtratagême vous comptez employer ; en tout cas, il me paroît fâcheux que vous détruiſiez vous-même l'hommage qu'on vous adreſſe : une flamme même inutile a quelque choſe d'amuſant : vous avez fait ce que vous avez dû, & ſi l'on perſiſte à vous aimer, c'eſt la faute du ſort ; ce n'eſt plus la vôtre.

LA MARQUISE.

Le ſort, à ce qu'on dit, fait bien des fautes ; mais ces fautes-là, ma pauvre Liſette, c'eſt ſe flatter que de croire que l'on ne ſoit point obligé de les réparer.

LISETTE.

Fort bien.

LA MARQUISE.

Voilà mon intention; au surplus, il faut des occasions pour exécuter ce que j'ai projetté, & suivant les circonstances, la raison m'inspirera.

LISETTE.

Sçavez-vous bien, Madame, que votre résolution est un effort surnaturel? Mais je n'en devrois pas être surprise, & j'ai souvent distingué je ne sçais quoi d'héroïque dans beaucoup d'actions que je vous ai vû faire.

LA MARQUISE.

Sçais-tu bien, toi, que tes éloges & ta grande admiration pour mon mérite, me paroissent les plus plaisantes choses du monde, & que tu as un ton de flatterie dont je me passerois à merveille? Va, je sçais que je dois agir ainsi. Ne me loue point: seconde mes desseins; fais-toi comme moi un plaisir de trouver des idées qui les rempliſſent. Ce sont là les seuls moyens de me plaire.

LISETTE.

Allons, Madame, je me rends à vos raisons; je commence à me sentir moins de

foibleſſe. Oui, me voilà, comme vous, déterminée à tout entreprendre. On vient pour annoncer quelqu'un.

LA MARQUISE.

Seroit-ce déjà lui?

SCENE IV.

UN LAQUAIS, LA MARQUISE, LISETTE.

LE LAQUAIS.

LE Chevalier de Florimon.

LISETTE.

Faites entrer.

(*Le Laquais ſort.*)

SCENE V.

LA MARQUISE, LISETTE.

LA MARQUISE.

JE ne l'attendois pas ſi-tôt ; n'ayant point encore aſſez médité mon Rôle, je pourrois agir mal-adroitement. Dans un inſtant je te laiſſerai avec lui ; tu le feras parler ; tu auras ſoin de te retirer.

LISETTE.

J'entends.

LA MARQUISE.

Le voilà. Eloignons-nous un peu, & paroiſſons occupées.

SCENE VI.

LE CHEVALIER FLORIMON, LA MARQUISE, LISETTE.

LE CHEVALIER.

IL m'eſt permis de la revoir ! Je ne ſçaurois croire mon bonheur : eſt-ce bien chez elle que je ſuis ? Eſt-ce elle que j'apperçois.... ? Mais hélas ! je vais bientôt retomber dans la plus affreuſe mélancolie, puiſque je n'oſe déclarer ce que je ſens. Cependant il faut diſſimuler, & ne lui point déplaire par un air embarraſſé.

(*D'un air gai & léger.*)

Vous voilà, Madame, dans des affaires tout-à-fait ſérieuſes.

LA MARQUISE.

Ah !..... Eh ! c'eſt Monſieur le Chevalier.

LISETTE.

Eh ! vraiment oui, Madame, on vient de vous l'annoncer.

LA MARQUISE.

Je n'avois pas entendu.

LE CHEVALIER

Vous avez vu Cléon, Madame?

LA MARQUISE.

Oui, je recommence à voir du monde. Les affaires qui m'occupoient ſont finies. Je me ſuis informée de vous à Cléon, il m'a dit que vous vous étiez fort bien porté.

LE CHEVALIER.

Fort bien. Oui, Madame, je.... il a raiſon.

LA MARQUISE.

C'eſt un homme extrêmement poli.

LE CHEVALIER.

J'ai vu beaucoup de perſonnes lui rendre la même juſtice, & il eſt certain....

LISETTE.

Qu'avez-vous donc, Madame? Vous paroiſſez inquiete.

LA MARQUISE.

Je regarde que je n'ai pu retrouver ici un de mes livres qui s'eſt égaré : je

n'aurai point de repos que je ne l'aie retrouvé. Il faut que je voie à ma Bibliotheque; je ſuis ſûre que par étourderie, quelqu'un l'aura placé hors de ſon rang. Monſieur le Chevalier voudra bien m'y laiſſer aller.

LE CHEVALIER, *la ſuivant juſqu'au fond du Théâtre avec un air content.*

Eh! mon Dieu, Madame, vous ſçavez bien que je ne ſuis point ici pour vous contraindre. Ce ne ſeroit pas penſer de moi comme je le déſire; vous pouvez en être perſuadée.

La Marquiſe ſort.

SCENE

SCENE VII.

LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER, *à Lisette, en se réjouissant.*

Elle va revenir?

LISETTE.

Dans le moment.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ne pouvant me résoudre à me déclarer moi-même, voyons si de ce côté-ci, il ne seroit pas possible de trouver quelque ressource.

LISETTE, *à part.*

Il semble qu'il veuille me parler.

LE CHEVALIER.

Ah! Lisette, si tu voulois, (*soupirant*) j'ai un grand secret à t'apprendre.

LISETTE.

Un grand secret! & seroit-il besoin de se taire long-tems?

LE CHEVALIER.

Que dis-tu, ma félicité, ma vie dépendroient de le réveler.

LISETTE.

Oh! en ce cas, parlez; il eſt bon de faire ſes conventions.

LE CHEVALIER.

Puiſſes-tu tenir le même langage quand je te l'aurai avoué! Imagine-toi, Liſette, ce qu'il y a au monde de plus infortuné, tu le vois en jettant les yeux ſur moi.

LISETTE.

Infortuné! vous? vous a qui un rang, de la jeuneſſe & des biens conſidérables promettent le plus agréable avenir?

LE CHEVALIER.

Infortuné au point qu'il faudra qu'avant peu j'y ſuccombe. Enfin je meurs. Je l'adore; & mon ſort ſera de l'adorer toujours.

LISETTE.

Eh! qui donc?

LE CHEVALIER.

Quand je t'ai déclaré que j'aime, pourrois-tu un seul instant douter de l'objet ?

LISETTE.

Assurément ; je connois beaucoup de femmes qui sont tournées de façon à vous réduire à cette extrémité-là.

LE CHEVALIER.

Ah ! si quelque incertitude te reste, elle ne peut manquer de venir de la distance infinie que ses perfections mettent entre elle & moi. C'est que tu as, comme moi, remarqué quelque chose d'austere dans ses regards & dans sa conduite ; (car la Marquise a cela.) Ce sont aussi ces raisons qui m'ont forcé de me taire, malgré tous les maux cruels que le silence me cause.

LISETTE.

Quoi ! c'est de ma Maîtresse dont il est question ? effectivement je ne sçais pas à quoi je pensois. Comment ne vous ai-je pas entendu d'abord ? Voilà donc votre secret ?

LE CHEVALIER.

Oui, le voilà ; mais à préſent que je te l'ai confié : hélas ! ſi tu pouvois te ſouvenir que tu es indiſcrette.

LISETTE.

Moi ! Je vous promets d'en parler.

LE CHEVALIER.

Tu me le promets ?

LISETTE.

Oui. Il n'y a que façon de tourner les choſes, & vous pouvez compter qu'au premier moment favorable votre affaire ſera faite.

LE CHEVALIER.

Quoi ! ma chere Liſette ! quoi ! je puis eſpérer cela de toi ! Avoue donc qu'il eſt impoſſible qu'un cœur ne reſſente pas pour elle la paſſion la plus violente ; & je puis compter que tu parleras ?

LISETTE.

C'eſt comme ſi elle le ſçavoit.

LE CHEVALIER.

Ah! ce moment me paroît ne pouvoir arriver assez tôt. Crois-tu bientôt trouver cette occasion? Si je sortois?....

LISETTE.

Non vraiment; elle a compté vous retrouver ici.

LE CHEVALIER.

Je frémis, & je desire en même tems; que ne donnerois-je pas pour qu'il me fût possible d'entendre comment elle recevra cet aveu!

LISETTE, *paroissant faire réflexion.*

Plaît-il?

LE CHEVALIER.

Oui, ce sont de ces circonstances où l'on voudroit, pour ainsi dire, se rendre invisible.

LISETTE, *à part.*

Ne seroit-ce pas un moyen pour elle?

LE CHEVALIER.

A quoi penses-tu?

LISETTE.

Vous voudriez, dites-vous, entendre comment elle recevra cet aveu?

LE CHEVALIER.

Si je le voudrois? Tu dois bien le juger, si cela étoit poſſible.

LISETTE.

Mais je ne vois point qu'il y ait tant de difficulté à cela. Je lui dirai que vous êtes ſorti, que je n'ai pu vous retenir. Cachez vous ici quelque part.

LE CHEVALIER.

Tu crois.....

LISETTE.

Rien n'eſt plus facile, vous dis-je; tenez, par exemple, derriere cette toilette, ſur ce petit tabouret. Je défie que l'on ſe doute jamais que vous ſoyez là.

LE CHEVALIER.

En effet, Liſette, rien n'eſt mieux imaginé! Ah! combien je te ſuis redevable!

LISETTE.

Mais au moins point de tranſport amoureux : ſur ce que vous entendrez, vous ſentez la conſéquence. Je ſerois perdue, & vous vous feriez tort à vous-même.

LE CHEVALIER.

Peux-tu craindre que je manque de prudence, quand il s'agit de tout ce qui peut m'intéreſſer ?

LISETTE.

Donnez-m'en votre parole.

LE CHEVALIER.

Je te la donne.

LISETTE.

C'eſt aſſez.

(*Elle rentre.*)

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, *seul.*

C'En eſt donc fait, & je touche à l'inſtant qui va décider de ma vie.... Pourquoi trembler ? Cette crainte extrême, qui m'a retenu juſqu'à préſent, n'étoit-elle pas plutôt un aveuglement cauſé par la violence de mon amour ? Mon hommage doit-il lui paroître une offenſe, ſur-tout en me déclarant de cette façon indirecte ? Eh ! quand cet aveu même lui ſembleroit haſardé ; je n'ai point à redouter, de ſa part, cette vanité ridicule & ces affectations dont le faux mérite eſt ſeul capable. Eſpérance qui, pour la premiere fois, viens animer mes ſens, que tu as de charmes ! Si mon amour n'étoit pas déſapprouvé, ne pourrois-je pas me flatter de lui plaire ? Si je lui plais, qui pourroit m'empêcher d'eſpérer..... Quoi ! je ſerois pour jamais uni..... l'hymen.... ô Ciel..... Mais il me ſemble entendre quelque bruit. Plaçons-nous, & prenons bien garde qu'on nous ſurprenne.

SCENE IX.

LA MARQUISE & LISETTE, *au fond du Théâtre, paroiſſent ſe parler & rire enſemble.*
LE CHEVALIER, *caché derriere la toilette.*

LISETTE, *bas à la Marquiſe, en lui montrant l'endroit où le Chevalier eſt caché.*

C'Eſt ici.

LA MARQUISE, *bas à Liſette.*

Tu ne pouvois rien trouver de mieux. Laiſſe-moi faire. (*Haut; parlant d'un ton vif & étourdi.*) Ah! quel raviſſement! quel mot agréable viens-tu de prononcer! qu'il eſt d'heureux inſtans dans la vie! je ne puis me contraindre; laiſſe-moi me livrer à la joie..... mais ne me trompes-tu point?

LISETTE.

Non, Madame, rien n'eſt plus vrai,

& il n'eſt ſorti ſi précipitamment, que pour me laiſſer la liberté de vous faire au plutôt cette déclaration.

LA MARQUISE.

Hé! bien, Liſette, je ſçavois bien, moi, qu'à la fin je viendrois à bout de me faire aimer de quelqu'un.

LISETTE.

Comment! comptiez-vous que cela étoit ſi difficile?

LA MARQUISE.

Eh! quoi donc! prétends-tu que je diſſimule avec toi? oh! je me déguiſe aſſez devant le monde.

LISETTE.

Je ne prétends rien, Madame, & j'aurois beau le vouloir; je ne ſuis pas la Maîtreſſe de vous empêcher de parler ainſi qu'il vous plaît.

LA MARQUISE.

Si tu remarques en moi une joie ſi exceſſive, ce n'eſt pas que ce petit Chevalier me plaiſe plus qu'un autre; mais c'eſt

qu'entre nous je ſuis fort aiſe de me remarier, & quand j'ai déclaré que je ne le voulois pas, ç'a été pour ne point laiſſer entrevoir que je manquois d'Amans, d'ailleurs il eſt riche, très-riche.

LISETTE.

Oh! je ne ſçaurois croire, Madame, que ce ſoient ſes richeſſes qui vous touchent le plus.

LA MARQUISE.

Ma foi, cela ne nuit point; & puis ſon peu d'expérience, c'eſt encore un avantage, car moi qui ſerois ſa mere, tu juges bien de quel air je le menerai.

LISETTE, *d'un air benin.*

Mon Dieu! Madame, c'eſt que vous voulez rire, quand vous parlez comme cela.

LA MARQUISE.

Rire? non vraiment. Si j'étois devant quelqu'un, tu dois bien penſer que je parlerois autrement. Il m'aime! ô Ciel! il faut, pour m'aſſurer ſon cœur, que je redouble les ſoins que j'ai coutume d'employer. Conviens, Liſette, qu'il

n'y a point de femme à Paris, qui mette son rouge aussi-bien que moi. Là, devineroit-on que j'en mets ?

LISETTE.

Non, & il y a assurément bien de la modestie a en mettre si peu.

LA MARQUISE, *riant.*

De la modestie! ta naïveté me charme. De la façon dont les autres femmes en usent, c'est une mode, ce n'est plus une imposture. Chez moi, l'art n'est point apperçu, je lui dois tout, & en même tems on me tient compte du mépris que je parois en avoir : rien n'est plus plaisant. Je me fais gloire de cet artifice, car il marque mon esprit; il en est de même de la science, de la conversation : crois-tu que quelqu'un qui sçait se conduire, soit obligé pour briller, pour étonner, d'être autre chose que superficiel ? & ce qu'on a appris ou médité la veille fait les délices & la littérature du jour ; & tiens, sans aller si loin, lorsque tantôt j'ai dit devant le Chevalier, que j'allois pour retrouver un livre dans ma Bibliotheque, je comp-

tois qu'il m'attendroit ici ; j'avois fait ma provision ; j'aurois parlé. Eh ! bien, tu aurois vu qu'il m'auroit regardée comme un prodige.

LISETTE.

A l'égard de cela, c'eſt agir avec eſprit.

LE CHEVALIER, *ſoupirant.*

Ah !

LA MARQUISE.

Qu'eſt-ce donc que j'entends ?

LISETTE, *promptement.*

Je n'ai rien entendu, Madame ; à l'égard de ce que vous venez de dire, c'eſt agir avec beaucoup d'eſprit, que d'agir de la ſorte. Comment ſçauroit-on tant de choſes par cœur ? & pourquoi ? Si j'étois obligée de briller dans une compagnie, je crois que je ferois fort bien de porter tout d'un coup le livre avec moi.

LA MARQUISE.

Mais, ce n'eſt pas tout ; l'eſprit bril-

lant & la beauté demandent de l'art aſſurément : cependant il y a une choſe dont je ſuis encore plus curieuſe, ce ſont les manieres. A propos de cela, te ſouviens-tu ?

LISETTE.

De quoi ?

LA MARQUISE.

Eh !..... de cette découverte que je fis dernierement.

LISETTE.

Ah ! ah !

LA MARQUISE.

Eh ! bien, ai-je reuſſi ?

LISETTE, *faiſant l'embarraſſée.*

Madame.

LA MARQUISE.

Parle donc ?

LISETTE.

Bon ! Madame, il n'eſt pas queſtion de tout cela à préſent.

LA MARQUISE.

Eh! pourquoi donc cet air de myſtere, cet air inquiet; il ſemble que tu n'oſes parler?

LISETTE.

Hé! bien, Madame, je ſçais que dernierement, ayant pour juge votre miroir, vous fites pluſieurs recherches. Tantôt c'étoit un ſourire, tantôt une inclination de tête. Vous étudiâtes ſur toutes les différentes eſpeces de regards, & il y en eut un, entr'autres, qui véritablement me parut immanquable.

LA MARQUISE.

Oh! je les poſſede parfaitement; les manieres. Les manieres demandent beaucoup d'étude; le geſte, la contenance, l'expreſſion du viſage, tout doit être recherché. Il y a des gens qui prétendent qu'en cela, ils ne font que ſeconder la nature. Ils n'y entendent rien: la nature eſt communément ingrate envers nous; elle ne nous donne point ces airs qui triomphent des cœurs. Il faut s'efforcer, ſouffrir, il faut qu'il en

coute pour plaire; mais je ne me trompe point, Liſette, & ſûrement j'ai entendu un ſoupir.

LISETTE.

Un ſoupir!..... Eh! je le crois bien, Madame, c'eſt moi qui ai ſoupiré, & je ſonge que, devant tout à la nature, je dois paroître bien imparfaite.

LA MARQUISE.

Il ne m'a pas ſemblé que ce fût toi. Mais dis-moi, à préſent qu'il eſt ſûr que l'on m'aime, ne me conſeillerois-tu pas de mener une vie moins retirée que celle que je mene? Si je courois les plaiſirs?... cela plaît aux jeunes gens. Pendant que je ſuis en bonne humeur, pendant que je ſuis en train de plaire, que ſçait-on, je ferois peut-être quelque conquête encore plus flatteuſe que celle du Chevalier?

LISETTE.

Mais.

LA MARQUISE.

Il y a aujourd'hui un dîner chez ce gros homme de Finance qui demeure ici près: je n'en ſuis pas priée; mais

je ſuis ſûre d'y être bien reçue. Il vient chez lui des gens *joyeux*, des gens à ſaillies, des gens à parties extravagantes. J'irai; il faut que je faſſe un peu parler de moi dans le monde.

LISETTE.

Je ne ſuis point du tout de cet avis, & vous vous ferez moins eſtimer.

LA MARQUISE.

Oh! pour le coup, la frayeur me ſaiſit.

LISETTE.

De quoi donc?

LA MARQUISE.

En regardant du côté de ma toilette, je viens de la voir remuer : je l'ai vu, j'en ſuis ſûre.

LISETTE.

Comment! vous qui paſſez pour un eſprit fort, vous auriez de ces viſions-là?

LA MARQUISE.

Eſprit fort tant qu'il te plaira; ſi je

voyois encore quelque chose, tu me verrois tomber évanouie.

LISETTE.

Passons donc d'un autre côté, Madame, & sortons d'ici promptement.

LA MARQUISE.

Oui; mais sur cet article, sois aussi secrette que tu l'as toujours été. Ce n'est pas la premiere fois que tu m'as vu saisie de pareilles frayeurs.

LISETTE.

Sur-tout depuis que vous êtes veuve, il m'a semblé que vous étiez devenue plus peureuse.

LA MARQUISE, *d'un ton ferme.*

Va, les plus grands génies ont leurs petitesses, & je ne connois de vertu parmi les hommes, que le talent d'en imposer.

(Elles sortent.)

SCENE IX.

LE CHEVALIER, *seul*, *Sortant de derriere la Toilette.*

O Surprise! quel mélange confus d'idées se présente à mon esprit! en quelle situation est à présent mon cœur! J'ai voulu être instruit. Je l'ai demandé moi-même : est-ce une illusion?

SCENE XI.

LISETTE, LE CHEVALIER.

LISETTE.

EH bien ! je vous ai tenu parole. Je n'ai point héſité. J'ai déclaré votre amour : & à l'égard de cela, vous avez vu qu'elle ne s'en eſt point du tout offenſée.

LE CHEVALIER, *triſtement.*

Non.

LISETTE.

Au contraire, il y a une choſe qui m'a fait de la peine, & qui certainement a dû vous en faire auſſi, ſa joie a été ſi grande qu'elle n'a pu s'empêcher de ſe féliciter d'un peu d'art auquel elle a ordinairement recours. Au ſurplus, elle s'imagine que de certains défauts qu'elle a ſont bien cachés ; & je ſuis ſûre, moi, qu'il n'y a perſonne qui ne s'en ſoit apperçu, & que vous tout le premier, vous ſçaviez bien ce qui en étoit.

LE CHEVALIER.

(*à part.*) (*à Liſette.*)
Je n'en puis revenir. Dites-moi : me ſera-t-il permis de la voir, de lui parler ?

LISETTE.

Aſſurément ; mais vous avez un air interdit & troublé, qui peut-être lui feroit connoître ce que nous avons haſardé : diſſipez-vous un peu, tâchez de vous remettre, laiſſez paſſer quelques momens. Vous pourrez revenir enſuite.

LE CHEVALIER.

Le Ciel m'eſt témoin que ce qui peut diminuer ſes charmes n'eſt point ce qui m'afflige, & que pour mieux fonder mon eſpoir, j'ai mille fois déſiré qu'elle en fût moins pourvue... mais qu'elle ſoit capable de fauſſeté ; que l'aveu de mon amour ait été pour elle une occaſion de s'applaudir de tant d'artifice, je l'avoue, c'eſt une penſée qui m'accable.

LISETTE.

Bon ! elle prétend que cette fauſſeté n'eſt autre choſe que de l'eſprit. De vous à moi, la prétention me paroît un peu

ſinguliere; & pour vous parler franchement, après ce qui s'eſt paſſé, je ſerois curieuſe de ſçavoir s'il ſeroit poſſible que vous l'aimaſſiez encore ?

LE CHEVALIER, *d'un ton ferme.*

Je vais vous répondre, malgré l'étonnement où je ſuis, malgré l'étrange façon dont elle a paru approuver la paſſion que j'ai pour elle. N'en doutez pas, cette paſſion doit reſter éternellement dans mon cœur, quand elle y mériteroit le nom de foibleſſe; & ſi le menſonge & l'art m'ont ſéduit, c'eſt avec tant de force, que la vérité même ne peut plus détruire leur ouvrage.

(*Il ſort.*)

SCENE XII.

LISETTE, *seule.*

OUi ! Oh ! l'on s'eſt cependant bien promis de vous vaincre en aurions-nous le démenti ? Allons, ferme, courage.

SCENE XIII.

LA MARQUISE, LISETTE.

LA MARQUISE.

LE voilà ſorti. Eh ! bien, Liſette, quels progrès avons-nous faits ſur lui ?

LISETTE.

Je ne ſçais qu'en dire. Ce ſeroit pourtant dommage d'échouer ; car, ſçavez-vous, Madame, qu'il y a bien du plaiſir à tromper ? Je ne l'aurois pas cru.

LA MARQUISE.

Ceci n'eſt qu'une premiere tentative. J'ai une idée, Liſette, qui ne ſçauroit manquer de faire plus d'effet. Il ne falloit pas eſpérer qu'il fût tout d'un coup rendu à lui-même ; je le connois, & je le ſçaurai frapper par des endroits plus ſenſibles.

LISETTE.

Ce qui m'a paru le troubler le plus, c'eſt

c'eſt la fauſſeté dont vous avez paru capable ; c'eſt ce qui attaque la ſincérité de votre cœur : il vouloit ſur le champ vous parler, & dans l'inſtant vous allez le voir reparoître ; mais, à votre égard, Madame, en conſcience, comment n'êtes-vous pas touché des peines que vous lui faites endurer ?

LA MARQUISE, *paroiſſant un peu ſaiſie.*

Comment ?..... parce que je ne le ſuis point.

LISETTE.

Eh ! oui ; mais.... par exemple, vous venez de dire cela d'un ton.... Eh ! non, vraiment, je me trompe ; votre réponſe eſt fort juſte.

LA MARQUISE.

Ne crains rien ſur ce que j'entreprends, j'ai trouvé des raiſons ſuffiſantes. Je me ſuis aſſez conſultée ; & s'il y avoit quelque apparence que, dans l'occaſion, mon cœur pût jamais m'abandonner, mon devoir n'en ſeroit pas moins préſent à mes yeux. Laiſſons cela, je ne veux m'occuper que de mon idée. Elle eſt hardie, mais

elle n'en eſt que plus propre à achever ce plaiſir que tu dis que l'on trouve à tromper, & ce que la raiſon m'a fait réſoudre d'accomplir.

LISETTE.

Encore un mot, s'il vous plaît : votre réputation ne court-elle aucun riſque : car en badinant, vous voilà déjà accuſée de bien des affaires.

LA MARQUISE.

Ah ! ce ne ſeroit pas lui rendre juſtice que de le croire indiſcret ; d'ailleurs des choſes frappantes pour lui, ne le ſeroient point pour d'autres : & au pis-aller, ce qui pourroit tranſpirer ne paſſeroit guere un petit cercle de perſonnes. Enfin, quand l'objet de nos démarches eſt utile & néceſſaire, c'eſt tout ce que l'on doit enviſager : combien de gens ont vu leur réputation affoiblie, dont tout le crime étoit un attachement inviolable à la vertu !

LISETTE.

Je n'ai donc plus d'inquiétude, livrons-nous à votre nouvelle idée, badinons, trompons, trahiſſons ſans reſſource.

LA MARQUISE.

Que quelques perſonnes puiſſent en être inſtruites, cette raiſon ne m'arrêteroit point : au contraire, leur erreur ne ſerviroit qu'à fortifier la ſienne ; mais je n'ai point de tems à perdre : tu dis qu'il doit revenir dans l'inſtant ?

LISETTE.

S'il doit revenir ! je vous le répete, Madame, il vouloit vous parler dans le moment même : & je ne l'ai éloigné que pour vous laiſſer le tems de reſpirer.

LA MARQUISE.

Mon deſſein n'eſt pas qu'il me voye à préſent.... Ecoute... ſi je ne me trompe....

LISETTE, *ayant écouté.*

Quelqu'un vient d'entrer, ne différez donc pas d'avantage.

LA MARQUISE.

Je vais lui donner de moi une idée bien contraire à celle qu'il avoit conçue.... parle de ce dîner en queſtion ;

dis-lui qu'il faut qu'il attende ; & viens me retrouver au plus vîte.

LISETTE.

Cela eſt entendu, repoſez-vous ſur moi, dans un inſtant je vous rejoins, Madame.

SCENE XIV.

LISETTE, *seule.*

N'Entends-je pas la voix de ce charmant Monsieur Cléon ? C'est un homme à procédés réguliers, qui tantôt, par parenthése, quand il ma rencontrée, m'a lancé quelques œillades, dont la cause mériteroit d'être approfondie de ma part ; mais j'ai autre chose en tête. Justement il accompagne le Chevalier.

SCENE XV.

CLÉON, LE CHEVALIER, LISETTE.

CLÉON.

CEla eſt trop fort, mon cher Beaufrere, cela eſt trop fort. Vous pouſſez le mérite au plus loin, & vous me mettriez en colere. (*à Liſette.*) Bon jour, l'aimable Suivante. Eh! quoi! vous me fuyez?

LISETTE, *paſſant du côté du Chevalier.*

J'ai donné ordre là-bas que l'on vous laiſſât entrer, parce que j'ai bien compté que vous attendriez avec plaiſir le retour de Madame.

LE CHEVALIER.

Quoi?

LISETTE.

Vraiment! y a-t-il eu moyen de la

retenir ! Vous ſçavez cette fête qui ſe donne à deux portes de ce logis : il a fallu qu'elle ſuive ſa fantaiſie ; mais comme elle ne manquera pas de trouver là pluſieurs étourdis qui ſûrement lui déplairont ; & comme il y a déjà long-tems qu'elle eſt ſortie, je vous conſeille d'attendre.

LE CHEVALIER, *outré, mais ſe contraignant.*

Jamais on ne croiroit ! . . . allons, j'attendrai ; je vous ſuis obligé.

LISETTE, *allant faire la révérence à Cléon*

Votre très-humble ſervante.

CLÉON, *à Liſette.*

Eh ! reſtez donc ; ne pouvez-vous ? . . . vous êtes bien cruelle.

SCENE XVI.

CLÉON, LE CHEVALIER.

CLÉON.

JE vous l'ai dit, Chevalier, ſi vous ne vous appliquez à imiter certaines gens, vous vous attirerez par-tout des déſagrémens. Vous voyez le ton que je viens de prendre avec cette Suivante. A peine l'ai-je regardée, à peine ſçais-je ſi elle eſt jolie; n'importe, je la préviens, je l'intéreſſe, & voilà comme on ſe rend agréable. Enfin, vous ne voulez pas vous former, ni vous en rapporter à moi. Je vous rencontre, vous me paroiſſez conſterné. Il vous échappe de me dire que vous venez ici. Je n'en puis ſçavoir davantage.

LE CHEVALIER.

Ah! quelle confidence pourrois-je vous faire?

CLÉON.

Les gens les plus aimables ont souvent bien de la peine à plaire, j'y ai été trompé, moi qui vous parle. Oui, j'y ai été trompé. Le monde, les femmes sur-tout, n'ont pas toujours les sentimens qu'elles font paroître. Je m'épargnai une fois bien de l'inquiétude; je fréquentois assiduement une Dame, il me vint un soupçon, je ne tardai pas à m'en éclaircir, & je lui envoyai un beau matin ces Vers:

Vous dites que je suis charmant,
Vous me le jurez, belle Hortense;
Mais je vois, malgré l'apparence,
Que vous ne m'aimez nullement.

Il se trouva que je devinai juste; & vous jugez bien avec quelle promptitude je rompis avec elle.

LE CHEVALIER, *à part.*

Hélas!

CLÉON.

Elle m'écrivit, (car elle m'écrivoit): Sa

réponſe fit bien voir combien je l'avoit mortifiée en la démêlant. J'ai cette réponſe ſur mes tablettes :

Je ne me tiens point offenſée,
Que malgré mes ſermens, vous ne me croyiez pas;
Et quoique vos Vers ſoient fort plats,
Je rends juſtice à la penſée.

Fort plats ! il y a de l'aigreur, comme vous voyez, beaucoup d'aigreur. J'ai eu, vous dis-je, quelquefois de la peine à plaire, & en revanche, mon cher, je ne ſuis pas facile à me laiſſer captiver; il faut qu'une femme ſoit terriblement ſur ſes gardes pour faire impreſſion ſur moi. Votre Marquiſe, par exemple, bien des gens la trouvent admirable. Je ne ſçais : je vous avoue qu'elle ne me paroît pas ſe connoître tout-à-fait en vrai mérite; & je vous demanderois, ſi vous aviez plus d'expérience.....

LE CHEVALIER.

A moi ! Monſieur? Ah ! ne m'imputez pas de trouver rien à blâmer dans les hommages qu'on lui rend.

CLÉON.

Qu'une femme ſoit attentive, qu'elle ſçache écouter & ſentir, qu'elle remarque la délicateſſe de nos diſcours, & de nos façons d'agir, j'en fais beaucoup de cas. C'eſt ce que j'ai bien ſçu inſpirer à votre ſœur qui aſſurément n'a des yeux que pour moi, & qui me prouve continuellement ſa tendreſſe par mille petites attentions. Pour vous, Chevalier, vous vous faites un tort conſidérable. Je vous vois ſur le point de manquer le riche parti que votre pere vous deſtine depuis ſi long-tems : & pour moi, de quelle façon conduiſez-vous votre cœur de ce côté-là ? Quel manége, quel art employez-vous ? Quels ſont les hommages que vous rendez ? aucuns, aucuns.

LE CHEVALIER.

Si j'avois eu à faire ma cour, Monſieur, j'aurois ſouhaité ne la jamais faire que par ſentiment.

CLÉON.

A la bonne heure... Mais je vous

avoue que je tremble pour vous que votre pere faſſe réuſſir le mariage; n'ayant point eu le talent de vous faire aimer, vous devez vous attendre, de la part d'une femme, à la conduite la plus irréguliere. Je vous le dis; vous ſerez le mari le plus maltraité qu'il y ait jamais eu ſur la terre. Il n'y a point de difficultés à cela.

SCENE XVII.

LISETTE, CLÉON, LE CHEVALIER.

LISETTE.

JE ne ſçais, Meſſieurs, s'il eſt à propos que vous reſtiez ici. Il s'en faut bien que cette compagnie lui ait déplû comme je le penſois : rire, boire, chanter, faire une maſcarade, projetter une partie : tout cela s'eſt exécuté avec une vivacité inconcevable. Je l'ai ſouvent vu faire de ces parties à la ſourdine; mais cette fois-ci l'emporte ſur toutes les autres. Ce que je trouve de plus extraordinaire en elle, c'eſt qu'il ſemble que la bonne chere, les ris & les jeux lui aient inſpiré une gaieté qu'elle n'a pas coutume d'avoir : au ſurplus, cela ne ſert qu'à la rendre plus vive & plus jolie.

CLÉON.

Que dites-vous ? ce récit n'eſt pas croyable.

SCENE XVIII.

LA MARQUISE *en Chevalier*, CLÉON, LE CHEVALIER, LISETTE.

LA MARQUISE.

LA partie tiendra, je ſerois bien fâchée de la manquer; mais les plaiſirs ſe ſont ſuccédés ſi rapidement que je reviens un inſtant pour tâcher de me reconnoître. Ah! je ne m'attendois pas à trouver compagnie ici. Cela ne fait rien, ne vous dérangez point, Meſſieurs.

CLÉON.

Eh! comment! Mais.....

LA MARQUISE.

On ne ſe gêne point devant ſes amis; &, quoiqu'on ſoit femme, il eſt permis..... Oui, il eſt permis de ſe réjouir, pourvu qu'il n'y ait rien contre l'honneur. Me reconnoiſſez-vous comme cela? Me

trouvez-vous jolie? Oh ! l'aimable, la charmante extravagance que nous avons réſolu de faire, Monſieur Cléon.....

CLÉON, *n'oſant approcher.*

Madame.....

LA MARQUISE.

Et l'autre Monſieur que voilà auſſi. Il faut que je vous explique cela.

CLÉON.

Madame.....

LA MARQUISE.

Imaginez-vous que je trouve la..... la Comteſſe de..... Il eſt inutile de la nommer, on doit avoir de la diſcrétion. C'eſt bien le caractere de femme le plus fortuné !..... Elle eſt amoureuſe : nous devons toutes les deux, comme cela, aller ſurprendre celui qu'elle aime, dans une maiſon où il joue ce ſoir; ce qu'il y a de plus original, c'eſt qu'elle m'a dit que je l'aimerois, que je pourrois l'aimer, qu'elle ne l'empêcheroit pas; mais ce n'eſt pas cela qui me fait courir, c'eſt un homme à la mode : voilà tout.

CLÉON.

On a beau être à la mode.....

LA MARQUISE, *à Cléon.*

Ne trouvez-vous pas cela plaisant? non. Vous êtes ennuyeux, vous, Monsieur Cléon.

CLÉON, *très-surpris.*

Moi! Madame?

LA MARQUISE.

Oh! qu'il y a eu de bons mots dits à table! je voudrois me les rappeller..... Mais à propos, je me ressouviens que je dois une réponse à Monsieur le Chevalier que voilà: il m'a fait dire tantôt qu'il m'aimoit. Cet aveu m'a donné bien de la satisfaction: mais je ne sçais pas comment il a compté que cet amour-là tourneroit; car il suffit que la fortune vous rie une fois, il semble que cela aille de suite, & j'ai déjà trouvé aujourd'hui je ne sçais combien de Messieurs qui veulent m'épouser..... Qu'a-t-il? est-ce que cet habit-ci me change si fort, qu'il ne sçache pas que c'est moi?

LE CHEVALIER, *d'un air mortifié.*

J'ai eu, je vous l'avoue, Madame, quelque peine à vous reconnoître.

LISETTE, *promptement.*

Ces habillemens-là changent.....

LA MARQUISE.

Paix, Liſette, je prends mon ſérieux. Je voudrois bien ſçavoir par quelle occaſion ces Meſſieurs ſe ſont rencontrés ici? Il y a des gens devant qui on ne ſçauroit agir librement.

LISETTE.

Oh! Madame, n'allez pas perdre votre gaieté. Après tout, vous êtes en humeur de vous divertir: continuez, cela ne vous arrive pas tous les jours.

LA MARQUISE.

C'eſt que je vois..... J'entends à demi-mot.

LISETTE.

Bon! Madame, on vous répond ſur

le même ton que vous prenez ; ces Meſſieurs ſont perſuadés que vous plaiſantez. Monſieur Cléon, par exemple, ſçait bien qu'il n'eſt pas ennuyeux.

CLÉON.

Je vous avoue que je n'ai jamais paſſé pour tel.

LA MARQUISE.

Moi ! je ne ſçais point ce que c'eſt que de rien dire de choquant; & quand je penſerois que Monſieur Cléon eſt ennuyeux, ſûrement je ne le dirois pas.

LISETTE.

Vous l'avez pourtant dit.

LA MARQUISE.

Si je l'ai dit, en ce cas, c'eſt une grande étourderie de ma part ; & je le prie..... oui, Monſieur, de vouloir bien là-deſſus recevoir toutes mes excuſes.

CLÉON.

Madame.... (*à part.*) Plus je ſonge, & moins je conçois.

LA MARQUISE.

Ah ! çà, la Comteſſe m'attend. (*riant.*) Franchement, je vous l'avouerai à préſent, Meſſieurs, ce petit moment de repos m'étoit tout-à-fait néceſſaire, & me voilà entierement remiſe. Allons, Liſette, avertiſſez mes gens. Je ne ſuis point fâchée, après tout, que ces Meſſieurs ſe ſoient trouvés ici; & je ne les crois pas capables, pour une fois entr'autres, de faire de mauvais diſcours: au ſurplus ma réputation eſt aſſez établie. Monſieur Cléon, je m'aviſe d'une choſe: tenez, cela rendra notre partie inimitable; venez avec nous.

CLÉON.

Moi !

LA MARQUISE.

Nous vous mettrons en femme, nous vous ajuſterons; ce ſera une ſource infinie de quiproquos & d'aventures.

CLÉON.

Je ne connois pas Madame la Comteſſe; le Ciel m'en préſerve!

LA MARQUISE.

Quoi! vous avez l'impoliteſſe de me refuſer? Je ne l'aurois pas cru, cela s'appelle manquer d'égards.....

CLÉON.

Je n'en manque point.

LA MARQUISE.

Votre refus m'afflige, vous perdez mille conquêtes; car ce traveſtiſſement vous auroit été à merveille. Allons, partons: je vais être la moitié moins enjouée que je ne l'aurois été. Viens, Liſette.

SCENE XIX.

LE CHEVALIER, CLÉON.

LE CHEVALIER.

MOn eſprit eſt confondu ; on ne peut plus l'eſtimer ; il n'y a point de raiſonnement à faire.

CLÉON.

Pour moi, je ſuis épouvanté ; elle prétend que l'on manque d'égards pour elle, & c'eſt elle qui.....

LE CHEVALIER.

C'en eſt fait, ma réſolution eſt priſe. Monſieur, rendez-moi promptement un ſervice : vous ſerez éclairé par la ſuite.

CLÉON.

Eh ! je le ſçais, vous l'aimez. De quoi diable vous aviſez-vous d'aimer une femme que, dans le fond, j'ai toujours ſoupçonnée ?.....

LE CHEVALIER.

Ne perdez pas un inſtant : je ne puis ni ne veux paroître devant elle ; elle n'eſt pas encore ſortie ; donnez-moi la ſatisfaction de lui dire que je pars ; que mes importunités lui ſeront dorénavant épargnées ; que jamais elle n'entendra parler de moi.

CLÉON.

Il eſt certain.....

LE CHEVALIER.

Allez promptement, je vous en conjure. Vous en inſtruirez tout de ſuite mon pere, car il ſeroit inutile de vouloir m'arrêter ici un moment : ce ſéjour eſt devenu pour moi un ſéjour affreux. Je vais me retirer dans une de ſes terres la plus éloignée.

CLÉON.

Je ſuis obligeant, mon cher, & je vais vous le prouver.

(*Il ſort.*)

SCENE XX.

LE CHEVALIER, *seul.*

AVec quelle fureur, de quels coups précipités ai-je été accablé ! une femme qui, pour marquer la haine la plus forte, auroit exprès voulu déchirer mon cœur, auroit-elle pu mieux réussir ? Hélas ! je n'ai pas même le cruel avantage d'être haï ; je ne suis rien à ses yeux. Fuyons : telle que je la croyois, l'éloignement n'auroit fait qu'irriter mes peines ; à présent il doit éteindre un malheureux amour qui ne m'attire que des mépris. Je veux fuir..... je succombe. Ne m'est-il pas essentiel, pour l'oublier plus sûrement, de me confirmer dans la nouvelle opinion que j'ai d'elle ? Ah ! un amour tel que le mien ne se détruit pas par des moyens ordinaires. Si du moins je m'éclaircissois encore..... Oui, je le dois ; oui, il me faut des preuves encore ; j'attendrai, je surpren-

drai ici cette Suivante à qui, trop imprudemment hélas ! j'ai déclaré mon secret. Il faudra qu'elle parle à son tour ; elle ne pourra se sauver des questions que je vais lui faire..... On vient ; voyons qui ce pourroit être. Attendons le moment favorable ; on m'a appris à me cacher.

SCENE

SCENE XXI.

LA MARQUISE, LISETTE, LE CHEVALIER, *caché.*

LISETTE.

IL a ſuivi ſon déſeſpoir.

LA MARQUISE, *d'un ton ferme.*

Ce départ eſt l'effet le plus heureux que je puſſe attendre des ſoins que j'ai pris. N'emportant que des idées déſavantageuſes, l'abſence bientôt achevera de le guérir. Enfin, je ne crois pas qu'il puiſſe m'aimer encore, & je penſe avoir fait, Liſette, tout ce qu'il faut pour le contraire.

LE CHEVALIER, *s'avançant un peu.*

Ne me trompé-je point?

LISETTE.

Le cœur eſt quelque choſe de bien incompréhenſible! à préſent que le voilà parti, je m'en ſens attriſtée.

LA MARQUISE.

Pour moi, je me ſçais gré de ce que j'ai fait. Les raiſons qui m'ont déterminée, ne ſont à préſent que plus fortement préſentes à mon eſprit, & j'ai eu recours à ce ſtratagême .....

LE CHEVALIER, *ſortant.*

Qu'entends-je!

LA MARQUISE, *ſurpriſe.*

Ah!

LE CHEVALIER, *ſe jettant aux pieds de la Marquiſe.*

Je vous reconnois, Madame, & ce diſcours & cet extérieur ne répondent pas aſſurément à ceux qui, dans l'inſtant, m'avoient frappé.

LA MARQUISE.

Quel tranſport! quelle témérité!

LE CHEVALIER.

Ah! Madame, rien de ce que j'ai entendu n'eſt donc vrai? on m'a trahi. Vous m'avez joué, j'avoue..... Je reconnois que je ne puis interpréter ce ſtratagême en ma faveur. Le dernier des hommes ne pourroit pas, Madame,

eſſuyer de votre part une ironie plus mortifiante que celle que votre mépris, votre haine vous ont fait inventer. Mais ô Ciel ! vous n'êtes point autre que vous-même.

LA MARQUISE.

Votre mauvais ſort vous a inſpiré cette ſurpriſe, Chevalier; vous voulez vous perdre, vous voulez être malheureux : ſoyez-le.

LE CHEVALIER.

Moi, malheureux ! vous êtes telle que je vous ai toujours crue; vous êtes parfaite, Madame, je ſuis le plus heureux des hommes.

LA MARQUISE.

Que dites-vous ? Levez-vous, Monſieur.

LISETTE.

Il étoit en embuſcade; nous ſommes priſes.

SCENE XXII. & derniere.

LE VIEUX MARQUIS DE FLORIMON, CLÉON, LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LISETTE.

LE VIEUX MARQUIS.

NOn, non, il eſt inutile de m'annoncer; point de façons, Madame la Marquiſe ſçait bien que quand je fais quelques démarches, c'eſt du cœur qu'elles partent; point de cérémonies. Eh! bien, Monſieur mon gendre; elle n'eſt point ſortie comme vous le diſiez, & la plupart des circonſtances que vous m'avez rapportées, me ſemblent incroyables.

LE CHEVALIER, *allant à ſon pere.*

Non, ne les croyez point, mon pere.

LE VIEUX MARQUIS.

Quoi! vous voilà auſſi vous; vous n'êtes point parti?

LE CHEVALIER.

Non, mon pere, & tout ce que Cléon a pu vous dire au contraire au caractere de Madame la Marquiſe, ſe trouve ſans fondement; tout eſt ſuppoſé.

LE VIEUX MARQUIS.

Eh! je le ſçavois bien, moi.

CLÉON, *tout étourdi.*

Mais, quand je l'ai dit.....

LE VIEUX MARQUIS.

Eh! non, non, que diantre! Monſieur mon gendre, vous interprétez tout à la rigueur, & vous ajoutez de grands raiſonnemens qui n'ont pas le ſens commun.

CLÉON.

Mais cela eſt merveilleux!

LE VIEUX MARQUIS.

De quel côté eſt Madame? Ah! Madame, je vous demande mille pardons.

LA MARQUISE, *avec affection.*

Je ſuis ſincerement ravie de vous voir.

LE VIEUX MARQUIS.

Hé bien ! Madame, qu'eſt-ce que c'eſt ? j'apprends bien des choſes : la cauſe des chagrins de mon fils le Chevalier eſt enfin connue, & cette cauſe eſt bien naturelle : j'avoue que je ne puis approuver qu'il porte ſes vues ſi haut ; mais enfin, je ne ſçais point diſſimuler, moi ; & s'il ne vous paroiſſoit pas indigne de vous, il ne ſeroit point, à mon ſentiment, de parti pour lui plus honorable & plus avantageux, & celui que je lui deſtine depuis ſi long-tems ſeroit aiſément ſacrifié.

LISETTE.

Je ſçais que Madame doit être un peu embarraſſée à répondre, & je prendrai, Monſieur, la liberté de parler : Madame ne hait point Monſieur le Chevalier ; mais il n'en eſt pas mieux pour cela, & ſérieuſement nous trouvons dans la différence d'âge des raiſons invincibles contre cet amour-là.

LE VIEUX MARQUIS.

Comment ! l'âge !

LISETTE.

Ce n'eſt pas aſſurément que Madame ne

ſçache qu'elle ne touche pas encore aux plus aimables jours de ſa vie ; mais elle voudroit, & cela me ſemble aſſez raiſonnable, que quelques années qu'elle a de plus que Monſieur le Chevalier, Monſieur le Chevalier les eût de plus qu'elle.

LE VIEUX MARQUIS.

Quoi ! Madame fait des façons ſur ſon âge ? il eſt queſtion d'âge avec elle ? & avec votre permiſſion, Madame, moi qui ſeroit votre grand-pere, que ſuis-je donc, s'il vous plaît ?

LISETTE.

Mais Monſieur..... vous n'êtes pas jeune.

LE VIEUX MARQUIS.

Ah ! j'entends bien ; mais, parbleu ! il y en a encore de plus âgés que moi.

LA MARQUISE.

Oui, Monſieur, la différence d'âge, le deſſein de ne me point remarier, la certitude où j'étois qu'un parti puiſſant lui étoit deſtiné, m'ont ſemblé, du côté

de la raiſon, des obſtacles invincibles, & j'ai trouvé dans mon cœur d'autres motifs pour le vouloir guérir d'un amour qui ne pourroit pas être heureux.

LE VIEUX MARQUIS.

Votre modeſtie vous a trompée : mais votre erreur a fait naître en vous une réſolution bien généreuſe. Cédez, Madame, & ne vous oppoſez plus à ſon bonheur.

LA MARQUISE, *au vieux Marquis.*

J'avouerai que je ne le croyois pas capable de la conſtance qu'il a fait paroître .... (*au Chevalier.*) Je ne puis revenir à votre âge, Chevalier ; mais la raiſon vous donne des années.

LE CHEVALIER.

Ah! Madame, le....

LE VIEUX MARQUIS.

Voilà une circonſtance où je voudrois de tout mon cœur que ce fût lui qui fût le pere, pour vous prouver ma joie. Je vous demande, Madame, que nous raſſemblions ici nos amis, & la jeuneſſe

du voiſinage, & qu'il ne ſoit plus queſtion que de chanter & de danſer.

CLÉON.

Il y a dans le monde des gens bien particuliers!

VAUDEVILLE.

UN cœur épris d'une flamme ſincere,
Ne ſe guérit pas aiſément.
Malgré vos ſoins, l'œil de l'Amant
Sçaura pénétrer le myſtere.
On a beau chercher un nouveau tour;
On ne peut tromper l'Amour.

Un vieux mari fit faire une machine
Qui raſſura tous les jaloux.
Eſt-il ſecret, pauvres Epoux,
Qu'un tendre Galant ne devine
On a beau, &c.

Des embarras, des dangers du ménage,
Une Maman fait le récit;
A ce portrait la fille rit;
Pour craindre elle a trop de courage.
On a beau, &c.

Agnès blâmoit ſon trop de complaiſance;

Elle veut rompre avec Licas.
En le grondant, quel ſort ! Hélas !
Le foible à l'inſtant recommence.
On a beau, &c.

Un certain jour, une Belle fort ſage
Sentit au cœur un mouvement ;
Elle en rioit, mais ſûrement
Le jeu paſſoit le badinage.
On a beau, &c.

(*Au Parterre.*)

Divers Auteurs, voulant vous ſatisfaire,
De leurs talens offrent l'eſſai.
Le ſtyle ſimple eſt le plus vrai ;
Il a quelque droit de vous plaire.
Le Public ſe divertit de tout ;
Mais rien ne change ſon goût.

FIN.

AIR.

DAns un objet qu'on aime
Tout ſert à nous enflammer,
Et par ſes défauts même
Il ſçait nous charmer.
Quand l'ardeur eſt extrême,
Rien ne peut allarmer.
Dans un objet, &c.

AUTRE.

IL eſt fâcheux
De ſe laiſſer ſurprendre;
Il eſt fâcheux
D'être abuſé par l'objet de ſes vœux.
Il faut ſe défendre;
Il faut attendre;
Quand on ſçait bien s'y prendre,
Un retour tendre
Nous rend heureux.

L'ISLE DES TALENS,

COMÉDIE;

Repréſentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Mardi 19 Mars 1743.

AVERTISSEMENT.

LA Scene des trois Méropes qui fut repréſentée le premier jour, à la ſuite de cette Piéce, n'eſt pas de M. Fagan, c'eſt pourquoi on ne la trouvera pas ici. Cette Scene avoit été ajoutée par un autre Auteur, qui a quelquefois donné au Public des Parodies & des Critiques qui lui ont été agréables.

ACTEURS.

LA FÉE Urgandina.

FARACARDIN, Génie.

DAMON.

LÉONORE.

VALERE.

AGATHE.

FLORINE.

PASQUIN.

ARLEQUIN.

Peuples de l'Iſle, & Suivans de la Fée.

La Scene eſt dans une Iſle.

L'ISLE DES TALENS.

Le Théâtre repréſente la Mer dans l'enfoncement, & un Vaiſſeau démâté; l'Orcheſtre joue une tempête.

SCENE PREMIERE.

LE GÉNIE, *ſeul.*

JE vois des mortels indiſcrets
S'avancer le long du rivage,
Echappés du naufrage,
Cet aſyle leur ſemble un ſéjour plein d'attraits.
Ils ignorent de cet Empire

Quelle eſt la rigoureuſe loi.
Bientôt à leurs tranſports va ſuccéder l'effroi.
Ils s'approchent, je dois, au plutôt, en inſtruire
La redoutable Fée, à qui, dans ces climats,
Tout obéit, courons, & volons ſur ſes pas.
(*Il ſort.*)

SCENE II.

LÉONORE, VALERE, FLORINE, AGATHE, DAMON, ARLEQUIN, PASQUIN.

(Ils reſtent au fond du Théâtre, excepté Arlequin qui s'avance un peu plus.)

ARLEQUIN.

JE viens d'avoir une peur bien terrible;
Mais, nous voilà ſauvés.

LÉONORE.

Dans ce ſéjour paiſible,
Tous nos malheurs ſont effacés;
Lorſque les dangers ſont paſſés,
Un tranquille bonheur en devient plus ſenſible.
Témoignons nos ſoins empreſſés,
Et qu'aux Dieux protecteurs nos vœux ſoient adreſſés,
Cherchons un Temple.....

ARLEQUIN.

Allez, ſi vous êtes preſſés,
Allez, allez toujours, car pour moi, je demeure.

SCENE III.

ARLEQUIN, *seul.*

Respirons.

(*Il contrefait les vagues & les vents.*)

Psi, psou, psi, les vagues & les vents,
Un abîme entr'ouvert, les rochers menaçans,
Le vaisseau balotté ! quel diable de quart-d'heure !
Nous avons fort bien fait de relâcher ici.
Asseyons-nous, goûtons cet aimable Zéphire.
Le bon air ! le beau tems ! ce bois charmant inspire
L'amour..... & l'appétit ; l'appétit oui..... voici
Un petit restaurant dans notre pacotille,
Je l'avois mis à part, mangeons, c'est où je brille :
Fort bon, ma foi, fort bon !

(*Le Théâtre s'obscurcit.*)

Qu'ai-je donc sur les yeux ?
Plaît-il ? où sommes-nous ? quelle frayeur mortelle ?
La nuit vient, je me meurs, & tout mon sang se gele ?

(*Il tonne.*)

C'en est fait.....

(*Il tombe.*)

SCENE IV.

LA FÉE, ARLEQUIN.

LA FÉE.

Reconnois, mortel audacieux,
Celle qui regne en ces contrées,
La Fée Urgandina, Reine des autres Fées,
C'est moi, qui les forçant d'exercer leurs talens,
Leur fait produire au jour cent chef-d'œuvres brillans.

ARLEQUIN.

Gour..... gan..... ourgandina.....

LA FÉE.

Tu railles, ce me semble?

ARLEQUIN.

Non, on ne raille pas, Madame, quand on tremble.

LA FÉE.

Tes compagnons sont arrêtés:
Ils doivent m'être présentés,
Nous verrons ce qu'ils sçavent bien faire.
Lorsque dans ces lieux écartés,
Un imprudent mortel porte un pied téméraire,

Aux rigueurs de nos Loix rien ne le peut soustraire,
S'il ne se distingue en quelqu'art,
Ou ne possède, par hasard,
Quelque don singulier au-dessus du Vulgaire.

ARLEQUIN, *à part.*

Pour moi, méchante affaire !

LA FÉE.

Je ne sçai si je me méprend,
Mais quand je t'examine,
Tu m'as toute la mine
D'être un balourd, un ignorant.

ARLEQUIN.

De cela, je vous suis garant,
Et Madame au mieux me devine.

LA FÉE.

Tant pis pour toi.

ARLEQUIN.

Tant pis....?

LA FÉE.

Tant pis, assurément.

ARLEQUIN.

Comme mes compagnons, je vis tout bonnement.
Léonore, Valere, & Damon, & Florine,

Pasquin, Agathe & moi, tous jeunes gens dispos,
Voici notre histoire, en deux mots.
Nous avons voulu prendre une route commune,
Et nous avons vogué vers l'Isle de Paphos,
Laissant, sur les côtés, l'Isle de la Fortune.
En allant, Monseigneur Neptune
A très-bien gouverné les flots,
Mais au retour, ce n'étoit que chaos.
Par une tempête importune,
Tourmentés fort mal à propos,
Nous avons cru devoir nous échapper des eaux,
Et nous sommes venus, Madame, sur vos terres.
Mais pour des beaux arts, des talens,
Des chef-d'œuvres, des dons brillans,
Et semblables mystères,
Si nous en possédons, nous n'en possédons guères.

LA FÉE.

Il suffit; en ce cas, il faut, dans ce séjour,
Qu'un spectacle affreux se prépare:
Au traitement le plus barbare
Vous serez tous livrés, avant la fin du jour.

ARLEQUIN.

Eh! comment diable!....

LA FÉE.

Oui, des peines infinies
Rabaiſſeront tant de témérité.
Devant la Reine des Génies,
On n'eſt point ignorant, avec impunité.

SCENE V.

LE GÉNIE, LA FÉE, ARLEQUIN.

LA FÉE.

EH ! bien, Faracardin ?

LE GÉNIE.

Reine ſçavante & ſage,
Je viens à ces mortels d'annoncer vos décrets.
Ils ont d'abord frémi : mais un inſtant après ;
Ils ont rappellé leur courage,
L'un ſçait un peu chanter, l'autre d'un inſtrument
S'eſt offert de jouer aſſez paſſablement.
En faveur de ces deux, toute la troupe eſpere....

LA FÉE.

Non, chacun fait pour ſoi.

ARLEQUIN.

Hoï mé !

LE GÉNIE.

Pour vous plaire ;

Les autres ont promis de faire leurs efforts.
Pour montrer, devant vous, le talent néceſſaire,
Ils vont de leur eſprit employer les reſſorts.

LA FÉE.

Mais n'avez-vous pas dit qu'il faut que l'on excelle?
Car, dans tous mes Etats,
Qui ne ſçait acquérir une gloire immortelle,
Eſt ſemblable à celui qui rampe le plus bas.

LE GÉNIE.

Oui, je l'ai dit, mais.....

LA FÉE.

Ah! je le vois, leur ſupplice
Ne pourra jamais s'éviter;
N'importe, il les faut écouter;
Je ſçaurai leur rendre juſtice.
Tous ont ſujet de redouter.
Que celui qui le plus a droit de ſe flatter,
Juſqu'au dernier moment frémiſſe.
(Elle rentre.)

ARLEQUIN.

Pour le coup, c'en eſt fait, quel malheur eſt le mien!
Car.....tout ce que je ſçais, c'eſt que je ne ſçais rien.

SCENE VI.

LE GÉNIE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

SEigneur Faracardin, un mot, je vous en prie.

LE GÉNIE.

Que voulez-vous ?

ARLEQUIN.

Quel eſt donc ce tourment ?
Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

LE GÉNIE.

Ce n'eſt qu'une badinerie,
Un homme reconnu pour être ſans génie,
Ici, tombe immanquablement
Dans une caverne profonde,
Où deux Dragons inceſſamment
Tout autour de lui font la ronde ;
L'un des Dragons l'empêche de manger,
Et l'autre le darde ſans ceſſe ;
L'un le fait tomber de foibleſſe,

Et l'autre le fait enrager.
Il meurt de faim, on le déchire,
Indigence & douleur l'affiégent tour à tour,
Dans la caverne, enfin, enfoncé sans retour,
Au bout d'un certain tems, le pauvre diable expire.

ARLEQUIN.

Si l'on n'y mange pas, je n'y vivrai qu'un jour.
Deux Dragons! ....
(*D'un ton pleureur.*)
C'eſt beaucoup.

LE GÉNIE.

Comme vos camarades,
Cherchez, imaginez quelque choſe de goût.

ARLEQUIN.

Eux? Ce qu'ils vous ont dit, ce n'eſt que galimatias,
Car ils ne ſçavent rien du tout.

LE GÉNIE.

On le verra.

ARLEQUIN.

Chercher! .... que dans l'inſtant j'abîme,
Si ce ne ſont ſoins ſuperflus,
Car je ſuis ignorant, mais ignorantiſſime.

LE GÉNIE.

Venez donc, & n'en parlons plus.

ARLEQUIN.

Je verrai, mais j'en déſeſpere,
Ah! comme un ſot, me voilà pris!
(*Pleurant.*)
O! mon pere! & ma mere!
Pourquoi ne m'avoir rien appris.

SCENE VII.

VALERE, LÉONORE, LA FÉE *& ſa ſuite*, ARLEQUIN, LE GÉNIE.

Une fanfare annonce que l'épreuve des Talens va commencer.

Marche des ſujets de la Fée.

LA FÉE.

VOici mes Sujets aſſemblés.
Qu'un tel aſpect vous intimide;
Etrangers malheureux, tremblez
Que contre vous on ne décide.
(*à Valere.*)
Vous, qui vous piquez de chanter,
Voici l'inſtant de vous en acquitter
(*Elle s'éloigne un peu.*)

VALERE, *chante.*

Amour, ſois-moi favorable,
Toi ſeul fais naître les talens,
Amour, ſois-moi favorable,

Eleve, attendris mes accens.
Ton feu divin m'eſt ſecourable,
Au fond de mon cœur je te ſens.
Amour, ſois-moi favorable,
Toi ſeul fais naître les talens,
Amour, ſois-moi favorable,
Eleve, attendris mes accens.

Que l'on adore
Deux beaux yeux,
Par-tout on eſt victorieux,
Et ce ſentiment fait éclore
Mille dons précieux:
Que l'on adore
Deux beaux yeux,
La voix s'anime & ſe ranime encore;
Il ſuffit pour former des ſons mélodieux,
Que l'on adore
Deux beaux yeux.
Amour, ſois-moi favorable,
Toi ſeul fais naître les talens,
Amour, ſois-moi favorable,
Eleve, attendris mes accens.

LA FÉE, *à Valere.*

Vous apprendrez ſi vous avez ſçu plaire.

SCENE VIII.

LA FÉE, LÉONORE.

LA FÉE, *à Léonore.*

C'Eſt à vous à nous ſatisfaire,
Faites briller votre talent.

LÉONORE.

Moi, je ſçais tout au plus, (je le dis avec honte,)
Réciter quelque petit conte,
D'un ſtyle naïf & galant.
(*La Fée s'éloigne un peu.*)

CONTE.

NAnnette étoit une Bergere
D'une humeur tout-à fait ſévere ;
Colin étoit ſimple, innocent,
Mais amoureux..... amoureux comme cent ;
Colin n'oſoit enviſager la Belle,
Il pâliſſoit,
Il rougiſſoit,
Il baiſſoit la prunelle
Auſſi-tôt qu'elle paroiſſoit.
Nannette un jour dormoit ſous un feuillage,
Voilà Colin au comble du plaiſir !
De celle qui fait ſon deſir,
Il peut tout à loiſir,
Contempler le charmant viſage,
Les belles mains, le beau corſage.
Près d'elle, il vient donc pas à pas,
Il admire long-tems la beauté qu'il adore,
Tout va bien juſques-là, Nannette dort encore.
En admirant de ſi parfaits appas,
Le Spectateur Colin ſent une envie extrême,
De ſoupirer, grand embarras !
Il voudroit, mais il n'oſe pas :
Et voici comme il raiſonne en lui-même.
Un ſoupir me ſoulagera,

Mais je crains bien qu'il ne m'en coûte,
Ce ſoupir ſera fort ſans doute;
Nanette ſe reveillera,
Et le vrai plaiſir que je goûte
A la contempler ſe perdra:
Je ſuis bien, demeurons-en là.
Preſſé du feu qui le dévore,
Il ſe détermine pourtant,
Il riſque le ſoupir, Nannette dort encore.
Glorieux d'en avoir fait tant:
Vient à Colin une autre fantaiſie.
Il dit, voyons, je m'aviſe d'un tour,
A Nannette parlons d'amour;
Car, quoiqu'elle ſoit endormie,
Je lui dirai mainte choſe jolie,
Je parlerai de mon tourment,
C'eſt un nouveau ſoulagement.
Colin tout bas ſe déclare à Nannette:
Il lui dit, je vous aime, & cent fois le répete;
Il lui ſemble que ſes diſcours
Sont pour ſon cœur d'un grand ſecours.
Mais voici la fin du myſtere,
Quoique Colin parlât très-bas,
Nannette ſe réveille, & ſe met en colere.
Pourquoi Colin alors ne réuſſit-il pas?
Je le ſçais. Murmurer tout auprès de l'oreille
De quelqu'un qui ſommeille,
(De grands Philoſophes l'ont dit,)

Plus aiſément cela réveille,
Que ſi l'on faiſoit un grand bruit.
Colin fut donc une pécore,
Il en agit comme un nigaut.
Si Colin eût parlé plus haut,
Nannette dormiroit encore.

LA FÉE.

Votre ſort ſera décidé,
Quand il en ſera tems vous en ſerez inſtruite.

E X.

E, PASQUIN
fond.

E.

itre s'avance,

présenter.

N.

défiance,
oncerter,
dulgence.

E.

s exécuter?

N.

E.

Le titre?

N.

L'espérance.

SCENE IX.

LA FÉE, ARLEQUIN, LE GÉNIE.

ARLEQUIN.

EN vain je cherche, je médite,
En vain mon esprit est guindé,
Je ne puis rien trouver, ou le diable m'emporte.
Me voilà bien accommodé!
Faudra-t-il périr de la sorte?

LA FÉE.

Allons, s'il ne sçait rien, qu'il sorte.

LE GÉNIE.

Allons, sortez l'ami.

ARLEQUIN.

O! Poveretto mi!

(Il sort.)

SCENE X.

DAMON, LA FÉE, PASQUIN *qui eſt au fond.*

LA FÉE.

QUe quelqu'autre s'avance,
(*à Damon.*)
C'eſt à vous à vous préſenter.

DAMON.

Plein d'une juſte défiance,
Je ſuis facile à me déconcerter,
Je demande de l'indulgence.

LA FÉE.

Soit, qu'allez-vous exécuter?

DAMON.

C'eſt un morceau nouveau.

LA FÉE.

Le titre?

DAMON.

L'eſpérance.

Il joue une Piéce qui caractériſe la crainte & l'eſpérance.

LA FÉE.

C'eſt aſſez, vous ſçaurez quel eſt votre deſtin.

PASQUIN, *à part.*

Je n'en ſçais gueres plus que le pauvre Arlequin.
Par bonheur, nous avons de l'imaginative,
Il faut y recourir, allons, mon tour arrive.

LA FÉE, *à Paſquin.*

Et vous, que ſçavez-vous?

PASQUIN.

Je m'appelle Paſquin.

LA FÉE.

Votre nom eſt peu néceſſaire,
Il faut parler de votre ſçavoir faire.

PASQUIN.

Ah! mon ſçavoir faire, entre nous,
Sur cet article là, j'ai de quoi ſatisfaire.

LA FÉE.

Hé! bien?

PASQUIN.

Je ſçai...., toutes les langues;

LA FÉE.

Vous?

PASQUIN.

Moi, moi, rien n'eſt plus véritable.

LA FÉE.

Toutes les langues!

PASQUIN.

Oui.

LA FÉE.

Ce talent reſpectable
Ne ſçauroit trop ſe rechercher.
Pour vous, ma joye en eſt extrême,
A ce ſujet, je ne puis m'empêcher
De vous complimenter moi-même.

PASQUIN.

Madame.....

LA FÉE.

Quoi! le Grec, l'Arabe?

PASQUIN.

Oui.

LA FÉE.

L'Indien,
Le Chinois, l'Eſpagnol, l'Anglois, l'Italien!

PASQUIN.

Oui... toutes les Langues du monde.
Je ne devrois pas me louer,
Mais je suis forcé d'avouer
Que là-dessus, ma science est profonde;
Le fait est avéré.

LA FÉE.

Des langages aucun de nous n'est ignoré.
En qualité de Fées,
Les sciences les plus cachées
Nous sont développées.
Voyons, parlez-moi Grec?

PASQUIN.

Grec?

LA FÉE.

Grec.

PASQUIN.

Eh! eh! oui-dà.
Mais.....pourquoi commencer par-là?
Il ne tient qu'à moi; mais, par exemple, l'Arabe?
Oh! cette langue-là n'a pas une syllabe
Qui n'inspire l'amour!
Ce sont tous mots perlés, c'est le plus joli tour....

Toujours expreſſions fleuries ;
Je l'aime en toutes ſes parties.

LA FÉE.

Si vous vous y ſentez porté :
Eh ! bien, l'Arabe, allons.

PASQUIN.

Que cette langue eſt belle !
Je m'y plais, j'en ſuis enchanté.
Il eſt vrai qu'une plus nouvelle
Sembleroit l'emporter ſur elle,
Par le vif, la légéreté ;
C'eſt celle d'Italie,
Je l'aime encor, qu'elle eſt jolie !

LA FÉE.

Eh ! bien, parlons Italien.

PASQUIN.

Elle eſt faite pour peindre une amoureuſe flamme ;
C'eſt, ſi l'on veut, un petit rien,
Mais, qu'auprès d'une femme
Cette langue réuſſit bien !

LA FÉE.

Oui, parlons.....

PASQUIN.

Mais, cependant des gens ſçavans prétendent
Qu'elle manque de majeſté;
Ils eſtiment la gravité,
Et pour l'Eſpagnol ils ſe rendent.

LA FÉE.

Eh ! bien, l'Eſpagnol.....

PASQUIN.

Car vous devez convenir,
Madame, que la grande affaire,
Ce n'eſt pas de parler, c'eſt-là..... de définir,
Oui, de ſentir, d'approfondir
D'une langue le caractere,
Et le vrai goût : c'eſt-là le *beau* !
Voilà ce qui diſtingue, & nous rend admirables.
C'eſt ce qu'on peut nommer des dons incomparables;
C'eſt, par ce grand ſçavoir, qu'au de-là du tombeau
Nous conſervons encore une gloire immortelle;
C'eſt là..... c'eſt là..... Madame, voudroit-elle
Déſavouer ce que je dis?
Non, d'un pareil mérite elle ſçait *trop le prix.*

Mais, j'abuſe.... je vois que je vous importune.

(Il veut s'en aller.)

LA FÉE.

Un moment, vous vous en allez?
La défaite n'eſt pas commune:
Sur les langues vous me parlez,
Mais vous ne m'en parlez aucune;
C'eſt plaiſanter hors de ſaiſon.

PASQUIN.

Comment vous croyez que je n'oſe?
(à part.)
Elle prendra ſûrement bien la choſe;
Car je ſuis ſûr d'avoir raiſon.
(à la Fée.)
Je ſuis né chez un peuple, en qui la politeſſe,
L'eſprit & le ſçavoir ont brillé de tous tems;
Aux lieux les plus lointains, il puiſe ſa richeſſe,
Il n'y porte jamais que ſon goût, ſes talens.
Son langage & ſon nom ſçavent par-tout s'étendre.
Enfin, je ſuis François: vous devez me comprendre,
Je ne prétends point vous ſurprendre;
Oui, la langue dont je me ſers,
Eſt la langue de l'Univers:
Qui ſçait parler François, ſe fait par-tout entendre.

LA FÉE.

Vous vous ſervez, par un tour ſéducteur,
D'un fait conſtant qu'on ne peut contredire.
Ce trait ingénieux parle en votre faveur;
Je n'en dirai pas plus. Et Monſieur le Docteur
Sçaura, dans peu, ſi cela doit ſuffire.

PASQUIN.

Je ſuis votre humble ſerviteur,
Et plein d'eſpoir, je me retire.

(*Il ſort.*)

SCENE XI.

LA FÉE, *sa suite*, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

COmment diable font-ils pour pouvoir se sauver ?
Et moi toujours avec constance,
Pour couvrir mon ignorance,
Je ne pourrai donc rien trouver ?
Cependant le moment s'avance.

LA FÉE.

Que n'as-tu du moins de l'esprit ?

ARLEQUIN, *pleurant.*

Eh ! mais je n'en ai point, Madame;
Je n'ai point d'esprit, moi, j'en enrage dans l'ame !

LA FÉE.

N'espere donc plus rien, on te l'a déjà dit;
Tu dois frémir du fort que l'on t'apprête.

ARLEQUIN.

Le compliment est tout-à-fait honnête :

Quoi! moi, qui ſuis un ſi joli garçon,
Vous me condamneriez, ſans aucune façon?
Quoi! ſans avoir égard à mon air, ma figure?....
Vous ne répondez rien, ah! quel mauvais augure!.....
Voulez-vous, par haſard, voir de mon écriture?
C'eſt un talent :
(*Il montre un papier gribouillé.*)
Rien ne la peut toucher.
De ſes pattes, comment pourrai-je m'arracher!
(*Il ſort.*)

SCENE XII.

LA FÉE, FLORINE, AGATHE.

FLORINE, *en chantant.*

AIR. *Quoi! Fanchon, tu n'es donc plus pucelle?*

Que j'aille à l'instant
Dans la caverne,
Mais, que j'y sois avec mon amant.
Pour moi, le tourment
Le plus grand
N'est que baliverne,
Près l'objet charmant,
Que j'aime tant,
Si tendrement.
Que j'aille, &c.

LA FÉE.

Difficilement j'imagine
Quel est ce chant, & cette humeur badine.

FLORINE.

AIR: *le Cotillon couleur de Rose.*

Mon amant s'appelle Damon,

C'eſt lui qui, par ſa ſymphonie,
Exprime ſur un ſi beau ton,
La plus agréable harmonie.
Si ſes ſuccès
Sont imparfaits,
Avec lui que je ſois punie,
Mais
Plein d'attraits
Je le connois,
Son talent ne manque jamais.

LA FÉE.

Quoi donc ?

FLORINE.

Pour abréger des diſcours inutiles,
(Je le dis naturellement)
Ce que je ſçais, c'eſt de chanter gaiment;
Et de faire, dans le moment,
Des couplets, oui, des vaudevilles,
Ce qu'on appelle des Ponts-Neufs.

LA FÉE.

Vous?.....

FLORINE.

Des Juges les moins faciles,
Je croi, par mon talent, pouvoir remplir les vœux.

LA FÉE.

Mais.....

FLORINE.

Point de mais, je vous supplie ;
Il est bon de vous avertir
Que j'ai vu très-long-tems nombreuse compagnie,
Qui de mes chants daignoit se divertir.
Voudriez-vous, par aventure,
Du vrai Pont-Neuf? c'est la pure nature.
Voici donc l'entretien d'un jeune Marinier,
Et de Manon la beauté du quartier :
Il finit par une rupture.

AIR : *mon pere aussi m'a mariée.*

Manon, je veux vous épouser,
Dans la ville nous en faut aller,
Là, vous aurez à qui parler,
Dans la ville, villette,
Dans la ville, allons donc, violons, violette ;
Dans la ville nous en faut aller.

AIR : *la Sombre Dondaine.*

Non, ce n'est pas la peine,
La si, la son, la sombre dondaine,

Non, ce n'eſt pas la peine,
Chacun ſçait ſa raiſon,
Patati pataton,
Le genti, le mignon.

AIR : *En revenant du Mont ſaint Michel.*

Un beau jour comme
J'men allois au marché,
Voyez.
Un Gentil-Homme,
De moi s'eſt approché,
Voyez,
Il me fit une hiſtoire,
Que je n'oſois pas croire :
Eh ! voire, voire, voire !
Ah ! qu'il étoit fâché !

AIR : *Il m'a mené au bal, mon Couſin.*

Il m'a menée au bal, mon Couſin,
Rien n'eſt plus magnifique :
Quand le bal fut fini, mon Couſin,
Son cœur à moi s'explique,
Jean, mon couſin, tire lire, Jean,
Jean, mon couſin, tire lire.

A préſent, c'eſt la mere,
Qui trouve le garçon, & ſe met en colere.

AIR : *J'ai passé, repassé pardevant.*

Tu veux rire, eh ! ouidà !
Voyez la belle chance !
Conte-nous donc cela,
As-tu de la finance ?
Tu veux faire bonbance,
Tredame ! il nous faudra
Faire la révérence
A ce biau garçon-là.
(*Elle fait la révérence en poissarde.*)
A cela le garçon,
En deux mots lui répond.

AIR : *Adieu, mon hôte & mon hôtesse.*

Adieu donc, ma chere Madame,
Je n'emporte rien.
Votre fille n'est pas ma femme,
Je m'en trouve bien.

(*à la Fée.*)
Ce ton-là vous surprend, vous trouvez la manière
Peut-être un peu grossiere.
Mais le Vaudeville n'est pas

Toujours aſtreint à des ſujets ſi bas,
Il ſçait chanter Bacchus, les Héros & les Belles :
Et ſes productions ſemblent toujours nouvelles.

AIR : *Tambourin de Rebel.*

Il ſçait régner en tous lieux,
De l'heureux Vaudeville
Le ſort glorieux
S'éleve aux Cieux.
Il peut même chanter les Dieux.
Il ſçait régner en tous lieux,
A la Cour, à la Ville
Il fait les plaiſirs,
Il réveille les deſirs,
Bannit les ſoupirs.
Pere des ris & des jeux,
Des traits, des refrains joyeux,
Momus répond à mes vœux ;
Vien,
C'eſt toi ſeul qui m'inſpire,
Vien,
Ton goût fait le mien.
Dans le tien
On trouve un vrai bien ;
Je vis ſous ton empire,
Vien, vien,
Je jure ma foi,
Je mourrois ſans toi.

La vive & légere humeur
De la vie eſt la douceur,
Le véritable bonheur
Eſt d'aimer, chanter & rire,
Ah! ah! tes faveurs
Raniment tous les cœurs.

LA FÉE.

Cette gaité, Florine, vous annonce,
En apparence, un ſort heureux,
De mes ſujets, vous ſçaurez la réponſe;
Il eſt encor douteux
Qu'en votre faveur on prononce.

FLORINE. *Fin de l'air, en s'en allant.*

La vive & légere humeur
De la vie eſt la douceur,
Le véritable bonheur
Eſt d'aimer, chanter & rire,
Ah! ah! tes faveurs
Raniment tous les cœurs.
(*Elle ſort.*)

SCENE XIII.

LA FÉE, AGATHE *qui affecte un air extrêmement simple.*

LA FÉE, *ironiquement.*

ET vous, l'aimable Bergere,
Sur quoi fondez-vous vos succès!

AGATHE.

Moi, Madame? je sçais faire
Des Epigrammes.

LA FÉE.

Vous? avec votre air Agnès!

AGATHE.

Ce sont des remarques malignes,
Que je fais en très-peu de lignes,
On ne s'en douteroit jamais:
Cependant, Madame, j'en fais.

SUR LES AUTEURS.

BIen des Auteurs, dans leurs ouvrages,
Exposent des rians portraits;
Ils peignent tous leurs personnages

Sous les plus agréables traits ;
C'eſt une choſe remarquable
Que des gens qui ſcavent ſi bien
Tout ce qu'il faut pour être aimable,
Pour eux, ſouvent n'en ſçachent rien.

SUR L'OPERA DE DOM-QUICHOTTE.

POurquoi vouloir eſtropier
Dom-Quichotte & ſon Ecuyer ?
C'eſt témérité pure.
Au Théâtre, jamais, ce fameux Chevalier
N'eſt bien ſorti de l'aventure,
Malgré ſon air maigre, hâve & menaçant,
Il paroît, & ne fait point rire ;
Et Dom-Quichotte n'eſt plaiſant,
Que pour les gens qui ſçavent lire.

SUR LES PETITS MAISTRES.

ON a ſouvent d'un petit Maître,
Voulu crayonner le portrait :
A tous les traits qu'on peut connoître,
Je n'ajouterai qu'un ſeul trait :
Fait pour vivre au milieu des Dames,
Dans ſes progrès, qu'elle diverſité !
Il ſe fait adorer par trois ou quatre femmes,
Des autres il eſt déteſté.

(*à la Fée.*)

Je ne ſçais ſi je puis vous plaire.
Dame, voilà tout ce que je ſçais faire.

LA FÉE.

A votre air ſimple & doux,
Je l'avouerai, j'eſpérois moins de vous:
Au ſurplus, tel qui ſçait médire,
Doit craindre à ſon tour la Satire.

(*Agathe ſort.*)

SCENE XIV, & derniere.

LA FÉE, ARLEQUIN.

LA FÉE.

ENfin de tous ces étrangers,
Arlequin eſt le ſeul qui, ſans rien entreprendre,
Commence par ſe rendre,
Et lui ſeul brave les dangers.

ARLEQUIN.

Je viens de raſſembler mes talens, ma ſcience.
(*à la Fée.*)
J'avois grand tort d'avoir autant de défiance.
Oui, Madame, il eſt étonnant,
Combien je ſuis ſçavant;
Je ſuis ſurpris de ma propre abondance,
Je ſçais..... regardez bien, je ſçais mille lazzis.
(*Il fait des lazzis.*)
Voyez-vous..... je ſçais faire auſſi la Capriole,
Eſt-elle bien? je ſçais répondre aux clis, clis clis,
Enfin, je ſuis d'un très-grand prix,
Il ne me manque rien, ſice n'eſt la parole.

Le premier des talens,
Eſt le talent de plaire.

Les avis du Parterre,
Sont toujours excellens ;
Indulgent, ou ſévere,
Un goût certain éclaire
Ses divers jugemens.
(*Au Parterre.*)
Le premier des talens,
Eſt celui de vous plaire.

FIN.

LA FERMIERE,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES, EN VERS,

Avec des Divertiſſemens & un Prologue;

Repréſentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens, le 18 *Janvier* 1748.

ACTEURS DU PROLOGUE.

CLITON.

ARLEQUIN.

PROLOGUE.

Le Théâtre repréſente le bord de la Mer.

SCENE PREMIERE.

CLITON *aſſis ſur un rocher, & après avoir regardé fixement la Mer.*

ASTE Elément dont tant de Philoſophes n'ont pu comprendre la nature, je contemple, ſans effroi, ton immenſité. A tous les tréſors que tu renfermes dans ton ſein, je vais en ajouter de nouveaux. Oui, des ouvrages immortels vont périr avec moi, & vont être à jamais enſevelis ſous ton onde. Puiſque, parmi les hommes, je ne puis plus trouver de douceur,

que je ſerve au moins de pâture aux animaux redoutables qui t'habitent.

(*Tirant un cahier de ſa poche.*)

Cheres productions de ma veine, qui faiſiez mes délices : oui, vous ſuivrez mon deſtin. Il vaut mieux que vous ſoyez pour toujours ignorées que d'eſſuyer des outrages.

(*Se levant ſur le rocher.*)

C'en eſt fait, allons.....

SCENE II.

ARLEQUIN, CLITON.

ARLEQUIN, *dans la mer.*

O Hé ! ohé ! ohé !

CLITON, *prêt à ſe précipiter.*

O mer ! reçois-moi dans tes abymes.

ARLEQUIN, *paroiſſant.*

O terre ! quand pourrai-je te tenir ! M'y voilà. Oh ! parbleu, je viens d'avoir une belle peur.

CLITON.

Avec quel empreſſement cet homme

ſe ſauve des flots ! Son ſort eſt donc bien différent du mien !

ARLEQUIN.

Quel diable d'homme eſt-ce là ?

CLITON.

Qui que tu ſois ; regarde-moi. Je vais dans l'inſtant me livrer au deſtin que tu fuis avec tant d'ardeur.

ARLEQUIN.

Arrête, je ne te le conſeille pas. Il ne fait pas bon là. Je t'en avertis.

CLITON.

Je ſçais.....

ARLEQUIN.

Il n'y fait pas bon, te dis-je. Je puis t'en donner des nouvelles. Différe, du moins, d'un inſtant.

CLITON.

Hélas !

(Il ſe raſſied ſur le rocher, & paroît dans l'abattement.)

ARLEQUIN.

Ce diable de coup de vent a fait tourner ma nacelle. J'allois, moi, à la pêche, comme j'ai coutume. Point du tout. Je ſuis tout à coup renverſé, & j'ai eu, ma foi, bien de la peine à m'en tirer ; mais

je n'ai pas été long-tems dans la mer, & je commence à me réchauffer un peu. Parle donc, toi qui parois si fort au désespoir, quel en est donc le sujet ?

CLITON, *descendant du rocher.*

Ah ! que me demandez-vous ? Jugez quel parti doit prendre un homme, qui après avoir passé les premieres années de sa vie dans un genre d'étude ; par un enchaînement de malheurs..... peut-être par paresse, s'est exposé à perdre le bien le plus précieux, & le plus difficile à obtenir : je veux dire l'estime du Public ; qui, sans doute, a trop écouté un caractere inquiet, incommode, & qui, pour réparer tant de torts, pour se sauver de mille infortunes, n'a que l'espoir de la chose du monde la plus incertaine..... mais la plus incertaine qui soit sous le Ciel !

ARLEQUIN.

Comment diable ! Tout ce que tu viens de me dire, est-il vrai ?

CLITON.

Ah ! cela n'est que trop vrai !

ARLEQUIN.

Je suis presque tenté de te laisser remonter sur ton rocher.

CLITON.

Ah ! pourquoi m'en avoir détourné?

ARLEQUIN.

Eh ! quelle eſt donc cette choſe incertaine dont tu parles ?

CLITON.

La réuſſite d'une piéce de Théâtre. Une piéce de Théâtre eſt.....

ARLEQUIN.

Oh ! quoique je ſois un pauvre habitant des côtes de la mer, je n'ignore pas ce que c'eſt qu'un Théâtre. Au Château voiſin on repréſente des Comédies, & toutes les fois qu'on les joue, on me mene là, comme un animal ſingulier, pour voir l'effet que cela fera ſur moi.

CLITON.

On a donc dû te dire que rien n'eſt ſi incertain que le ſuccès d'une piéce.

ARLEQUIN.

Point du tout. Je vois, moi, que ceux qui ſont dans l'aſſemblée, applaudiſſent volontiers à ceux qui font bien.

CLITON.

Ah ! que des Théâtres dont tu parles, & de celui dont il s'agit, la différence eſt grande !

ARLEQUIN.

Comment donc ?

CLITON.

Un ſeul homme apoſté, tapis obſcurément dans un coin, peut ſuſciter injuſtement du trouble ; & ce qui fait trembler..... c'eſt qu'en matiere de plaiſirs le plus honnête homme laiſſe ſurprendre ſa juſtice La critique lui paroît fauſſe, mais la critique le ragoûte ; & foiblement arrêté par le peu d'importance de l'objet, ſa probité & ſes lumieres ſont entraînées par la multitude.

ARLEQUIN.

En ce cas, il faudroit..... il faudroit..... Ma foi, je ne ſçais pas trop quel remede on peut trouver à cela.

CLITON.

Ah ! ſi un Auteur pouvoit parler au Public, combien il lui repréſenteroit qu'après avoir fait tous ſes efforts pour lui plaire, il a des droits ſur ſon indulgence, &.....

ARLEQUIN.

Mais : dis-moi un peu. Il faut que ton ouvrage ſoit mauvais, puiſque tu marques tant de crainte.

CLITON.

Ah ! pourrois-je regarder comme mauvais un ouvrage où j'ai tant pris de soin d'étudier le goût du Public ? mais oser répondre qu'il soit sans défaut, c'est ce qui seroit téméraire : une pareille perfection seroit surnaturelle, & je voudrois avoir ce secret.

ARLEQUIN, *d'un ton de Maxime.*

Va, le meilleur de tous les secrets est d'avoir un vrai desir de bien faire.

CLITON.

En ce cas, je pourrois me flatter.

ARLEQUIN.

Sois donc plus tranquille : conçois quelqu'espérance, & retourne où tes affaires t'appellent.

CLITON, *après un tems.*

L'image du danger que tu as couru, & ton bon sens naturel me rappellent à moi-même. Eh ! qui pourroit, aujourd'hui, ne pas desirer de bien faire ? qui voudroit n'être pas digne d'un siécle où regne une si noble émulation, où tout annonce, tout respire la gloire ; d'un siécle, qui n'étant pas encore à la moitié de son cours, a déjà surpassé les tems célebres & lumi-

neux qui l'ont précédé; & qui, avec plus de vérité, d'intelligence & de courage, ſçait par des routes nouvelles ſe frayer un chemin au Temple de mémoire?

ARLEQUIN.

Va donc, & retiens bien un mot que je trouve dans mon petit génie : c'eſt qu'on n'eſt point en droit de ſe plaindre, quand on doit être jugé par les Spectateurs les plus éclairés.

Fin du Prologue.

LA FERMIERE, COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS.

THÉATRE ITALIEN.

ACTEURS.

Madame ROGER, Fermiere.

COLIN.

TOINON, } Filles de Madame Roger.
AGATHE, }

SCAPIN.

ARLEQUIN.

LE PREVOST.

La Scene eſt à Bezons.

LA FERMIERE.

Le Théâtre repréſente un Village ; on voit la riviere dans l'enfoncement

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Madame ROGER, *ſeule.*

VOYONS comment je puis vaincre ma deſtinée.
J'aime Colin avec fureur,
Et pour Toinon ma fille aînée,
Colin fait voir la plus ſincere ardeur.
Seront-ce mes ſoins, mes promeſſes,
Des attentions, des careſſes,

Qui changeront l'ingrat ? équivoques moyens !
Je ſçais former d'autres deſſeins,
Et je prétends, quoi qu'il arrive,
Qu'on en ſoit inſtruit aujourd'hui.
Toinon, d'abord, que je connois craintive,
Se gagnera plus aiſément que lui.....
Eh ! quoi ! toujours dans les familles,
Faudra-t-il qu'une veuve, au plus beau de ſes ans,
Parce qu'on lui verra deux filles,
Se voye enlever ſes Amans ?
Les ſottes vous font les gentilles,
Et la mere ira donc enterrer ſes appas !
Non, parbleu ! non ; cela ne ſera pas.
Aux riſques de ma vie, il faut que je m'emploie
A finir un tourment que je ne puis ſouffrir.
Oui. Je mourrois plutôt que de lâcher ma proie ;
Et, par ma foi, je ne veux pas mourir.
Holà ! Toinon ! Toinon !

SCENE II.

Madame ROGER, TOINON.

Madame ROGER.

Approchez. Quelle crainte?
(*D'un ton dur.*)
Raſſurez-vous.

TOINON, *tremblante.*

Ma mere.....

Madame ROGER.

Oh! point ici de feinte.
Il faut, en ce moment,
Répondre ſans déguiſement.
Parlez: le mariage a-t-il de quoi vous plaire?

TOINON.

Comment?..... ſincérement?

Madame ROGER.

Sincérement.

TOINON, *riant d'un air niais.*

Eh! oui, ma mere.

Madame ROGER.

Oh! je n'en doute nullement.
Aimeriez-vous, tout au contraire,
Objet de mon juſte courroux,

A reſter toujours fille, à vivre ſans époux,
Et dans une triſte clôture,
Du pain bis & de l'eau pour toute nourriture....
A périr, en un mot, à périr ſous mes coups:
Car je ſuis peu diſſimulée;
Oui, de mes propres mains à vous voir étranglée?
(*Elle fait le geſte.*)

TOINON, *reculant.*

Eh! bons Dieux!....

Madame ROGER.

Hem! Parlez?

TOINON.

Oh! pour celui-là, non.

Madame ROGER.

Décidez cependant. Si vous gardiez dans l'ame
Un ſentiment hors de ſaiſon:
Si de Colin vous écoutiez la flamme;
Si vous oſiez ſonger à devenir ſa femme,
Ce dernier ſort vous eſt tout préparé.
Vous rougiſſez, & je vois votre peine;
Mais ſçachez que je dois vous pourvoir à mon gré.
Du ſort qui vous attend, vous voilà bien certaine.
Pour en douter: le fait eſt trop bien éclairci.
Une autre eſt pour Colin. Pour vous un autre auſſi.

TOINON.

J'entends. Vous prendrez donc pour vous Colin, ma mere?

Madame ROGER, *ironiquement.*

Pour moi ! pour moi, Colin ! pour moi ! quelle chimere !
La sotte ! J'ai bientôt trente-cinq ans, je crois :
Colin en a vingt-huit. Avec cette distance,
Colin seroit pour moi !
Colin m'engageroit sa foi !
On nous verroit d'intelligence,
Nous unir & passer les jours les plus heureux !
Plein d'amour, de reconnoissance,
Il me rendroit mille soins amoureux !
Juste Ciel ! quelle impertinence !
Mais, mais voyez un peu, voyez quelle apparence !

TOINON.

Quel mal vous a-t-il fait pour me le refuser ?

Madame ROGER.

Quel mal ? Il ne m'a fait ni bien ni mal, je pense ;
Mais, allons, c'est assez causer.
Faites ce que je vous commande :
Si Colin vient ici, renvoyez-le aussi-tôt.
Dites-lui qu'au plutôt,
Près de moi, je veux qu'il se rende,
Et que je le demande.
(Elle fait un air sévere en se retirant.)

TOINON.

Hélas !

SCENE III.

AGATHE, TOINON.

AGATHE.

QUi la fait donc, ma ſœur, parler ſi haut?

TOINON.

Ah! tu me vois déſeſpérée,
Et voici bien du changement.
Elle réforme mon Amant;
Je n'étois guére préparée
A ce cruel événement.
Oui, de Colin, me voilà ſéparée.

AGATHE.

Que me dis-tu? mais..... qu'elle n'aille pas,
Dans cette réforme nouvelle,
Songer au mien. Ma frayeur eſt mortelle.
S'agit-il de Scapin? tire-moi d'embarras.

TOINON.

Non. C'eſt de Colin ſeul. Elle prétend, dit-elle,
Que j'en épouſe un autre.

AGATHE.

Ah! plutôt le trépas,
Que d'obéir ainſi! la choſe eſt impoſſible.

TOINON.

Mais ſi tu la voyois, avec un air terrible,

Te menacer du ſort le plus affreux,
Te ſeroit-il permis de conſulter tes feux ?
Je ſuis, autant que toi, ſenſible,
Et je vois que malgré mes ſoupirs, mes regrets,
Je perdrai Colin pour jamais.

AGATHE.

Eh ! quel eſt donc l'époux qu'on te deſtine ?

TOINON.

Ah ! tel qu'il ſoit, je le hais à la mort.

AGATHE.

Attends un peu, que je devine.
Calculons. Je trouve, d'abord,
Le Maître de la grande Auberge,
Alain, Simon, Guillot, Thibault,
Le Neveu du Concierge,
Et le Fils du Prevôt.
Preſque tous ont voulu te plaire,
Sans doute que l'un d'eux te ſera réſervé.

TOINON.

Puiſſe mon cœur en être préſervé !
Je vois Colin. Je tremble. Hélas ! que faut-il faire ?

SCENE IV.

COLIN, TOINON, AGATHE.

TOINON, *continuant.*

AGathe, va pour moi
Lui dire qu'il s'éloigne, & qu'il aille à ma mere;
Car, à préſent, je doi
Ne lui marquer que haine & que colere,
Et mon amour pourroit bien me trahir.
Je ſerois, ſans doute, indiſcrette.
Tu penſes bien qu'à le haïr
Je ne ſuis pas encore faite.
Parle-lui doucement.

COLIN, *éloigné.*

Que veut dire ceci?
Toinon me voit & détourne la tête.

AGATHE.

Mon cher Colin. Eloigne-toi d'ici.
Va vîte chez ma mere.

COLIN *à Toinon, en s'approchant d'elle.*

Ouais! çà n'eſt guere honnête.

AGATHE, *le carreſſant.*

Mon ami.....

COLIN.

L'an diroit que je lui fais piquié.

AGATHE.

Non.

COLIN.

Agathe me fait cent fois plus d'amiquié.

AGATHE.

Eh ! ne te fâche pas.

COLIN, *se fâchant davantage.*

Qu'eſt-ce qu'ça ſignifie ?

AGATHE.

Elle t'aime : tu le ſçais bien.

COLIN.

Sans doute ; mais, par la jarnie,
On ne doit point bouder tout à propos de rien.

SCENE V.

Madame ROGER, TOINON, AGATHE, COLIN.

Madame ROGER.

AH ! ah ! près de Toinon, Monſieur Colin s'amuſe !
(*à Toinon.*)
N'ai-je pas ordonné qu'on me le fît parler ?

Encore un coup, je ne vois pas pourquoi.
Elle eſt plus jeune, & bien plus carreſſante.

COLIN.

N'importe. Ça n'fait rien.

Madame ROGER.

La jeuneſſe vous tente....

COLIN.

Eh! vous vous moquez. Tatiguoi!
Quand on aime, c'eſt maugré ſoi.
C'eſt en dépit de tout. Je le ſçais bien peut-être.
De mon amour, moi, je ne ſis pas maître;
Pis qu'c'eſt li qu'eſt maître de moi.

Madame ROGER.

Je ſuis au déſeſpoir, & j'ai l'ame ſaiſie
D'un noir chagrin.

COLIN.

Ça fait un'drôl'de fantaiſie!
Pourquoi ne pas vouloir que je ſois pour Toinon.

Madame ROGER, *tendrement.*

J'en ai, je vous aſſure, une bonne raiſon.
Je deſirois de vous avoir pour gendre.
Par-là, je n'y puis plus prétendre.

COLIN.

Plaît-il?

Madame ROGER.

Eh! vraiment non.
Je dois deux mille écus au Concierge. Il me preſſe
Pour en avoir le payement;

D'Arlequin

D'Arlequin ſon neveu je connois la tendreſſe,
Il adore Toinon. Dans cet évenement
Je compte la donner par accommodement.

COLIN.

Qu'eſt-ce à dire? Comment! Ne peut-il pas attendre?

Madame ROGER.

Non.

COLIN.

Si vous lui devez, vous pouvais bien lui rendre.

Madame ROGER.

L'argent me manque.

COLIN.

Eh! tant qu'il vous plaira.
Faut-il donc que Toinon patiſſe pour cela?

Madame ROGER.

Patir! oh! point du tout, c'eſt un garçon fort ſage.

COLIN.

Morgué!

Madame ROGER.

Fort doux.

COLIN.

Sanguoi!

Madame ROGER.

Fort entendu.

COLIN.

J'enrage!

Ah! ma pauvre Toinon, adieu donc notre amour!

Madame ROGER.

Mais qu'avez-vous tant à vous plaindre,
Quand vous pouvez trouver le plus tendre retour?
Car Agathe, entre nous, a toujours voulu feindre;
Mais j'ai ſçu remarquer ſon ſecret déſeſpoir,
Quand votre attachement pour Toinon s'eſt fait voir.

COLIN.

Eh! non, non, s'il vous plaît, elle rit, me careſſe;
Mais tout ce qu'elle en fait, c'n'eſt que par politeſſe.
Le cœur ne ly dit rien. Ce n'eſt pas com'Toinon;
C'eſt froid. Ce n'eſt pas là de l'amour, tout de bon.

Madame ROGER.

Eh! que vous ſçavez mal comme une femme penſe!
Un amour ſerieux ſe donne un air badin.
On couvre un vrai penchant d'une foible apparence.
Tenez, Monſieur Colin,
Epanouiſſez une roſe;
Le tiſſu délicat qu'elle enferme en ſon ſein,
Eſt plus vif en couleur, & d'un plus beau carmin,
Que ce qu'au dehors elle expoſe;
Notre cœur eſt la même choſe.

COLIN.

Mais le cœur de Toinon eſt encor plus.....

Madame ROGER.

Ceſſez ;
Ou ſoyez pour Agathe, ou rompons; finiſſez.

COLIN.

Non, il n'ia rien à faire.

Madame ROGER.

Faites réflexion ſur ce que je vous dis.

COLIN.

Vous ne gagnerais rian.

Madame ROGER.

Je vous en avertis.
Songez-y.

COLIN.

Non, non, non. Mais, je n'ſçaurois m'en taire.
Voyais la plaiſante raiſon !
Parce que vous devez, moi, je perdrai Toinon!
En agiſſant comme vous faites,
C'eſt ſur moi que tombent les coups ;
Et c'eſt-il bian juſte, entre nous,
De me faire payer vos dettes?

Madame ROGER.

Vous voulez raiſonner, eh ! bien, n'en parlons plus.
Il ne faut pas tant de myſtere :
Je vous laiſſe y penſer ; ce ſera votre affaire.
S'il faut qu'Agathe encore excite vos refus,
Cherchez fortune ailleurs ; nos liens ſont rompus.

(Elle rentre.)

SCENE VII.

COLIN, *seul.*

Mais qu'elle eſt inhumaine!
Où diantre a-t-elle été s'imaginer tout ça?
Aimez, & n'aimez pas; Eſt-ç'que l'amour ſe mene
De cette façon-là?
Agathe eſt plus jolie, Agathe vous eſtime;
C'eſt un mauvais diſcours, ça n'eſt pas légitime.
Ah! quelle trahiſon! Je me ſens tranſporter;
Queu parti prendre? Allons, il faut nous conſulter.
(*On entend le tambour.*)
J'apperçois le Prevôt. Palſangué, c'eſt un drôle
Qu'eſt ſavant, qu'eſt bien aviſé,
Et qui ſçait tourner la parole;
Il faut qu'à nous ſervir je l'rendions diſpoſé.

SCENE VIII.

LE PREVOT, *passant précipitamment sur le Théâtre*, COLIN.

COLIN.

HAi! M. le Prevôt, arrêtais, je vous prie.

LE PREVOT.

Que veut Colin?

COLIN.

Venais.

LE PREVOT.

Allons, parle, expédie.
Dis ton affaire promptement,
Car voici le moment
Où tout le Village s'assemble.
Je vais donner le prix de mille foins ensemble;
Je suis occupé.

COLIN.

Bon! vous m'avais cent fois dit
Qu'ous aviais de l'esprit.

LE PREVOT.

Parbleu! je le crois bien.

COLIN.

Nous l'allons voir paroître.

Tirez-moi d'embarras.

LE PREVOT.

Qu'eſt-ce que ce peut être ?
Un rien, ſans doute.

COLIN.

Acoutez-moi.

LE PREVOT.

Je gagerois preſque avec toi
Que ce que tu te mets dans ta foible cervelle
N'eſt qu'une bagatelle.

COLIN.

Vous l'allais voir.

LE PREVOT.

Voyons.

COLIN.

Ça regarde, Toinon.

LE PREVOT.

Soit.

COLIN.

J'avons de l'amour pour elle.

LE PREVOT.

Après.

COLIN.

J'avions compté l'épouſer.

LE PREVOT.

Pourquoi non ?

COLIN.

V'là qu'Madame Roger vient me chercher quelle.

LE PREVOT.

Fort bien!

COLIN.

Al'ne veut plus parmettre notre amour:
Faut y renoncer dès ce jour.
Et ç'qui rend ma tendreſſe encor plus malheureuſe,
C'eſt que comme voilà nos projets renvarſés,
Toinon ſe refroidit, alle devient boudeuſe.

LE PREVOT.

Eh! bien, eſt-ce là tout?

COLIN.

Morgué! c'eſt bian aſſez.

LE PREVOT.

Quoi! voilà donc ce qui t'attriſte?
Va, je calmerai ton chagrin.
Ce n'eſt pas à moi qu'on réſiſte.
Quoiqu'occupé d'ailleurs, j'entreprends ton deſtin.
Dès que j'aurai parlé, je prétends que ſoudain
Madame Roger ſe déſiſte
D'un ſemblable deſſein.
De même qu'un torrent qui deſcend des montagnes,
Dans ſon rapide cours, traverſant les campagnes,
Renverſe en même tems les frêles arbriſſeaux,
Entraîne les cailloux par le poids de ſes eaux,
Et ſemblant n'écouter qu'une aveugle furie,
Fertiliſe, en paſſant, une tendre prairie,

De même, par deux mots, je prétends réformer
Tous les projets divers qui peuvent t'allarmer.

COLIN.

Morguoi!....

LE PREVOT.

Point de plainte importune.
Oui, deux mots de ma part changeront ta fortune.

COLIN, *triſtement.*

Vous le comptais ainſi : mais il reſte à ſçavoir
Si vous en aurais le pouvoir.

LE PREVOT.

C'eſt une choſe faite. Et qui, par parenthèſe,
Sera donc l'Epoux de Toinon?

COLIN.

Arlequin.

LE PREVOT.

Arlequin! Comment donc, ce glouton,
Ce balourd?

COLIN.

Oui, lui-même.

LE PREVOT.

Ah! ne leur en déplaiſe,
Cela ne ſera pas. Un tel choix eſt fort bon!
Le bel époux! le plaiſant muſle!
Avèc ſon air groſſier, ſon viſage de truſle!
Pour de galans deſſeins, le croira-t-on formé,
Lui qui jamais n'a rien aimé,

Et sur qui l'estomac eut toujours trop d'empire,
Pour qu'un pareil sujet ait un cœur qui soupire?
Va, dans l'occasion, tu m'entendras parler.
Tu verras si quelqu'autre y peut mieux exceller;
Et dans le plus fort de l'orage,
Je prétends écarter jusqu'au moindre nuage.

COLIN.

Ah! tout ce biau jargon
Ne nous garantit pas que j'obtiendrons Toinon.

Fin du premier Acte.

PREMIER DIVERTISSEMENT.

AIR.

Apprenez par ma voix le vrai moyen de plaire.
Il faut, par mille soins, enchaîner sa Bergere.
Un jour le jasmin amoureux
Disoit à l'humble violette:
Je t'aime; éleve toi, Brunette.
Viens. Formons d'agréables nœuds.
La jeune fleur lui dit: ta tendresse m'est chere;
Mais, fais pencher sur moi,
Ta feuille légere,
Si tu prétends m'unir à toi.
Apprenez par ma voix le vrai moyen de plaire.
Il faut, par mille soins, enchaîner sa Bergere.

VAUDEVILLE.

UN Amant agile
Remporte le prix :
On n'eſt point épris
D'un Amant tranquille.
Aimer gaiement, & faire un ſaut,
Bien haut ;
Voilà ce qu'il faut.

Mon pere & ma mere
S'inquiétent fort
Quel ſera mon ſort.
Pour me ſatisfaire,
Qu'on me marie avec Thibaut, *
Bientôt ;
Voilà ce qu'il faut.

(*On danſe.*)

* *En montrant celui qui lui a donné la couronne.*

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TOINON, AGATHE.

AGATHE.

AH! ma sœur, j'en frémis encore.
Tu me l'avois bien dit. Dieux! quel air menaçant!
A-t-on jamais donné quelqu'ordre plus pressant?
Il faut donc renoncer à tout ce que j'adore!
Je dois aimer Colin : le caresser! hélas!
Que deviendra Scapin? il n'y survivra pas.

TOINON.

J'éprouve une plus rude gêne,
Et cette différence est, du moins entre nous,
De caresser Colin; cet ordre est bien plus doux,
Que de lui marquer de la haine.

AGATHE.

Comment faire pour obéir?
J'aurai beau vouloir me contraindre,
Mes yeux ne ſçavent pas mentir.
Mais à quoi ſert-il de nous plaindre?
Il faut nous perdre, ou conſentir.
Quand on veut répliquer : j'ai mes raiſons, dit-elle.

TOINON.

Et moi, quand je voulois parler, lui reprocher
Qu'elle étoit bien cruelle;
Elle m'a dit, pour me toucher :
» Va, ma fille, Arlequin eſt un très-bon partage.
» Quelque jour, de ſon oncle, il aura le magot.
» Tu ne ſçais pas tout l'avantage
» Que l'on trouve en prenant un époux un peu
» ſot.

(*Levant les épaules.*)

Je ne vois pas pourquoi je n'ai pu lui répondre,
Et, de toutes façons, elle a ſçu me confondre.

SCENE II.

COLIN, TOINON, AGATHE.

AGATHE, *à Toinon.*

Voilà Colin.

TOINON.

Obéissons.

COLIN, *à part.*

Morgué, tout ceci me tracasse.

AGATHE, *s'efforçant de paroître contente.*

Ah! Colin, approchez.

COLIN.

Lorsque je paroissons,

Agathe est toujours gaie.

AGATHE, *d'un air d'amitié.*

Eh! sors donc de ta place.

Viens donc ici, Colin.

COLIN, *se remuant à peine.*

Je venons....

AGATHE.

Dans l'instant.

Thibaut a remporté le prix : mais je t'assure
Que j'aurois eu le cœur mille fois plus content
De te voir triompher en pareille aventure.

COLIN, *regardant Toinon.*

Ly'en a qui, là-dessus, n'en diroient pas autant.

TOINON, *s'efforçant.*

Oh ! certainement, non.

COLIN.

La réponse est polie !

(*Tapant du pied.*)

Jarnonce ! faut-il donc que j'endurions ainsi,
Son himeur & sa parfidie !
Je voyons bian par tout ceci,
Qu'il gn'avoit, de sa part, que de la tricherie,
Et que cet amour-là n'avoit rian de certain.

TOINON.

Mais, après tout, écoutez donc Colin,
Quand la fortune est rigoureuse,
Il faut bien se soumettre & changer de dessein.
L'amour est fait pour rendre heureuse.
J'ai bien affaire, moi, de gémir, de pleurer,
Peut-être de mourir : cessez de l'espérer.

COLIN.

Mais, c'est penser fort bien ! rian n'est plus raisonnable !
Et vous nous apprenais ce que je n'sçavions pas.

AGATHE.

Te fais-je un traitement semblable ?
Que ne me parles-tu ? suis-je donc sans appas ?

COLIN.

Vous ? non, morgué !

TOINON, *à Colin.*

Suivez les ordres de ma mere.
Pouvez-vous empêcher ce qu'elle a réſolu?

COLIN, *outré.*

Non, je ne pouvons pas, & v'là qu'eſt donc conclu?
Quoi! c'eſt donc tout de bon qu'ous faites la ſévere?

AGATHE.

Mais que gagneras-tu de te tant tourmenter?
Devrois-je ſi fort te déplaire?
(*Faiſant à Colin un regard, auquel il fait attention.*)

TOINON.

Agathe aſſurément ſur moi doit l'emporter.

COLIN.

Oh! dans ce moment-ci, je n'ons plus de réſarve.
Tenais, y g'ny a qu'un mot qui ſarve.
M'aimais-vous, Toinon?

TOINON, *s'efforçant.*

Point du tout.

COLIN.

Et vous Agathe?

AGATHE, *s'efforçant.*

Moi, beaucoup.

COLIN.

Point du tout, & beaucoup ça fait un'différence.
Dame! à la fin, Toinon, je pardrai patience.

TONON.

Tout comme vous voudrez.

AGATHE, *raccommodant son bouquet.*

Ah! cela s'est défait!
Colin, ne peux-tu pas rattacher mon bouquet?

COLIN, *à part.*

Agathe, en vérité.... Je vois bian qu'alle m'aime;
Alle voudroit m'avoir.

AGATHE.

Viens donc.

COLIN, *à part.*

Je serois bian ennemi de moi-même,
Si je la rebutois.

AGATHE, *raccommodant toujours son bouquet.*

Eh! bien, j'ai beau vouloir....
Je ne puis.....

COLIN, *s'approchant un peu d'Agathe.*

Rattacher?....

AGATHE.

Oui.

COLIN, *à part.*

Sa mine est piquante.
(*Se rapprochant encore plus.*)
Rattacher?

AGATHE.

Oui.

COLIN, *riant un peu.*
(à part.)

Hai ! hai ! .... Sa taille eſt bian charmante.
(Rattachant le bouquet.)
Voyons.... Çà, v'là qu'eſt fait....
(Après un grand ſoupir.)
Eh ! bien, Mam'ſell'Toinon.
Faut pas gémir, pleurer ; ça vous f'roit du dommage.
Je trouve qu'ous avais raiſon :
N'en faut pas parler davantage.

TOINON.

Tant mieux.

COLIN.

Tant mieux auſſi.

TOINON.

Tant mieux aſſurément.

COLIN.

Je ne m'en dédis pas.

TOINON.

Je me ſens ſoulagée.

COLIN.

Je ne m'en repens nullement.

AGATHE, *à part.*

Quels efforts il faut faire ! où me ſuis-je engagée !

COLIN, *faiſant une cabriole.*

Morgué ! c'eſt s'en tirer aſſez gaillardement !
(Il fait des careſſes à Agathe.)

SCENE III.

Madame ROGER, ARLEQUIN, TOINON, AGATHE, COLIN.

Madame ROGER, *tenant Arlequin par la main.*

VEnez, mon cher, venez.
(*Regardant Toinon & Agathe qui paroiſſent rêver.*)
Hein ?
(*Elles reprennent auſſi-tôt un air gai.*)
Paroiſſez, mon gendre.

TOINON.

Bon jour, cher Arlequin.

AGATHE, *donnant le bras à Colin.*

Voilà mon cher Colin.

COLIN.

Eh ! oui, j'nous en moquons ; j'n'irons pas nous en pendre.
(*Montrant Arlequin.*)
Velà, parguienne, un beau bijou !

ARLEQUIN, *à Toinon d'un air niais.*

Mademoiſelle, en venant devant vous,

Vous ſçavez le bonheur auquel j'oſe prétendre.
Je m'embarraſſe peu des diſcours des jaloux;
Je crois qu'avec plaiſir vous voudrez bien vous rendre,
Et ſuivre aujourd'hui votre Epoux.

TOINON, *avec une joie ſincere.*

Le joli compliment!

ARLEQUIN, *riant.*

Oui, je viens de l'apprendre.

Madame ROGER.

(*bas à Arlequin.*)

Paix donc. Agathe, allez avec Colin.
J'irai vous retrouver tous deux dans le jardin.
(*ironiquement.*)
Quand on doit s'épouſer, on peut cauſer enſemble.

AGATHE.

Allons.

COLIN, *en montrant Arlequin.*

Ah! qu'eu galant! à qu'eſt-ce qu'il reſſemble?
Par ma foi, ça ſeroit bian manquer de çarviau,
Si nous étions jaloux d'un ſemblable muſiau!

(*Agathe & lui s'en vont en riant.*)

SCENE IV.

Madame ROGER, ARLEQUIN. TOINON.

Madame ROGER.

LE dépit fait parler; mais il n'en faut que rire,
Et le cher Arlequin vaut cent fois mieux que lui.
Toinon, vous le sçavez : ce n'est pas d'aujourd'hui,
Que pour vous Arlequin soupire.

ARLEQUIN.

Ce n'est pas d'aujourd'hui; non. Attendez.... Je vais
Vous dire le tems à peu près.....

Madame ROGER, *à Toinon.*

Vous devez là-dessus être reconnoissante.

TOINON.

Ma mere, il faut en convenir.
Colin m'étoit promis, nous devions nous unir.
Dans cet espoir j'étois contente,
Et votre ordre, d'abord, m'a semblé rigoureux:
Mais que serviroit-il d'écouter ma tendresse?
Vous me feriez passer des jours trop malheureux.
Mon sort est d'obéir; vous êtes la maîtresse:
Et s'il faut, au surplus, m'expliquer sur ce cas;

Oui, sans déguisement, s'il faut que je m'exprime,
Arlequin ..... ne me déplaît pas.

ARLEQUIN, *sautant de joie.*

Je ne vous déplais pas? Oh! tenez, ça m'anime.

Madame RÓGER.

(*à part.*) (*à Toinon.*)
Bon! .... C'est parler très-sagement,
Et comme une fille bien née.
Aimez-vous, mes enfans, aimez-vous constamment.
Je prendrai toujours soin de votre destinée.
(*à part.*)
Mais je dois voir en ce moment
Ce que devient Agathe auprès de son Amant.
(*en souriant.*)
Et pour cause, il n'est pas honnête
De les laisser trop long-tems, tête à tête.
(*Elle rentre.*)

SCENE V.

ARLEQUIN, TOINON.

ARLEQUIN.

JE vous plais ?

TOINON.

Vraiment, oui.

ARLEQUIN.

Je ne me connois plus,
Et ce mot-là m'enchante.
Oh ! le petit *minois* ! quand je me repréſente.

TOINON.

Oh ! je veux laiſſer-là les regrets ſuperflus.
Que j'aurai de plaiſir qu'on m'appelle Madame !

ARLEQUIN.

C'eſt fort bien dit. Ah ! çà : quand vous ſerez ma femme,
Vous m'aimerez encor ?

TOINON.

Plus encor qu'à préſent.
Je compte vous aimer, & de toute mon ame.

ARLEQUIN.

Et vous aurez auſſi l'eſprit doux, complaiſant ?

TOINON.

Oui.

ARLEQUIN.

Quand un mari parle.....

TOINON.

Il faut que l'on l'écoute.

ARLEQUIN.

Et du reſpect? Je veux du reſpect.

TOINON.

Oh! ſans doute.
Vous avez bien raiſon.

ARLEQUIN.

Par exemple; le ſoir, je rentre à la maiſon.
(*Il fait comme s'il arrivoit.*)
Dès que vous me voyez, d'abord la révérence.

TOINON, *faiſant la révérence.*

Oh! oui, comme cela.

ARLEQUIN.

Plus bas, plus bas, plus bas.
Bon! Enſuite, on commence
A manger.....là-deſſus, je ne badine pas:
Il faut toujours un grand repas,
Si vous voulez avoir la paix dans le ménage.

TOINON.

Vous aurez bonne chere & toujours de bon vin.

ARLEQUIN.

Et Colin viendra-t-il?

TOINON.

Non, jamais de Colin.

ARLEQUIN.

Ainſi, je ne dois pas craindre le colinage?

TOINON.

Oh! non, très-ſûrement.

ARLEQUIN.

En ce cas, tout va bien.
Oh! qu'elle a de beaux yeux! oh! la petite Reine!
Avec moi ſoyez bien certaine
Que vous ne manquerez de rien;
Car je ſuis riche au moins!

TOINON.

Qu'importe la richeſſe?

ARLEQUIN.

Oh! ſi fait, ſi fait; il en faut:
Et comme je crois que bientôt,
Mon oncle aura la politeſſe
De me laiſſer tous ſes écus.
(*Se réjouiſſant.*)
Oh! Dame! c'eſt alors....Dites-moi, je vous prie;
Aimeriez-vous à voir Paris?

TOINON.

J'ai là-deſſus,
Puiſqu'il faut l'avouer, une très-forte envie.

ARLEQUIN, *d'un air important.*

Je vous y menerai.

TOINON.

TOINON.

C'eſt un lieu tout charmant,
Où l'on voit le plaiſir régner inceſſamment,
Où l'on fait, m'a-t-on dit, d'agréables parties.

ARLEQUIN.

Je compte y dépenſer conſidérablement.

TOINON.

Ah! qu'eſt-ce qu'un endroit nommé les Tuilleries?
Et dont ici l'on parle à tout moment?

ARLEQUIN.

C'eſt un très-grand jardin.

TOINON.

On dit qu'il eſt ſuperbe?

ARLEQUIN.

Dans l'été, l'on y va ſi-tôt qu'on a dîné.
Après s'être bien promené,
On va s'aſſeoir, & l'on cauſe ſur l'herbe.
Puis on paſſe le pont, on va le long de l'eau.
A la collation enſuite on ſe prépare.
On mange du croquet, on mange du gâteau,
On boit du cidre..... Enfin,.....

TOINON.

Une autre choſe rare
Que j'aurois grand deſir de voir
Seroit la Comédie.

ARLEQUIN.

Oh! rien n'eſt plus facile.

Cela se voit au Faubourg de la Ville.
D'abord, quand vous entrez, c'est un endroit tout noir :
Mais on allume après, on entend la musique ;
Un violon ou deux, quelquefois jusqu'à trois.
Tout au fond l'on découvre un tableau magnifique.
On fait jouer une piece comique
Par des Comédiens.... petits, qui sont de bois ;
Mais qui parlent très-bien ; qui font venir pratique.
Oh ! dès que vous voudrez, nous n'aurons qu'à partir,
Je n'épargnerai rien pour vous bien divertir.

TOINON.

Ah ! de tous ces plaisirs je me fais une image
Qui, de votre côté, de plus en plus m'engage.
Vous me semblez tout fait pour être un bon Epoux ;
Colin causoit mes pleurs, & je ris avec vous.

SCENE VI.

Madame ROGER, AGATHE, COLIN, ARLEQUIN, TOINON.

Madame ROGER.

DE vous voir tous d'accord ma joie eſt ſans pareille ;
J'ai toujours bien compté trouver des cœurs ſoumis.

COLIN.

Morgué ! Madam'Roger, je ſom'de vos amis :
Vous avez tourné çà tout comme une marveille.
J'ons voulu réſiſter d'abord au premier choc,
Et j'avions de la répugnance ;
Mais je ne pardons pas au troc ;
Agathe vaut bian mieux, elle a de la conſtance ;
Avec Mam'ſel'Toinon, gny a pas de ſûreté.
Son cœur eſt un peu trop porté
Du côté de l'obéiſſance.
(*Toinon careſſe Arlequin.*)
Voyez-vous ſes façons ? queulle infidélité !

ARLEQUIN, *à Colin.*

Muſeau !

TOINON, *à Colin*

Sur mes façons tout droit vous eſt ôté.

ARLEQUIN, *à Colin.*

Muſeau ! muſeau ! notre muſeau ſçait plaire.

COLIN.

Oh ! tu peux, à préſent, lui plaire en liberté.

Madame ROGER.

Et vous ! que dites-vous, Agathe ?

AGATHE, *ſe contraignant.*

Moi ! ma mere ?

Ah ! mon cœur eſt charmé ! demandez à Colin,

Si, ſur mes ſentimens, il peut être incertain ?

COLIN, *prenant le bras d'Agathe*

Moi ! je ſuis trop joyeux. J'n'ons rian que je regrette ;

Et tous deux je vivrons d'une union parfaite.

SCENE VII.

LE PREVOT, Madame ROGER, COLIN, TOINON, AGATHE, ARLEQUIN.

LE PREVOT, *tout essoufflé.*

HÉ ! Madame Roger, vous me faites courir ! Où vous cachez-vous donc ? Je suis prêt à périr, Tant je suis essoufflé. Vous craignez ma censure, Vous comptez m'échapper ; mais, non, je vous assure.

Madame ROGER.

Comment donc ! quel sujet peut si fort vous aigrir ?

LE PREVOT.

Quel sujet ?

Madame ROGER.

Oui, n'en faites point mystere.

LE PREVOT.

Quel sujet ?

Madame ROGER.

Oui ; d'où vient votre colere ?

LE PREVOT.

Quoi ! vous le demandez ?
Avec Colin, quels ſont vos procédés ?
Toinon.....

Madame ROGER, *riant.*

C'eſt cela !

COLIN, *riant.*

Bon !

Madame ROGER, *riant.*

Tempérez votre bile.

TOINON, *riant.*

Il falloit paroître plutôt.

ARLEQUIN, *riant.*

Ha, ha, ha !

LE PREVOT, *les regardant tous.*

Qu'eſt-ce donc ?

COLIN.

Oui, Monſieur le Prevôt.
Votre aloquence eſt inutile,
Si Toinon a beaucoup d'appas,
J'en trouvons, pour le moins, autant à ſa cadette.
Un article d'ailleurs que je ne ſçavions pas ;
Agathe avoit pour nous une amitié ſecrette.
Cela fait bian des changemens.
Je rompons nos engagemens.
Las de pourſuivre une volage,

Las des ſoupirs & des tourmens,
Tout franchement, je me dégage,
Et ça devroit ſarvir de leçon aux Amans.

LE PREVOT.

En ce cas, c'eſt toute autre choſe.

Madame ROGER, *au Prevôt.*

Oui, je donne Agathe à Colin.
Toinon ſera pour Arlequin.

ARLEQUIN.

Pour le muſeau.

LE PREVOT.

Comment! tout exprès je compoſe
Un diſcours ſuivi!.... mais enfin
Bien mieux que moi vous ſçavez vos affaires.
Chacun eſt maître de ſon choix.
Mes ſoins n'étant plus néceſſaires,
Je vais trouver nos autres Villageois
Qui veulent préparer une fête nouvelle.
Voyez ſi le cœur vous en dit,
L'aſſemblée en ſera plus belle.

Madame ROGER, *au Prevôt.*

Au défaut du diſcours ſi beau, ſi plein d'eſprit,
Nous acceptons cette partie.

LE PREVOT.

Jamais je n'employai tant d'adreſſe en ma vie;
Jamais diſcours ne fut plus rempli de génie;
J'ai du regret, en vérité,
Qu'on n'ait pas pu juger de ma ſubtilité.

(*Il rentre.*)

SCENE VIII.

Madame ROGER, TOINON, COLIN, AGATHE, ARLEQUIN.

Madame ROGER.

IL faut se préparer pour paroître à la fête.
Vous, Colin, demeurez. Laissez-nous un instant.
Nous nous verrons.

ARLEQUIN, *donnant la main à Toinon.*

Pour moi, glorieux & content,
Je m'en vais, sur le poing, emmener ma conquête.

SCENE IX.

COLIN, *seul.*

QUI l'auroit pu penſer que j'irois quelque jour
Laiſſer Toinon pour prendre Agathe ?
Oh ! Dame ! on charche ce qui flatte.
On ſçait corriger ſon amour.
L'une eſt agriable, mutine :
Al' plaît par ſa vivacité.
L'autre, toujours ſombre & chagrine,
A ſi bian fait qu'alle m'a rebuté.
Car, pour parler avec franchiſe,
Depis lóng-tems, au fond du cœur,
Je crois que, pour Toinon, j'n'avions plus tant d'ardeur.
Je n'ons pas fait une ſotiſe :
Non, pargué. J'allons obtenir
Un objet plein d'appas, bian digne qu'on le priſe ;
Et qui déjà voudroit, de bon cœur, nous tenir.

(*Pendant les derniers Vers, Madame Rogen paſſe au fond du Théâtre avec Scapin, & rentre.*)

SCENE X.

SCAPIN, COLIN.

SCAPIN, *tenant un gros bâton à la main.*

PArle donc, certain bruit, qui court dans le Village,
Eſt venu juſqu'à moi.
J'entends parler de mariage;
Et de qui? D'Agathe avec toi?

COLIN.

Oui, ſans doute.

SCAPIN.

Avec toi!

COLIN.

C'eſt une choſe ſûre.
Eh! oui, Monſieur Scapin, c'eſt la vérité pure;
J'allons engager notre foi.
(*regardant le bâton.*)
Pourquoi donc ce gourdin?

SCAPIN.

Pour te fendre la tête.

COLIN.

Peſte!

SCAPIN.

Il faut que tu sois bien bête.
Pour croire que, quand tous les deux,
Agathe & moi, brûlons des mêmes feux,
J'irai te la céder.

COLIN.

Votre erreur est extrême;
Car, à présent... c'est moi qu'elle aime.

SCAPIN.

Pauvre sot! Tiens, regarde bien ceci.
Dans la forêt la plus prochaine
Cherches-en un pareil; oui, tel que celui-ci:
Si tu prétends encor qu'Agathe t'appartienne,
Que l'un de nous deux tombe à bas.
Par le seul effort de son bras,
Oui, que l'un de nous deux l'obtienne.

COLIN.

Vous êt' trop mon ami. Non, ce n'est pas la peine.

SCAPIN, *levant le bâton.*

Ah! tu veux plaisanter?

COLIN.

Holà donc; je soutiens
Qu'Agathe est, envers vous, entiérement changée,
Et que de m'épouser elle s'est obligée.

SCAPIN.

Tu mens impunément.

COLIN.

Non, je n'ajoutons rian.
D'ailleurs, Madam'Roger n'eſt-elle pas Maîtreſſe ?

SCAPIN.

Maîtreſſe ?

COLIN.

Oui, de choiſir le gendre qui lui plaît.

SCAPIN.

Ecoutez donc raiſonner ce benêt...
Plus d'explication : un tel propos me bleſſe.

COLIN.

Encore un coup, allais vous informer
Si c'eſt ſa volonté ; c'eſt alle qui décide.

SCAPIN.

Je ne prends point ſa volonté pour guide ;
Et la mienne eſt de t'aſſommer.

COLIN.

Mais il faut s'éclaircir....

SCAPIN.

Je ne veux rien entendre.

COLIN.

Tout chacun vous dira qu'alle me veur pour gendre.

SCAPIN, *s'emportant.*

Ah ! c'eſt trop, à la fin, m'irriter.

COLIN.

Mais....

SCAPIN.

Tais-toi.

COLIN.

Quoi ! J'ai cédé Toinon....

SCAPIN.

Eh ! que m'importe, à moi ?
Crois-tu, par ce motif, me rendre plus traitable ?
Pourquoi l'as-tu cédée ?

COLIN.

Ah ! voici bien le diable !

SCAPIN, *avec emportement.*

Agathe, ni Toinon, ni Madame Roger,
Rien, du feu que je sens, ne peut me déranger.
Une mere a des droits : mais si quelque foiblesse
La portoit à tenir une telle promesse,
Armé de la fureur des tigres & des loups,
On tâcheroit, en vain, d'arrêter mon courroux.
J'exterminerois sa volaille.
Elle verroit par-tout ses troupeaux égorgés.
J'irois, dans ses greniers, brûler jusqu'à la paille ;
Et ses champs, en un jour, seroient tous ravagés.

COLIN.

Ah ! le plus chien de tous les enragés !
A moi. Vite au secours ! Ah ! justice, justice !

SCENE XI.

Madame ROGER, SCAPIN, COLIN.

Madame ROGER, *affectant un air ſimple.*

QU'eſt-ce donc ?

COLIN.

Soutenais ici votre pouvoir.
Oui, Madame Roger, faut qu'on vous obéiſſe.
V'là que Monſieur Scapin veut ſuivre ſon caprice.
Il dit qu'il aime Agathe, & qu'il prétend l'avoir.

Madame ROGER.

Je ſçais bien que Scapin a ſoupiré pour elle ;
Mais j'ai toujours compté qu'il y renonceroit.

SCAPIN.

Moi ! renoncer !

COLIN.

Oh ! point.

Madame ROGER.

Mais cela ſe devroit.

COLIN.

Eh ! non : il l'aime de plus belle.
Il jure, il devient furieux ?
De m'aſſommer il me menace.

Madame ROGER.

Accordez-vous de votre mieux.
Entre vous le débat : que veut-on que je faſſe ?

COLIN.

Comment, morgué !... vous preniez ce ton-là !
Eh ! quoi ! vous répondais d'un air auſſi paiſible !...
Eh ! que va dire Agathe à tout cela,
Elle qui, maintenant, croit qu'il eſt impoſſible
Que nos liens ſoyont détruits ?

SCAPIN.

Il veut s'imaginer qu'Agathe eſt fort ſenſible ;
Et que pour lui ſon cœur eſt fort épris !

COLIN.

Alle l'a fait aſſez paroître.
(*à Madame Roger.*)
Mais, vous-même, parlais, ne l'avais-vous pas vu ?
N'ayez-vous pas charché ?...

Madame ROGER.

Moi ? j'ai bien apperçu
Quelque choſe. Au ſurplus, qui peut y rien connoître ?

COLIN.

Ah ! je créve, à la fin. Ah ! quel retour maudit !

SCAPIN.

Apprends mieux qui je ſuis, & que je te fais grace
De ne te pas laiſſer, dans l'inſtant, ſur la place.

Madame ROGER.

Pour vous concilier, il faudroit plus d'esprit.
Dans tout cela, moi, j'agis sans finesse.
(en regardant Colin.)
Hélas! comme l'on dit,
Je ne veux qu'amour & simplesse.

COLIN.

O double trahison! mais, j'en faisons serment;
Je ne céderons pas Agathe, assurément.

Fin du second Acte.

IIme DIVERTISSEMENT.

VAUDEVILLE.

LE PREVOT, *entouré des Garçons & Filles du Village.*

Bien souvent les Amans ont tort
Dans leur aveugle tendresse.

LE CHŒUR.

Bien souvent, &c.

LE PREVOT.

Mais, sous les Cieux, rien n'est si fier

Qu'une amoureuſe foibleſſe.
Vouloir changer deux cœurs d'accord,
C'eſt lutter contre le ſort.

LE CHŒUR.

Vouloir changer, &c.

LE PREVOT.

Marinier, qui tenez à bord
Une aimable Paſſagere.

LE CHŒUR.

Marinier, &c.

LE PREVOT.

Voulez-vous la conduire au port?
Que votre ardeur ſoit ſincere,
Car, ſi vous êtes en plein Nord,
C'eſt lutter contre le ſort.

LE CHŒUR.

Car ſi vous, &c.

LE PREVOT.

Colinette a beau crier fort,
Près de Lubin qui ſommeille.

LE CHŒUR.

Colinette, &c.

LE PREVOT.

Rien ne rappelle ce butor:
Lubin fait la ſourde oreille.
Réveiller un mari qui dort,
C'eſt lutter contre le ſort.

LE CHŒUR.

Réveiller, &c.

LE PREVOT.

Qui pourra réſiſter encor
Au Souverain de la France?

LE CHŒUR.

Qui pourra, &c.

LE PREVOT.

Des Alliés le vain effort
Eſt détruit par ſa prudence.
Se liguer contre un Roi ſi fort,
C'eſt lutter contre le ſort.

LE CHŒUR.

Se liguer contre un Roi ſi fort,
C'eſt lutter contre le ſort.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

COLIN, AGATHE, SCAPIN.

COLIN.

Ah ça, Monſieur Scapin, un peu de patience;
On n'eſt pas fait pour s'égorger.
Agathe peut parler, qu'al'diſe en conſcience
Si j'n'avons pas tous deux pris ſoin d'nous engager.

SCAPIN.

Soit, j'y conſens, puiſqu'il faut te confondre.
Agathe, allons, prononcez entre nous.

AGATHE.

Cher Scapin, vous ſçavez ce que je vais répondre.
C'eſt vous que je veux pour Epoux.
Je n'aimerai jamais que vous.

SCAPIN, *à Colin.*

L'as-tu bien entendu ?

COLIN, *tout étonné.*

Jamais....

AGATHE, *riant.*

Votre surprise,
Colin, n'est pas sans fondement ;
Mais il falloit absolument
Que de vous je parusse épriſe.

COLIN.

Suis-je bien évéillé ? C'est un enchantement.
Quoi ! quand j'étions sous ce feuillage,
Et que j'voyions voltiger ces Oiseaux,
Vous ne m'avais pas dit : » leur conduite est fort
» sage ;
» Rian n'est tel que d'être volage.
» Il faut toujours brûler de feux nouveaux ?

AGATHE.

Lorsque je te disois que tu charmois mon ame,
Tu ne m'inspirois nulle ardeur.
Quand je te promettois de devenir ta femme,
Scapin regnoit seul dans mon cœur.

COLIN.

Et lorsque vous m'avais, car il faut qu'on s'explique,
Sarré la main bian tendrement ?
Hein ?

SCAPIN.

Que dit-il, Agathe?

AGATHE.

Il ment.

Va, mon pauvre Colin, ne fais point de replique.
Dans tous ces faux dehors, mon cœur n'a point trempé:
Sois sûr que je t'ai bien trompé.

SCAPIN, *à Colin.*

Eh! bien, d'un bonheur chimérique,
D'un fol espoir, es-tu toujours frappé?

COLIN.

Ah! Toinon. Ah! Toinon.

AGATHE.

Nous allons auprès d'elle
Pour voir tous les progrès de sa flamme nouvelle.

COLIN, *en soupirant.*

Mais, puisque vous feignais, me montrant de l'ardeur,
Gny a-t-il pas de feintise aussi dans sa froideur?

AGATHE.

Oh! non, je te le jure;
Elle a trop bien accepté la rupture.
Arlequin lui plaît trop. Va, tranquillise-toi,
Et ne compte pas plus sur elle que sur moi.

SCAPIN, *à Colin.*

Te voilà bien instruit de ce qui me regarde.
Oui, mais n'y reviens pas. Sans adieu. Prends-y garde.

COLIN.

Je n'accoutons plus vos rébus.
Si Toinon a changé, qui d'nous en eſt la cauſe?
Sont-ce pas vos diſcours? Morguienne! eſt-ce autre choſe
Que toutes vos raiſons ſur vos deux mille écus?
Quand vous m'avais offert Agathe pour l'échange,
Afin que je me venge,
C'eſt qu'vous ſçaviais bian que Scapin
Contrediroit votre deſſein?
Tenais, Madam'Roger, faut être brave femme:
Si tous mes maux ne ſont pas réparés,
Ça vous attirera du blâme.
Vous le pouvez, ſi vous le déſirez.
Allons, montrais-vous équitable,
Et qu'une bonne fois vous ayais d'la raiſon.
Laiſſez-là l'intérêt, & rendez-moi Toinon.
Envars elle je ſçais que je ſis bian coupable.
Oui, je reconnoiſſons not'tort.
Mais, je vais tant crier, je la prierai ſi fort,
Et je ſerai ſi lamentable,
Qu'aſſurément alle plaindra mon ſort.
Vous devais, par honneur, me rendre ce ſarvice.
Allons donc, que votre caprice
Faſſe un petit effort.

Madame ROGER, *d'un air de bonté.*

Eh! bien, Monſieur Colin, voyez, voyez encore.
Suivez un tendre mouvement.

Une

Une fille eſt ſi fort ſujette au changement,
Que, quand vous lui direz que votre cœur l'adore,
Elle peut revenir. . . . . .

COLIN.

J'ons le preſſentiment
Que j'aurons bonne chance;
Et je vivons encor de ce peu d'eſpérance.

(*Il ſort.*)

SCENE IV.

Madame ROGER, *ſeule.*

TOut eſt bien préparé; mais trouvons le moment
Où j'oſe découvrir le ſecret de mon ame.....
Eh! quoi! je tremblerois! Ah! croyons hardiment,
Que je verrai le ſuccès de ma flamme.
Avec un peu d'adreſſe, un peu d'entendement,
Oui, mon cœur me le dit, je vaincrai ſûrement.

SCENE V.

COLIN, Madame ROGER.

COLIN, *à la couliſſe.*

J'Entends. C'en eſt aſſez. Je vous entends de reſte.

(*S'avançant.*)

Ah ! pour le coup, il faut mourir,
Et cela devient trop funeſte.
Je n'ons trouvé perſonne ; ils ſont allés courir.
Oui, dans les champs ils ſont allés tous quatre :
Voilà ce que j'apprends !

Madame ROGER.

Mais, loin de vous abattre,
Et de ceder à la douleur,
Qu'un objet plus conſtant occupe votre cœur.

(*S'approchant de Colin.*)

Les filles, par ma foi, ſont toutes d'une eſpece
Bien fauſſe & bien traîtreſſe !
Sçavez-vous, entre nous, ce qui vous conviendroit ?
Une veuve vous chériroit ;
Vous ſeriez adoré. J'en ſçais, dans le Village,
Plus d'une qui voudroit vous donner tout ſon bien

COLIN.

Ah ! veuve ou non ; jamais le mariage
Ne me ſera de rien.

Madame ROGER.

Une veuve encor jeune.....

COLIN.

Eh ! j'n'avons pas d'envie
De jamais penſer à l'Amour.
Je romps avec li ſans retour.
M'en v'là r'venu ; c'eſt pour toute ma vie.

Madame ROGER.

Ne vous obſtinez pas ; car, quoiqu'à mon égard,
Vous témoigniez une haine invincible,
Je ne ſçaurois vous voir trahi de toute part ;
Et je prétends, s'il eſt poſſible,
Vous rendre heureux. J'ai penſé ſur cela....

COLIN.

Allais, quand je m'obſtine,
Soyais ſûre qu'ça tiendra.

Madame ROGER.

Et moi, je vous ſoutiens que l'on effacera
Ce ſouvenir qui vous chagrine.
Quelqu'un, à ce ſujet,
M'a fait part d'un projet
Pour lequel je me détermine.
Que riſquez-vous ? je vais m'en informer.

(*Tendrement.*)

Oui, je ſçais un objet qui s'eſt laiſſé charmer,
Qui ne peut plus cacher ſa flamme impatiente,
Et qui voudroit, d'une façon galante,
Vous inſtruire des nœuds qu'elle compte former.

COLIN, *tournant la tête.*

Toinon tient toujours là. Quoique l'ame abattue,
Son ſouvenir eſt toujours triomphant.
Mais d'où viant donc qu'ça continue?
Je crois, comme l'on dit, q'l'Amour eſt un enfant.
Plus on le bat, plus on l'afflige,
Plus on le met au déſeſpoir,
Plus on le gronde, on le corrige,
Et mieux il remplit ſon devoir!

Madame ROGER.

Ce ſont des viſions. Une nouvelle chaîne,
D'un pareil ſouvenir, vous guérira ſans peine.
Je ne veux qu'un inſtant, &, dès que je le puis,
Je cours pour m'employer à finir vos ennuis.

SCENE VI.

COLIN, *seul.*

QUand je revarrai la Parjure
Qui m'a forcé de li manquer de foi,
Oh ! toute ma fureur ?.... La mere, je le voi,
Veut empêcher que je murmure.
La mere, là-dessus, cherche à me radoucir :
A l'égard de cela, je n'nous plaindrons point d'elle ;
Mais qu'alle puisse y réussir ;
Oh ! c'est une autre affaire.

SCENE VII.

ARLEQUIN, TOINON, COLIN.

ARLEQUIN, *passant au fond du Théâtre avec Toinon.*

OUi, la soirée est belle.

COLIN.

Que vois-je ? Mon courroux redouble en ce moment.
Et celui-ci n'est pas si redoutable
Que Scapin. Je suivroos notre ressentiment.
(*Allant à Arlequin qui ne le voit pas, & criant très-fort.*)
Traître !

ARLEQUIN, *le culbutant.*

Holà ! Comment donc ! Va-t-en cent fois au Diable.
Est-il bien de venir ainsi me faire peur ?

COLIN.

Ah ! Monsieur l'Amoureux ! vous manquais donc de cœur !
Vous êtes donc poltron !

ARLEQUIN.

Doucement, je vous prie.

COLIN.

Le lâche!

ARLEQUIN.

Doucement. Je le ſuis; j'en conviens:
Mais de ne l'être pas ſi j'avois fantaiſie,
Je dirois à Monſieur Colin:
Vous convient-il de barrer mon chemin,
Lorſque je ſuis avec ma bonne amie?....

COLIN.

Sa bonne amie!

ARLEQUIN.

Eh! oui. Vous êtes un coquin.
(*Il le bat.*)

COLIN, *criant.*

Ahi! Ahi!

ARLEQUIN, *recommençant.*

Vous êtes un coquin.
(*Après l'avoir battu.*)
Je le dirois. Oh! oui. Je le parie.

COLIN.

Quoi! Toinon, vous ſouffrais, d'un eſprit inhumain,
Que de la ſorte on m'eſtropie?

TOINON, *froidement.*

Finiſſez, Arlequin.

ARLEQUIN.

Je dirois à Monſieur Colin :
Vous êtes un coquin.

(*Il recommence.*)

COLIN.

Encor !

ARLEQUIN.

C'eſt pour montrer.... c'eſt par plaiſanterie.

COLIN.

Quoi ! Toinon, vous voyais à préſent ſans chagrin
Qu'on me tue & qu'on m'injurie.

TOINON, *froidement.*

Finiſſez, Arlequin.

COLIN.

Finiſſez, Arlequin. A peine parle-t-elle.
Ah ! cœur double & mauvais !
Alle dit, finiſſais, mais c'eſt toujours après.

ARLEQUIN.

Allons, n'ayons pas de querelle,
Et ſéparons-nous tous en paix.

TOINON, *à Colin.*

Que pourrois-je à préſent vous dire ?
Si nos nœuds ſont rompus, ignorez-vous pourquoi ?

De ce que vous ſçavez faut-il donc vous inſtruire ?
Une mere eſt en droit de nous faire la loi.

COLIN, *s'emportant.*

Une mere ! Ah ! malgré les ordres d'une mere,
On eſt fidelle, on parſévere.
(*Se tournant du côté d'Arlequin.*)
Doit-on, dites-moi donc, doit-on manquer de foi ?

ARLEQUIN.

Mais ne viens point t'en prendre à moi.
Je penſe, moi, qu'elle eſt fort ſage
De ſe moquer de tes tourmens.
A la veille du mariage,
Ne veux-tu pas que je l'engage
A te faire des complimens ?

COLIN.

Ah ! j'ſçaurons nous paſſer fort bian de ſa louange,
Réſarver pour un autre un cœur qu'al'm'a donné.

ARLEQUIN.

Pour moi, dans tout cela, je ne vois rien d'étrange ;
Te voilà donc bien étonné,
De voir une fille qui change !
Moi ſeul, pour le préſent, ſur ſon cœur j'ai des droits.

COLIN.

Si vous ſçaviais comme autrefois

Alle recharchoit à me plaire !

ARLEQUIN.

Oh ! mais, pour le passé, ce n'est pas mon affaire.

COLIN, *s'approchant de Toinon.*

Remarquais son silence, & voyais son dédain !
Ah ! j'enrage tout à mon aise !

ARLEQUIN, *le retirant.*

Elle fait bien. Je veux qu'elle se taise.
Oh ! Dame ! c'est trop à la fin.
(*Il fait comme s'il alloit le battre.*)
Je dirois à Monsieur Colin.....

COLIN.

Ah ! laisse là ta bastonade.
C'en est assais. Ne recommence pas.

ARLEQUIN.

Laisse donc là ta plainte fade.
Apprends à ne plus faire une telle incartade,
Et sur-tout garde-toi de suivre ici nos pas.
(*à Toinon.*)
Allons, mon petit cœur, donnez-moi votre bras.
Poursuivons notre promenade.

SCENE VIII.

COLIN, *seul.*

AH! c'eſt donc tout de bon qu'il y faut renoncer!
Je reſtons ſans ſçavoir que dire & que penſer.

SCENE IX.

Il paroît un Marchand Forain qui porte une petite malle. Il eſt ſuivi de deux ou trois de ſes Compagnons. Ils entrent en danſant, & tournant autour de Colin, l'un d'eux préſente à Colin une très-riche livrée, [a] *& l'attache à ſon côté.*

Colin, dans le premier moment, paroît ſurpris & incommodé de les voir; mais petit à petit ſon chagrin ſe diſſipe. Il regarde la livrée, & en admire la richeſſe : il s'amuſe de quelques poſtures des Danſeurs, & enfin il va juſqu'à rire & marquer de la joie.

COLIN *ſeul, riant.*

Qu'elle eſt donc cette maſcarade?
Malgré tout mon chagrin, j'les ons trouvés plaiſans.
C'eſt ſingulier; car je me perſuade
Que ç'ſont-là des Marchands.
Ils n'ont rian demandé! qu'eſt-ç'que ça ſignifie?
Vendre, & ne prendre rian! non, jamais de la vie,
J'nons rencontré de tell'gens.

[a] Rubans que l'on donne aux Payſans.

SCENE X.

Madame ROGER, COLIN.

COLIN, *riant toujours.*

OH ! rian n'eſt plus bouffon. La plaiſante aventure !
Ah ! Madame Roger, j'ſuis ſûr qu'ous en rirais.
Vous voyais bian cette parure :
Al'ne me cout'ra rian jamais.

Madame ROGER, *en ſouriant.*

Cela ſe peut.

COLIN.

Des gens s'en viennent tout exprès.
Ils ont entouré ma parſonne.
Velà ce que l'un d'eux me donne.
Ils n'ont point pris d'argent.... mais regardez de près.
C'eſt, morgué, fort joli ! Pour moi, j'crois qu'ç'eſt un rêve ;
Et n'y comprenant rian, ça fait que j'en endêve.

Madame ROGER, *affectant de rire.*

Pour n'y comprendre rien, il faut être bien bon !
Et la choſe eſt fort difficile !....
C'eſt un don que vous fait la veuve de Simon.
Elle s'y prend comme une femme habile,

COLIN.

Comment !

Madame ROGER.

C'eſt d'elle enfin que je vous ai parlé.
Son ſecret vient encor de m'être révélé.

COLIN.

La veuve de Simon !

Madame ROGER.

Oui, cette tendre femme
Cherche tous les moyens de vous prouver ſa flamme.

COLIN.

C'eſt fort galant, mais.....

Madame ROGER.

Quoi ! ſeriez-vous dédaigneux,
Au point de répugner à de ſemblables nœuds ?

COLIN.

La veuve de Simon !..... mais al'n'eſt guere aimable.
Al'eſt bian vieille au moins.

Madame ROGER.

Vous me déſeſpérez.
S'il s'agit d'un parti bien riche, bien ſortable,
S'il s'agit d'être aimé d'un objet eſtimable,
Va-t-on, en écoutant des ſentimens outrés,
Pour quelques ans de plus, pour une bagatelle,
Calculer, ſe priver de l'état le plus doux ?

COLIN.

Encore, si c'étoit un'Veuve comme vous,
Qui fût fraîche, la...

Madame ROGER.

Moi? je suis...

COLIN.

Qu'eût été belle.
Car si-tôt qu'une fois on eut de la beauté,
Il en reste toujours, par après, queuque chose.

Madame ROGER.

Elle a vingt ans de plus que moi, sans vanité.
A l'égard des appas, je l'avouerai, je n'ose
M'imaginer que jamais j'en aie eus.

COLIN.

Si fait, pargué! vous êtes trop modeste.

Madame ROGER.

Mais, si je voulois, au surplus,
J'ai des occasions, à me pourvoir, de reste.
De l'Hymen tous les jours, pour la premiere fois,
A mon âge, on subit les loix.

COLIN.

Vous vous êtes très-bien conservée.

Madame ROGER.

Ah! je jure
Que si, pour quelque Amant, j'avois formé des vœux,

Cet Amant des mortels ſeroit le plus heureux.
Dans ſa félicité, toujours paiſible & ſûre,
Il ne connoîtroit point le trouble ni l'ennui;
Pour le parer, mes mains iroient choiſir pour lui,
Ce que de plus brillant nous offre la Nature.
Quand d'une jeune fille on recherche la foi,
On compte avoir ſur elle une entiere puiſſance.
Hélas! quel avantage auroit-elle ſur moi?
Elle n'auroit jamais plus d'amour, de conſtance,
Plus d'égards, plus de ſoins. Oui, Colin, ſoyez ſûr
Que mon cœur brûleroit de l'amour le plus pur;
Que mon ardeur iroit auſſi loin que ma vie:
Cet Amant, en un mot, ſeroit tout mon deſir.

COLIN.

Mais, en diſant cela, je vous le çartifie,
Vous avais, dans les yeux, un feu qui fait plaiſir

Madame ROGER.

Ce feu vous fait plaiſir?

COLIN.

Sans doute.

Madame ROGER.

D'un ſilence
Trop long-tems importun je vais donc m'affranchir.
Hé! bien, apprends qu'il te doit ſa naiſſance,
Ce feu que, dans mes yeux, tu viens de découvrir.

Oui, reconnois-y ton ouvrage:
Apprends ce qu'en ces lieux j'ai ſçu mettre en uſage:
Ton cœur franc & ſincere avoit charmé le mien:
Tu m'appartins dès lors, tu me parus mon bien;
C'eſt moi qui, par dégrés, de la Toinon timide
Ai ſçu changer les ſentimens.
C'eſt par mes ſoins qu'Agathe, avec un ton perfide,
Ta ſçu tromper par des ſermens.
Tout eſt ici l'effet de ma tendreſſe extrême,
Et ce préſent, dont tu te vois orné,
Te vient aſſurément d'une femme qui t'aime;
Car c'eſt moi qui te l'ai donné.

COLIN.

Vous?..... Hélas!..... Palſangué!.... Sçavez-vous bian, Madame,
Que j'ſens, dans ce moment, du trouble dans mon ame?
Pourroit-on réſiſter à des diſcours ſi doux?
Sans balancer jamais, vous méritais ma flamme;
C'eſt bian d'l'honneur pour moi, que d'être votre Epoux.

Madame ROGER.

Ah! jamais la Toinon fut elle auſſi conſtante?

COLIN, *avec exclamation.*

Comment donc!..... vous m'aimiez!

Madame ROGER.

Tout te le représente :
Peux-tu donc encore en douter ?

COLIN.

Sur tout, auſſi, vous devais l'emporter.
Toinon doit s'effacer, ſon cœur eſt trop facile ;
Je n'voulons plus tâter d'une flamme inutile :
C'en eſt fait..... tout ç'qui n'eſt pas vous,
n'peut plus m'tenter ;
Mais un bon tour qu'il faudroit conçarter,
Seroit..... Oh ! palſangué, vous en ririais vous-même.

Madame ROGER.

Hé ! bien.

COLIN.

Ils ne s'doutont de rien :
Laiſſons les revenir, ils n'ſçav'pas que j'vous aime ;
Cela va les ſurprendre.

Madame ROGER.

Eh ! oui, nous rirons bien.

COLIN.

Parmettez-nous ce petit ſtratagême.
(*On entend les Muſettes préluder.*)
Paix ! les voilà ; motus. Oh ! morguoi, je les tien.

SCENE XI & derniere.

Madame ROGER, COLIN, AGATHE, SCAPIN, TOINON, ARLEQUIN, DANSEURS & DANSEUSES.

TOINON, *à Arlequin.*

AH! qu'un nouvel Amant seche bientôt nos larmes!

AGATHE, *à Scapin.*

Ah! qu'un Amant constant pour mon cœur a de charmes!

COLIN.

Hé! bien, Toinon, qu'est qu'c'est? & vous, Agathe, aussi?
Comment allons-nous donc arranger tout ceci?

TOINON.

Je t'aimois, & je suis volage;
Et c'est un fait bien confirmé.

AGATHE.

Moi, je n'ai pas cet avantage,
Car je ne t'ai jamais aimé.

COLIN.

Mais, ça fait un état qui n'eſt pas agréable,
Et je ſuis donc bian miſérable !

AGATHE.

Soïs ce que tu voudras, tous nos cœurs ſont contens.

TOINON.

Oui, je l'ai dit aſſez, Colin, il n'eſt plus tems.

COLIN.

Vous m'croyais malheureux ; mais ſoyais détrompées :
De tous vos mauvais tours j'avons ſçu nous venger,
Et vous voyais l'Epoux de Madame Roger :
Oh ! oh ! vous v'là bien attrapées !

AGATHE.

Nous nous réjouiſſons d'un tel évenement.

TOINON.

Ah ! ma mere !.... il ſuffit ; vous vouliez mon Amant.

SCAPIN.

Il manquoit à nos vœux ce nouveau mariage ;
Livrons-nous aux plaiſirs où l'Amour nous engage.

ARLEQUIN, *embraſſant Colin.*

Ah! beau-pere, pardon,
Si je vous ai lâché quelques coups de bâton.

Madame ROGER.

Pouvois-je me flatter de remplir mon eſpoir?
Quand l'Amour eſt conſtant, tout cede à ſon pouvoir.

IIIeme DIVERTISSEMENT.

VAUDEVILLE.

Mademoiſelle CORALINE.

Lorſque je ſuis devant ma mere,
Scapin ſçait bien ſe contrefaire ;
Rien n'eſt ſi doux, rien n'eſt ſi bon :
C'eſt un mouton.
Mais ſi quelque, jour ſur l'herbette,
Scapin me rencontroit ſeulette,
J'aurois à craindre beaucoup :
C'eſt un lou lou, c'eſt un loup.

Monſieur ROCHARD.

Quand l'argent roule en abondance,
Quand on fournit à la dépenſe,
Une femme eſt, dans la maiſon,
Comme un mouton.
Si quelque maligne influence
Fait un peu tarir la finance,
Qui diable en peut venir à bout ?
C'eſt un lou lou, c'eſt un loup.

ARLEQUIN.

Je ne me plains point du beau Sexe;
Il ne me rend jamais perplexe;
Et je trouve que Cupidon
Eſt un mouton.
Je ſuis homme à bonne fortune;
Lorſque je reviens ſur la brune,
J'entends répeter par-tout,
Mon p'tit lou lou, mon p'tit loup.

FIN.

LES ALMANACHS,

COMÉDIE EN UN ACTE,

EN PROSE ET EN VERS.

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens, le 7 Janvier 1753.

ACTEURS.

ORONTE, bon Bourgeois.

ÉLISE, Niece d'Oronte.

GÉLASTE, l'Almanach des Dames.

ARGANT, Mathieu Laensberg.

ALCIDOR, l'Almanach de Cour.

FROSINE, Suivante d'Élise.

FRONTIN, Valet d'Alcidor.

L'ALMANACH SUISSE.

La Scene est dans une Ville de Province, chez Oronte.

LES ALMANACHS, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ALCIDOR, ÉLISE, FROSINE.

ALCIDOR.

Oui, belle Eliſe, puiſque parmi tant de jeunes gens aimables qui ſe trouvent ici, j'obtiens quelque préférence ſur votre cœur, il n'eſt rien que je n'oſe entreprendre.

ÉLISE.

Vos intentions ſont ſi légitimes, & je

les vois accompagnées de tant de mérite, qu'il me seroit difficile de les désapprouver.

FROSINE.

Laissez-là les protestations d'amour; songez donc, Monsieur, à votre travestissement, & à exécuter l'idée originale que vous venez de projetter.

ALCIDOR.

Mais, Frosine, redis-moi donc encore comment Oronte, comment l'oncle de la charmante Élise a pu se laisser prévenir d'une façon si extraordinaire.

FROSINE.

Le desir d'être sçavant, est ce qui a frappé son imagination. Après avoir passé les premieres années de sa vie dans le négoce, après avoir amassé de gros biens, (ce qui est pourtant la véritable science,) il a voulu devenir universel. Le moyen d'y réussir! le cerveau déjà suranné, cerveau rempli de chiffres, de calculs, de lettres, de correspondances, il gémissoit sous le poids de son entreprise, & dépérissoit tous les jours. Enfin, l'heureux tems est venu, où les Livres ont été réduits en petits Dictionnaires, & de petits

Dictionnaires en Almanachs : son désespoir a cessé. Les Almanachs lui ont paru un élixir qui satisfaisoit à sa soif dévorante. Les Almanachs sont des Dieux à sa fantaisie, il pousse la folie jusqu'à les personnifier. J'ai oui dire que les fictions d'Ovide, & les rêveries des Cabalistes avoient contribué à augmenter son extravagance. Enfin, quand des Almanachs de toutes les couleurs & de toutes les especes sont rangées sur sa cheminée, il croit être en pleine Académie, il croit être au Lycée, au Portique ; & la Bibliotheque du jour de l'an est pour lui la chose la plus délicieuse qui soit sur la terre.

ÉLISE.

Jugez, Alcidor, de ma situation, & si dans un délire semblable, mon oncle peut être occupé du soin de mon établissement !

ALCIDOR.

Oh ! Monsieur votre oncle mérite bien le petit tour que j'ai résolu de lui jouer.

ÉLISE.

Je ne puis m'empêcher d'en rire ;

Frosine va vous trouver tout ce qui sera nécessaire.

FROSINE.

Je l'ai déjà préparé : ne vous amusez donc pas davantage, ne manquez pas l'occasion ; si vous laissez passer le tems des étrennes, la piece vaudra moins de moitié.

SCENE II.

FRONTIN, *& les précédens.*

FRONTIN.

MA foi, Monsieur, votre projet est éventé, & l'on vous vole votre idée.

ALCIDOR.

Que veux-tu dire ?

FRONTIN.

Dans une ville telle que celle-ci, tout se sçait bien plus aisément qu'à Paris, & puisque votre heureuse étoile vous y avoit conduit en garnison, il falloit y être plus discret.

ÉLISE.

Comment donc ?

FROSINE.

Voilà qui eſt bien malheureux !

ALCIDOR.

Mais, je n'ai parlé à perſonne.

FRONTIN.

Il faut bien que vous ayez parlé, puiſque Gélaſte eſt déjà tout prêt, & qu'il va venir ici dans l'inſtant ; bien plus, tous les Officiers du régiment ſont autant d'Almanachs parlans, danſans, geſticulans, qui viennent faire leur cour à Monſieur Oronte.

ALCIDOR.

O Ciel !.... mais, ne nous déſeſpérons point ; s'il m'eſt impoſſible d'arrêter leur impétuoſité, je tâcherai du moins de l'emporter ſur eux.

FRONTIN.

Je vois venir Monſieur Oronte ; allez, je vais reſter avec lui pour donner un petit véhicule à ſon extravagance. Le voilà qui médite.

SCENE III.

ORONTE, FRONTIN.

ORONTE.

IL eſt étonnant combien je découvre tous les jours de choſes que l'on regarde comme incroyables, & qui cependant ſont poſſibles!

FRONTIN.

Aſſurément.

ORONTE.

Eh! comment ſçavez-vous cela? Vous autres, qui n'avez ni ſcience, ni lecture, vous ne pouvez pas en être inſtruits comme moi.

FRONTIN.

Oh! ſans ſcience, c'eſt le bon ſens qui nous fait voir cela clair comme le jour.

ORONTE.

Parlez à la plupart du monde de ces découvertes, on vous traitera de fou, d'extravagant.

FRONTIN.

Ce ne seroit pas moi qui tiendroit de pareils discours.

ORONTE.

Jusqu'à Nostradamus, ils tourneront tout en ridicule.

FRONTIN.

Damus nostra, cum nostra Damus; ils ont tort.

ORONTE.

Dites-leur que tout est animé, ou peut le devenir; parlez-leur des Sylphes, & de tous les autres Esprits qui rempliſſent la Nature, ils vous regarderont comme un ignorant.

FRONTIN.

Oh! à l'égard des Sylphes, j'ai eu, en ma vie, plus de cent coups de fouets qui me tomboient, sans y penser, sur le dos, & j'ai découvert depuis que c'étoient ces Messieurs qui se divertissoient à mes dépens.

ORONTE.

Je le crois.

FRONTIN.

Je vous dirai bien plus; j'ai entendu, de mes propres oreilles, des Castors du

Canada ſe plaindre d'être obligés de paſſer les mers pour venir ici couvrir tant de ſottiſes.

ORONTE

Cela ſe peut fort bien.

FRONTIN.

Monſieur, quand vous marierez Mademoiſelle votre niece, ne la donnez qu'à bonne enſeigne. N'allez pas l'unir à rien de groſſier. Il faut que cela ſoit tout eſprit, & du ſingulier.

ORONTE.

Oh! là-deſſus, je ſçais à quoi m'en tenir, & l'on ne me trompera pas.

Croirois-tu qu'il a paru un livre, il y a quelque tems, où il eſt démontré que toi & moi, nous ne ſommes que des animaux marins.

FRONTIN.

Diable!

ORONTE.

Marins, marins.

FRONTIN.

Eh! bien.... je ne ſçavois pas celui-là, par exemple.

ORONTE.

Je pourrois citer cent preuves.

FRONTIN.

Il faudroit être insensé pour ne pas convenir que ce qui est esprit peut paroître sous mille formes différentes ; & je sçais de bonne part que plusieurs Génies, qui sont amoureux de Mademoiselle votre niece, & qui sçavent le cas que vous faites des Almanachs, doivent se présenter sous cette forme devant vous.

ORONTE.

Ils doivent se présenter ! .... que me dis-tu là ?

FRONTIN.

Rien n'est plus certain.

ORONTE.

Il faut avouer .... mais, qu'est-ce que j'entends ?

(*Symphonie.*)

SCENE IV.

GELASTE, *l'Almanach des Dames*, ORONTE, FRONTIN.

FRONTIN.

VOilà, ma foi, l'Almanach des Dames. Que de pompons ! que de azure !

ORONTE.

Voilà qui eſt merveilleux !

FRONTIN, *bas à Oronte.*

C'eſt un de ces Génies amoureux, comme je vous ai dit ; mais tenez-vous ſur vos gardes, & n'allez pas jetter votre niece à la tête.

ORONTE.

Voyons, voyons un peu. Parle, mon petit Almanach ; parle, mon ami.

L'ALMANACH *des Dames.*

Que ne devons nous point aux Belles !
Bien loin de l'emporter ſur elles,
De tous côtés nous leur cédons ;
Et ſi nous avons en partage
Quelqu'agrément, quelqu'avantage,
C'eſt d'elles que nous les tenons.

ORONTE.

Cela n'eſt pas mal.

L'ALMANACH *des Dames.*

Nous leur devons la politeſſe,
Le bon goût, la délicateſſe,
Les façons & les ſentimens.
De deux beaux yeux le doux langage
Dans un jour inſtruit davantage
Que tous les livres en dix ans.

ORONTE.

Allons, courage.

L'ALMANACH *des Dames.*

Tous les reſſorts de notre adreſſe
Ne ſont rien, près de leur fineſſe.
Tout les ſeconde, tout leur ſert;
Et la femme la moins habile
Se tire d'un pas difficile
Mieux que l'homme le plus expert.

ORONTE.

Continuez, mon petit ami.

L'ALMANACH *des Dames.*

Moins vaines que nous, plus diſcrettes:
Sur l'article des amourettes,
On ne les voit point éclater:
Celle qui cede à la tendreſſe
N'ajoute point à ſa foibleſſe
Le ſot plaiſir de s'en vanter.

ORONTE.

Comment donc ! comment donc !

L'ALMANACH *des Dames.*

Une longue & pénible étude
Ne peut nous donner l'habitude
Ni l'aménité de leur ton.
Ce ſexe en eſprit nous ſurpaſſe,
Et l'on compte ſur le Parnaſſe
Neuf Muſes pour un Apollon.

ORONTE.

Je demeure étonné, & cela me paſſe. Il me reſtoit encore des doutes ſur les opinions que les Savans m'ont révelées; mais, ma foi, à préſent j'en ſuis certain.

FRONTIN, *bas à Oronte.*

Méfiez-vous toujours de quelque ſupercherie.

ORONTE.

Oh! c'eſt ce que je veux ſçavoir. Dis-nous un peu, mon ami : tu as, ſans doute, été amoureux ?

FRONTIN, *à Oronte.*

Il fait ſigne que oui.

ORONTE.

Fais-nous un peu le portrait de celle qui a ſçu te plaire.

L'ALMANACH *des Dames.*

Ses yeux charmans, miroirs d'une belle ame,
De la douceur ſont le charmant ſéjour.
Il en ſort une vive flamme
Qui charme & ſurprend tour à tour.
Chacun de leurs regards eſt un trait pour l'Amour;
Les fleurs de ſon beau teint à Cypris font injure,
Leur incarnat & leur blancheur,
Préſent de la ſeule nature,
Sont le ſiége de la fraîcheur.

Sa belle bouche, où l'on admire
L'éclat du plus parfait émail,
Fait paſſer l'aimable ſourire
Entre l'ivoire & le corail.

De l'odeur qu'elle exhale, une ame eſt pénétrée;
Et c'eſt-là que Zéphir, au coucher du Soleil,
Vient chercher ces parfums & cette haleine ambrée,
Dont la Reine des fleurs s'embaume à ſon réveil.

ORONTE.

Il eſt charmant! il eſt charmant! & ſi ce Génie-là me demande ſincerement ma niece en mariage, je crois que je ne pourrois pas la lui refuſer.

FRONTIN.

Je ne ſçais que vous dire. Il a quelque

chose de fade, & je crois que vous trouverez mieux que cela.

(L'Almanach des Dames se retire, pendant que Frosine entre.)

SCENE V.

FROSINE, ORONTE, FRONTIN.

FROSINE.

EH! Monsieur, quelle affluence! jamais on n'a vu tant d'Almanachs! L'Almanach des Beaux Arts, l'Almanach de Finance, l'Almanach du Cœur & de l'Esprit; il y en a un, entr'autres, qui m'a fait une peur effroyable; je n'aurois jamais fini, si je voulois tous les nommer, & votre maison ne pourra pas y suffire.

ORONTE.

Mais, je ne peux pas les recevoir tous à la fois.

FRONTIN.

Eh! vraiment non: voulez-vous qu'ils viennent étouffer ici Monsieur?

ORONTE.

Eh ! que diantre ! comment donc faire ?

FRONTIN.

Laiſſez. Je vais dire à ces Meſſieurs qu'ils attendent, & que vous irez leur parler ; je tâcherai même de renvoyer ceux que je trouverai trop importuns.... mais Mathieu Laensberg, qui paroît, mérite bien d'avoir lui ſeul une audience.

(*Frontin rentre.*)

SCENE VI.

ARGANTE, *Mathieu Laensberg*, ORONTE, FROSINE.

ORONTE.

CElui-ci à l'air cauſtique & mordant.

FROSINE.

Mais, Monſieur, ſi je ne le voyois, je n'aurois jamais cru qu'il y eût des Génies qui priſſent ainſi différentes formes, ni qu'un Almanach pût être animé. Ce Mathieu Laensberg m'a bien l'air

d'être encore un rival, & d'en vouloir à Mademoiselle votre niece.

ORONTE.

Il faut voir, il faut écouter. (*L'éxaminant.*) Il n'a pas l'air petit Maître.

MATHIEU LAENSBERG.

Un petit Maître de Lutece
Est chose unique en son espece;
Dans sa chambre tous les matins,
Cloué près d'un miroir, avec un peigne en main,
Rien n'est égal au soin qu'il fait paroître
Pour arranger sa tête proprement;
Mais cette tête ingrate agit bien autrement,
Elle ne sert qu'à déranger son maître.

ORONTE, *riant.*

Ha! ha! il en veut aux jeunes gens.

MATHIEU LAENSBERG.

Le coq d'un clocher est l'image
De la plûpart des jeunes gens.
Toujours guindés vers un nuage,
Et tournant sans cesse à tous vents,
Il ne s'agit dans leur langage
Que de la pluie & du beau tems.

ORONTE.

Ne vous gênez point, continuez, dites nous la vérité.

MATHIEU LAENSBERG.

La Vérité partit un jour
D'Amiens son antique séjour,
Pour faire le tour de la France;
Mais, chacun lui tournant le dos,
La fievre lui prit à Courance;
Elle alla mourir à Bordeaux.

ORONTE.

Ah! il en veut aussi aux Gascons.

MATHIEU LAENSBERG.

Pour n'entendre point de Gascon
Vanter ses biens & ses Ancêtres,
Pour ne point voir sur l'Hélicon
Des compagnons se croire maîtres,
Pour ne point voir jeunes Laïs
Donner le change à de vieux Reitres,
Pour ne point voir des étourdis
Jetter leur bien par les fenêtres,
Pour ne point voir un faux Marquis
Eloigner ses parens champêtres,
Pour ne point voir certains maris
Céder bonnement leur logis,
Quand un autre en connoît les êtres,
Pour ne point voir nos bons amis
Devenir inconstans & traîtres,
Depuis le premier de Janvier
Jusques au dernier de Décembre,

Il faut vivre en particulier,
Et ne point sortir de sa chambre.

ORONTE, *en riant.*

Mais, mais, voilà une Centurie qui dit bien des choses.

FROSINE, *à Oronte.*

Il vous fait signe qu'il voudroit s'allier à vous, & qu'il voudroit avoir votre niece.

ORONTE, *à Mathieu Laensberg qui continue ses gestes.*

Oui, oui, oui; mais il faut du tems pour se déterminer là-dessus, il faut prendre conseil.

MATHIEU LAENSBERG, *paroissant fâché.*

Si dans les lunaires climats,
Comme Arioste le raporte,
Zéphir sur ses ailes emporte
Tout ce que l'on perd ici bas;
Sans doute en ces vastes campagnes,
Dont les bords nous sont inconnus,
On trouve deux ou trois montagnes
De conseils & de tems perdus.

ORONTE.

Oh! tout doucement; dans ces sortes d'affaires on ne va pas si vîte.

FROSINE, *à Oronte.*

Il fait signe qu'il s'en console.

ORONTE, *riant.*

Oui.

FROSINE.

Laissez-le, vous n'y perdez pas; il vous faut quelque chose de plus fin.

MATHIEU LAENSBERG.

Les décorations dont brille l'Opéra
Aux Spectateurs ne semblent belles
Qu'en de-çà de l'Orchestre, & jamais au-delà.
L'hymen est à peu près comme elles;
Beau, quand de loin nous le voyons,
Souvent il nous déplaît, passé les violons.

(*Il rentre.*)

SCENE VII.

ORONTE, FROSINE.

ORONTE.

IL eſt divertiſſant.

FROSINE.

Tant qu'il vous plaira, il a fait là des réflexions qui ne ſont point du tout obligeantes pour vous, & avec tout ſon mérite, à votre place, je ſerois ſon très-humble ſerviteur. Mais ſongez-vous qu'une compagnie nombreuſe vous attend?

ORONTE.

Oui, & j'entends que l'on murmure.

FROSINE.

Paroiſſez donc du moins pour tâcher de la contenter: j'irai vous rejoindre dans l'inſtant; car on pourroit vous jouer quelque tour, & vous ne devez pas céder à toutes les propoſitions que l'on pourroit vous faire.

(*Oronte rentre.*)

(*Elle ſe met à rire.*)

Ha, ha, ha.

SCENE VIII.

ÉLISE, FROSINE.

ÉLISE.

AH! Froſine, malgré la prodigieuſe foibleſſe de mon oncle, je crains bien qu'il ne démêle tout ce manége de notre part. Mon oncle eſt né avec de l'eſprit.

FROSINE.

Vous vous moquez, Mademoiſelle; ſur ces articles-là ſa prévention ne lui permet pas de rien diſtinguer. Il diſoit encore ce matin à Frontin qu'Almanach eſt un mot Arabe, qui ſignifie ame de toutes choſes.

ÉLISE.

Si jamais il découvroit qu'Alcidor....

FROSINE.

Mais qu'Alcidor ſe hâte donc; pour peu qu'il tarde, il pourroit arriver, dans tout ceci, que la plaiſanterie ne tourneroit pas en notre faveur.

ÉLISE.

Je compte qu'il va paroître ; il ne lui a pas été poſſible de faire plus de diligence depuis que ſes camarades ont découvert ſon idée ; il a fallu qu'il changeât ſon projet de traveſtiſſement.

SCENE IX.

ORONTE, FRONTIN, ÉLISE, FROSINE.

ORONTE, *à la couliſſe.*

SOrtez, ſortez, Meſſieurs, s'il vous plaît : que diantre ! vos careſſes ſont un peu trop violentes. Ils m'ont tous entouré, & j'ai cru qu'ils alloient m'étrangler, ſur-tout ce vilain Almanach du Diable, qui a des griffes étonnantes, & qui vous pince ſans rire.

FRONTIN.

Oh ! Monſieur, j'en ai l'ame toute troublée ; vous avez vu les efforts que j'ai faits pour le faire ſortir ; il s'eſt tant débattu qu'il a laiſſé tomber pluſieurs de ſes feuilles ;

feuilles : je les ai ramaſſées... cela ſent terriblement le fiel!

FROSINE.

Donne, donne; le papier ne me fai pas peur.

(*regardant une feuille.*)

Oh! oh! voilà un nommé Monſieur Derval qui eſt aſſez mal accommodé.

ORONTE.

Lis donc, Froſine, lis; n'y a-t-il pas quelques caracteres hiéroglyphiques?

FROSINE.

Oh! je ne m'en embarraſſe pas.

(*Liſant.*)

On vient d'annoncer à Derval
Qu'un de ſes amis eſt très-mal.
Ira-t-il lui rendre viſite?
Oui; mais avant qu'il s'en acquitte,
Il faudra, pour avoir la cervelle en repos,
Qu'il faſſe un tour à ſes chevaux.
Il faudra qu'il écrive à deux de ſes amies,
Pour un petit ſouper galant.
Il faudra dépêcher Champagne ou l'Allemand
Pour deux loges de Comédies.
Il faudra, chez le Verniſſeur,
Aller voir décorer un vis-à-vis très-leſte;
Il faudra qu'il aille au Brodeur
Faire voir un deſſein de veſte.

Il faudra qu'il entende encor,
Au milieu de la Cour, un petit air de cor.

Cela eſt aſſez malin !

ORONTE.

Oui.

FROSINE.

Oh ! cet Almanach-là ne ſera pas de notre goût.

FRONTIN.

Anecdotes ſur le Théâtre.

(*Liſant.*)

Quelques Auteurs nouveaux, plus qu'on ne ſçauroit croire,
Ont le cœur déſintéreſſé ;
Car ils travaillent pour la gloire
Des bons Auteurs du tems paſſé.

ORONTE, *riant.*

Fort bien.

FROSINE.

Comment, Monſieur ; l'Almanach du Diable ſe met donc du nombre de ces plaintifs amateurs des tems qui ne ſont plus ; qui crient ſans ceſſe, que rien ne les ſatisfait ; qui croyent le Soleil éclipſé, quand il luit ſur leurs têtes ; & qui, dans les momens les plus floriſſans, publient que tout tombe en décadence ?

FRONTIN.

Non, non : il faut que vous ſçachiez que l'Almanach du Diable eſt contre tout le genre humain ; car voici un article où il ſe déclare, au contraire, contre ceux qui ne ſe ſoumettent pas à la mode.

(Liſant.)

Pour ſe faire un état & brillant & commode,
C'eſt peu d'avoir du goût, de l'eſprit, du ſçavoir,
Il faut encore être à la mode.
Nous ne valons qu'autant qu'elle nous fait valoir.
Mais comme il eſt en elle une inconſtance étrange,
Et que tous nos efforts ne peuvent l'arrêter,
Il faut auſſi-tôt qu'elle change,
Changer de même & l'imiter.
Si nous reſtons toujours dans notre forme antique,
Nous éprouvons bientôt quelque coup de jarnac ;
Nous ſubiſſons le ſort d'un vieux garde-boutique,
(Il regarde Oronte.)
Et nous ſommes traités comme un vieux Almanach.

ORONTE.

Oh ! mais, il ne faut pas attaquer la vieilleſſe. Dans tous ceux que je viens de renvoyer, il y en a qui m'ont ſemblé fort aimables, & dont l'invention m'a paru plaiſante. Si j'avois pû faire entrer

les uns & renvoyer les autres, je l'aurois fait assurément.

(*Symphonie douce.*)

ÉLISE, *à Frosine.*

Voici le moment, & je tremble.

ORONTE.

Oh! oh! voilà une vraie symphonie de Sylphes! cela annonce quelque chose de doux & d'honnête. C'est peut-être un de ceux que je regrette.... mais non; je n'ai point encore vu celui-là.

SCENE X.

ALCIDOR, *l'Almanach de Cour, vêtu d'une Mante bleue, garnie de fleurs de lys ou d'étoiles d'or,* LES PRÉCÉDENS.

ORONTE.

IL eſt d'une agréable figure. (*l'examinant.*) Comment donc ! il eſt fort bien relié !

ALCIDOR, *à Eliſe.*

Tous les matins vous êtes mon Aurore,
Le Soleil ne me luit que lorſque je vous vois.
Vous êtes au Printems ma véritable Flore ;
Celle de nos jardins, près de vous, perd ſes droits.
Pour éclairer mes pas dans le chemin du Sage,
Vous êtes ma Minerve, & je ſuis bien guidé.
Vous êtes mon Iris dans le tems de l'orage.
Dans un repas vous feriez mon Hébé.
Si, par les droits que l'hymen donne,
Vous étiez ma Venus ſous un ombrage frais,
Je ſerois content, & j'aurois
Tout l'Olympe en votre perſonne.

ORONTE.

Il paroît qu'il aime ma niece ; mais il ne me déplaît pas. Il parle fort poliment.

FROSINE, *à Oronte.*

Monsieur, il pourroit y avoir de la fourberie dans tout cela ; il faut un peu l'éprouver.

FRONTIN, *à Oronte.*

Oui, il faut voir s'il a sincerement de bonnes intentions.

FROSINE, *à Alcidor.*

Bel Almanach ! on découvre bien quelles sont vos vues ici : mais Monsieur Oronte n'est peut-être pas aussi riche que vous pourriez le croire.

FRONTIN, *à Alcidor.*

Non : il ne faut pas vous flatter de trouver ici de grandes richesses ; & Monsieur... n'a pas de bien .... en un mot.....

ALCIDOR.

Des biens la fatale ivresse
Ne se peut trop éviter.
C'est une grande richesse
Que de n'en point souhaiter.

ORONTE.

Mais on ne peut pas mieux s'exprimer. Oh!... celui-là, celui-là eſt fort à mon goût.

FROSINE, *à Alcidor.*

Mais, vous-même, êtes-vous dans une ſituation aiſée? car ſouvent l'habit eſt trompeur.

FRONTIN, *à Alcidor.*

Avez-vous dequoi faire figure?

ALCIDOR.

Le bien ſans honneur m'importune,
Rien ne m'y ſçauroit attacher.
Je ne veux point d'une fortune
Que l'on puiſſe me reprocher.

ORONTE.

Oh! mais, mais voilà un ſentiment qui eſt d'un très-honnête homme!

FROSINE, *à Oronte.*

Laiſſez-moi faire.

FRONTIN, *à Oronte.*

Ne vous prévenez pas trop.

FROSINE, *à Alcidor.*

Ce n'eſt pas tout. Avez-vous pour Monſieur une ſincere eſtime? N'auriez-vous point écouté de certains bruits que

l'on ſe plaît à faire courir ? car il y a toujours des gens mal intentionnés.

FRONTIN.

Oui; par exemple, il y a des gens qui diſent que Monſieur eſt fou.

ORONTE, *à Frontin.*

Paix donc, ne va pas dire cela.

ALCIDOR.

Sans nous embarraſſer du langage impoſteur
Que tient le calomniateur,
Soyons toujours ce que nous ſommes;
Notre gloire eſt dans notre cœur,
Et non dans la bouche des hommes.

ORONTE.

Oh! pour le coup, il me ſemble adorable! il me pénetre l'ame . . . je ne puis m'en défendre.

ALCIDOR.

Quand j'entends condamner quelqu'un
(Parmi nous rien n'eſt plus commun)
Sur les fautes dont on l'accuſe,
Mon jugement n'eſt plus ſi prompt;
J'en ai tant faites que j'excuſe
Celles que tous les autres font.

ORONTE.

Mais rien n'eſt plus obligeant . . . . Al-

manach ! Génie ! qui que tu sois, viens çà que je t'embrasse.

(Il embrasse Alcidor.)

FROSINE, *bas à Alcidor.*

Courage.

FRONTIN, *bas à Alcidor.*

Emportez la place d'assaut.

ÉLISE, *à part.*

Ciel !

FROSINE, *haut à Alcidor.*

Mais enfin Monsieur le Génie, supposé que Monsieur Oronte eût de la bonne volonté pour vous, & qu'il voulût bien vous donner Élise sa niece en mariage, pourroit-on se flatter que vous la rendriez heureuse?

FRONTIN, *à Alcidor.*

Oui; auriez-vous de bonnes manieres?

ORONTE.

Ils ont raison; car j'ai tant fait d'ingrats ! & quoique je sois encore riche, il m'en a tant couté !

ALCIDOR.

Quand un arbre est chargé de fruit,
Pour en cueillir, on l'environne.
N'a-t-il plus rien, chacun s'enfuit;
Dans le moment, tout l'abandonne.
Le sort du riche libéral
Au sort de cet arbre est égal.

ORONTE.

Oh! je ſuis bien aiſe de vous apprendre que mes affaires ne ſont point mauvaiſes, & que j'ai de quoi mériter votre amitié, ſi vous voulez, Génie aimable, ſi vous voulez me l'accorder.

ALCIDOR, *prenant la main d'Oronte.*

Qui peut vivre ſans l'amitié ?
D'un ſolide plaiſir c'eſt la ſource féconde.
Si de ce nœud charmant notre cœur n'eſt lié,
Nous tombons ſous le poids d'une langueur profonde ;
Vous ôtez le Soleil au Monde,
Si vous en ôtez l'amitié.

ORONTE.

Allons, il ſuffit, je ne balance plus...

FROSINE.

A ces ſentimens & à cette politeſſe on reconnoît aiſément l'Almanach de Cour.

ORONTE, *à Alcidor.*

Puiſque le mérite de ma niece vous a touché, & que vous vous êtes déclaré pour elle, je vous la donne, ſoyez unis.

ALCIDOR, *à Éliſe.*

Y conſentirez-vous ?

ÉLISE.

Je le veux bien, puiſque mon oncle l'ordonne.

ALCIDOR, *à Éliſe.*

Partagez les feux d'Alcidor, ne craignez rien, je ne ſerai aſſurément pas pour vous un calendrier ingrat.

ORONTE.

Que dit-il ?

FROSINE.

Il dit qu'il ſe nomme Alcidor, qu'il a du bien, de la naiſſance, & qu'il fera tous ſes efforts pour rendre votre niece heureuſe.

ORONTE.

Je le compte bien aſſurément ; ne ſongeons donc qu'à nous divertir, & à donner audience aux autres Almanachs qui pourroient être mécontens.

FRONTIN.

Un moment, s'il vous plaît. J'ai envie de devenir auſſi quelque livre de conſéquence. Et toi, qu'en penſes-tu, Froſine ?

FROSINE.

Moi ? je voudrois quelque chose de très-modeste, de très-simple ; & je ne puis être, tout au plus, qu'un journal.

FRONTIN.

A la bonne heure.

DIVERTISSEMENT.

L'ALMANACH, *boiteux ou Suiſſe, parlant.*

ENtrir, entrir préſentément ;
Car ſti Monſir bon homme Oronte
Vous déſire bien grandément.
Camérade, approchir ſans honte.
(à Oronte.)
Entendre vous, dans le moment,
Un petit goſier qui fredonne,
Et Maméſel'l'Etrenn'mignonne
Chantir tant gracieuſément ;
(Il étend les bras & contrefait le chant gracieux.)
Et vous fair' devant ſon perſonne
Un petit prophétiſément.

AIR.

LES ÉTRENNES MIGNONNES.

MOn tendre Amant eſt loin de ce ſéjour.
Vole, reviens, objet de mon amour.
Ne crains point en partant que le tonnerre gronde,

Ni que les vents soient en fureur ;
Un Almanach toujours flatteur,
Promet à tes desirs les plus beaux jours du monde,
Et cet Almanach est mon cœur.

VAUDEVILLE.

L'ALMANACH DU PLAISIR.

VOus qui chez de jeunes appas
Présentez un tardif hommage,
Tempêtes, brouillards, & frimats,
Seront toujours votre partage.
Prenez de nos Almanachs,
Ils ne vous tromperont pas.

L'ALMANACH DE LA RAISON.

Amant qu'allarme un vain soupçon,
Ton sort est facile à connoître ;
Quand on est jaloux sans raison,
On a bientôt raison de l'être.
Sers-toi de nos Almanachs,
Ils ne te tromperont pas.

MATTHIEU LAENSBERG.

Maris trop bons, chacun connoît

Votre future deſtinée.
Benin n'eſt pas loin de benêt,
Dans la carte de l'Hymenée.
Prenez de nos Almanachs,
Ils ne vous tromperont pas.

L'ALMANACH DE PRUDENCE.

Cenſeur cauſtique, j'ai grand'peur
Que quelque jour le coup de patte
Que vous donnez avec aigreur,
Ne tombe ſur votre omoplate.
Prenez de nos Almanachs,
Ils ne vous tromperont pas.

L'ALMANACH DE MÉDECINE.

Quand Therpſicore languira
De ſon régime monotone,
Au plus vîte on l'égayera,
Par quelque ariette bouffonne.
Sers-toi de nos Almanachs,
Ils ne te tromperont pas.

L'ALMANACH SUISSE.

Moi, pour l'y être un jour du bel air,
Vouloir ſuivre certaine allure;
Souvent devenir Jupiter,
A force d'avre été Mercure.
Si prendre ces Almanachs,
Mon foi, ne me trompir pas.

L'ALMANACH DE THALIE, *au Public.*

Meſſieurs, vous tenez dans vos mains
Et le bonheur & les déſaſtres.
Vos Jugemens ſont plus certains
Que ce qu'on croit voir dans les Aſtres.
Approuvez nos Almanachs,
Ils ne vous tromperont pas.

PHILONOMÉ,

OPÉRA.

Non représenté.

ACTEURS.

MARS, Sous le nom de Lysis.

PALÉMON, Dieu Marin confident de *Lysis*.

PHILONOMÉ, Nymphe, Fille de Nyctimus, Roi d'Arcadie.

NYMPHES & BERGERES.

GUERRIERS.

La Scene est sur les rives du fleuve Asope.

PHILONOMÉ.

Le Théâtre repréſente d'agréables Prairies où ſerpentent les eaux du Fleuve. Sur une aîle on voit le Temple de l'Amour.

SCENE PREMIERE.

LYSIS, PALÉMON.

LYSIS.

VIENS, Palémon ; à ton zèle ſincere
Je veux confier mes projets.
Sous ces traits empruntés, j'ai fléchi ma Bergere ;
Mais je veux rendre encor mes plaiſirs plus parfaits,
Et bannir enfin le myſtere.

PALÉMON.

Sous le nom de Lyſis, Mars s'eſt fait adorer.

(*en souriant.*) Jamais une Nymphe craintive
Sur vos sermens n'eût osé s'assurer.
Le Berger séducteur l'a sçu rendre captive.

LYSIS.

L'hommage éclatant
Du Dieu de la Guerre,
L'hommage éclatant
D'un Dieu que l'on croit inconstant:
Tout auroit effrayé cette tendre Bergere;
Mais, certain de son cœur, je veux que, dès ce jour,
Je veux qu'elle connoisse
Ce Dieu qui lui jura le plus fidele amour.
A ses regards surpris il faut que Mars paroisse.

PALÉMON.

Mais si d'un joug que l'on croit rigoureux,
La Nymphe encore alloit être allarmée?
Par une douce erreur quand vous l'avez charmée,
Vous déclarer, n'est-il pas dangéreux?

LYSIS.

Ah! l'excès de ma flamme
Dans ce même danger prévoit des biens charmans. (*tendrement.*)
D'ambitieux desirs dévorent les amans.
Apprends donc quel espoir pourroit flatter mon ame.
Peignons Mars comme un Dieu jaloux, plein de fierté.

Que l'effroi que ſon nom dans tous les cœurs
inſpire,
Par nos ſoins, aujourd'hui, ſoit encore augmenté;
Et je veux que Lyſis obtienne tant d'Empire,
Qu'on lui pardonne d'être un Dieu ſi redouté.
Pour aſſurer les nœuds de notre ardeur extrême,
Oui, je veux employer un heureux ſtratagême....
(*Lyſis voit venir Philonomé.*)
Rempliſſons le deſſein dont mon cœur s'eſt flatté.

SCENE II.

PHILONOMÉ.

PAiſibles lieux, charmant rivage,
Aſyle des heureux Amans,
Ah! ſi jamais mon Berger ſe dégage,
Rappellez-lui bien ſes ſermens.

❋

Devrois-je me livrer à de ſi vives craintes?
Hélas! au comble du bonheur,
De mortelles atteintes
Peuvent encor frapper un tendre cœur!

❋

Paiſibles lieux, charmant rivage,

Asyle des heureux Amans,
Ah ! si jamais mon Berger se dégage,
Rappellez-lui bien ses sermens.

SCENE III.

LYSIS, PHILONOMÉ.

PHILONOMÉ.

AH ! Lysis ! loin de moi, quel charme vous attire ?
Devez-vous me priver des instans les plus doux ?
En me quittant ainsi, mon Berger, songez-vous
Que c'est par vous que je respire ?

LYSIS.

Je crois que vous m'aimez : mais, si j'ose le dire,
Devez-vous témoigner ces soupçons inquiets ?
(*Soupirant.*)
C'est pour moi qu'ils sont faits !

PHILONOMÉ.

Que dites-vous ? O ciel ! quelle sombre tristesse !

LYSIS.

Ah ! que mon cœur est agité !

PHILONOMÉ, *avec empressement.*

Eh ! qui pourroit troubler notre félicité ?
Quoi !.....

LYSIS.

Puiſque votre amour m'en preſſe,
Il faut vous découvrir la triſte vérité.

J'étois au fond d'un Bois ſolitaire & paiſible;
Je m'occupois de vous, je béniſſois mes fers,
De la foudre un éclat terrible
Fait retentir les airs.
La terre s'eſt émue:
Mille feux entr'ouvrent la nue;
Un Dieu paroît au milieu des éclairs.
C'étoit Mars, je frémis: ce Dieu jaloux m'adreſſe
Ces mots que ſa fierté ſe plaît à prononcer:
» J'aime Philonomé, j'obtiendrai ſa tendreſſe,
» Téméraire mortel, tu dois y renoncer.

PHILONOMÉ.

Vous renoncer à moi! (*bis.*) Peut-il bien le prétendre?
(*Avec ironie.*)
D'obtenir ma tendreſſe il oſe ſe flatter!
Si vous n'avez plus rien de fâcheux à m'apprendre,
Nous n'avons rien à redouter.

LYSIS.

Quoi! Mars?.....

PHILONOMÉ.

Mars & les Dieux que l'Olimpe raſſemble,
Tout l'Univers enſemble

Ne peuvent plus rien ſur un cœur
Dont Lyſis s'eſt rendu vainqueur.

Même, avant votre hommage,
Si Mars eût exigé mes vœux,
Ce Dieu, fier, inhumain, reſpirant le carnage,
Ne m'eût offert que d'inutiles feux.

Au ſeul bruit de ſon nom, tremblante & fugitive,
Cherchant les plus ſombres forêts,
Il auroit vû ſans ſuccès
Sa pourſuite la plus vive.

LYSIS.

Ah! que Lyſis eſt raſſuré
Par ce ſentiment qui l'enchante!
Eh! quoi! Nymphe charmante,
A ce Dieu ſi puiſſant, je ſerois préferé!
Ah! que Lyſis eſt raſſuré
Par ce ſentiment qui l'enchante!

LYSIS & PHILONOMÉ.

Vous m'aimez, rien ne peut manquer à mon bonheur.
Que puis-je déſirer encore?
Oui, c'eſt vous que j'adore;
Mon triomphe eſt dans votre cœur.

LYSIS.

La Déeſſe Palès exige mon offrande.
Voici l'inſtant où chaque jour
Tous nos Bergers vont augmenter ſa cour;

Aux pieds de ſes Autels il faut que je me rende.

PHILONOMÉ.

Vous partez? .... mais, ô ciel! s'il eſt vrai
que, pour moi,
Un Dieu jaloux ſoupire! ..... Ah! je me meurs
d'effroi .....

LYSIS.

Pouvez-vous croire
Que d'un ſimple Berger
Mars daigne ſe venger?
Votre conſtance aſſure ma victoire.
Pouvez-vous croire
Que d'un ſimple Berger
Mars daigne ſe venger?

PHILONOMÉ.

Pour calmer mon ame inquiette,
Je vais demander à l'Amour
Que bientôt un heureux retour
Vous rende à mon ardeur parfaite.
(*Après un tems.*)
Se peut-il que Mars en courroux
Veuille le ſacrifice
De ce cœur qui brûle pour vous?
Tout barbare qu'il eſt, a-t-il tant d'injuſtice?
Non, le Dieu le plus fier
Ne ſçauroit demander un tribut impoſſible;
Et s'il ſçavoit combien vous m'êtes cher! ....

LYSIS, *après un temps, & regardant tendrement Philonomé.*

Je crois qu'il y seroit sensible.

SCENE IV.

PHILONOMÉ *seule.*

AMour, reçois mes vœux :
Protége deux amans fideles.
Rends Lysis heureux.
Vole, conduis ses pas, couvre-le de tes ailes.
Amour, reçois mes vœux !

SCENE V.

PHILONOMÉ, LES NYMPHES, PHILONOMÉ.

VOus, dont l'aspect embellit ces Prairies,
Venez, Nymphes chéries,
Intéressez le Dieu des cœurs.
Ah ! qui n'a pas besoin d'implorer ses faveurs ?

FESTE A L'AMOUR.

PHILONOMÉ *préſide à la fête, & dans le moment le plus voluptueux de la danſe, il croît de deſſous le Théâtre pluſieurs Myrthes qui entourent Philonomé. Le Théâtre eſt ſemé d'autres Myrthes, qui ſemblent naître ſous les pas des Nymphes.*

PHILONOMÉ, *ſur une Muſique extrêmement douce.*

NOs vœux ſont écoutés. Ah! quel heureux préſage!

CHŒUR.

Nos vœux ſont écoutés. Ah! quel heureux préſage!
Les Myrthes naiſſent ſous nos pas.
Divin amour! Dieu plein d'appas,
Quel plaiſir de te rendre hommage!

On reprend la danſe.

Palémon paroît au fond du Théâtre.

PHILONOMÉ.

Je vois Palémon s'avancer;
Ami tendre & fidele; en le voyant paroître,
La flatteuſe eſpérance en mon cœur vient renaître.

(*courant à Palémon.*)

Mais, quelle eſt ſa douleur? Dieux! que dois-je penſer?

SCENE VI.

PALÉMON, PHILONOMÉ.

PALÉMON, *avec une douleur feinte.*

Pourquoi faut-il que des peines mortelles
Sans ceſſe agitent les amans ?
Quoi ! ſans des épreuves cruelles,
Leurs feux ſeroient-ils moins conſtans ?

PHILONOMÉ.

Tous mes ſens ſont glacés. Ah ! quel trouble m'inſpire....
Qu'eſt devenu Lyſis ?

PALÉMON, *affectant de ſoupirer.*

Il eſt perdu pour vous.

PHILONOMÉ.

Ciel ! qu'oſez-vous me dire ?
Lyſis....

PALÉMON.

Lyſis reſpire ;
Mais, duſſe-je attirer ſur moi votre courroux,
Oui, Nymphe, il eſt perdu pour vous.

PHILONOMÉ.

Je meurs... Qu'ai-je entendu ? Pourquoi, par quelle offenſe ?....

PALÉMON.

Je ſuis forcé de garder le ſilence.

PHILONOMÉ, *avec paſſion.*

Sans doute, Mars, ce Dieu vengeur,
En lui donnant des fers, ſignale ſa fureur!

PALÉMON.

Mars, de tous côtés, fait entendre
Qu'à votre cœur il a droit de prétendre.

PHILONOMÉ.

Quel outrage inouï! Quel diſcours odieux!
Moi, je pourrois l'aimer! partout, il le déclare....
Qu'on briſe les Autels d'un Dieu jaloux, barbare;
C'eſt par leur équité qu'on reconnoît les Dieux.
(*pleurant.*)
Je l'avois bien prévû. De mon ame allarmée
Lyſis a dédaigné d'écouter les tranſports.
Par un eſpoir trompeur, trop aiſément calmée,
Pour l'arrêter, que n'ai-je employé plus d'efforts!
Quelle funeſte image!
Mon amant, à préſent, languit dans l'eſclavage!
A tes pieds, Dieu cruel, Lyſis eſt enchaîné!....
Et toi, perfide Amour, qui, par un faux augure,....
Quoi! les Dieux devroient-ils annoncer l'impoſture!
Vous, Palémon, pourquoi l'avoir abandonné!
Ne l'aimeriez-vous plus? ah! cœur infortuné!
(*fondant en larmes.*)
J'accuſe tout. Que je ſuis malheureuſe!

Je céde à ma douleur.

PALÉMON, *dissimulant toujours.*

Fortune rigoureuse!

On entend un bruit de timbales & de trompettes.

PHILONOMÉ.

Qu'entends-je? Eh! quoi! ce vainqueur orgueilleux
Oseroit-il triompher à mes yeux?
Ses fureurs inhumaines
Veulent me préparer des tourmens infinis.
Viens, de ce cher amant ma main rompra les chaînes.
Viens, cruel, viens. Que vois-je?.... Est-il vrai? c'est Lysis!

SCENE VII & derniere.

LYSIS, *ſous la forme de Mars, paroît ſur un Char brillant conduit par la Victoire, avec tous les attributs de la Divinité, entouré & ſuivi d'un nombre infini de Guerriers.*

LYSIS.

OUi, Nymphe que j'adore, objet fidele & tendre,
Pardonne-moi les pleurs que je t'ai fait répandre.
Si tes feux, en ce jour, ont été traverſés,
L'excès de mon ardeur m'en a rendu coupable.
Ah! quand on eſt aimé d'un objet adorable,
On ne peut s'en convaincre aſſez.

Un Trône paré de guirlandes s'élève au pied du Char. De jeunes Amours y conduiſent Mars. Les Guerriers y conduiſent Philonomé.

FESTE
Des Nymphes & des Guerriers.

CHŒUR *des Nymphes & des Guerriers.*

QUe de plaiſirs ! que d'heureux jours!
Chantons ce Dieu vainqueur, c'eſt lui qui nous les donne.
Les jeux ſuivent ſes pas, la gloire l'environne.
Que de plaiſirs ! que d'heureux jours !

LES GUERRIERS, *ſeuls.*
Conſacrons aux Amours
Les Drapeaux de Bellone.

LES NYMPHES & LES GUERRIERS.
Que de plaiſirs ! que d'heureux jours ! &c.

Fin du Tome troiſieme.

UNS 158 c. 9